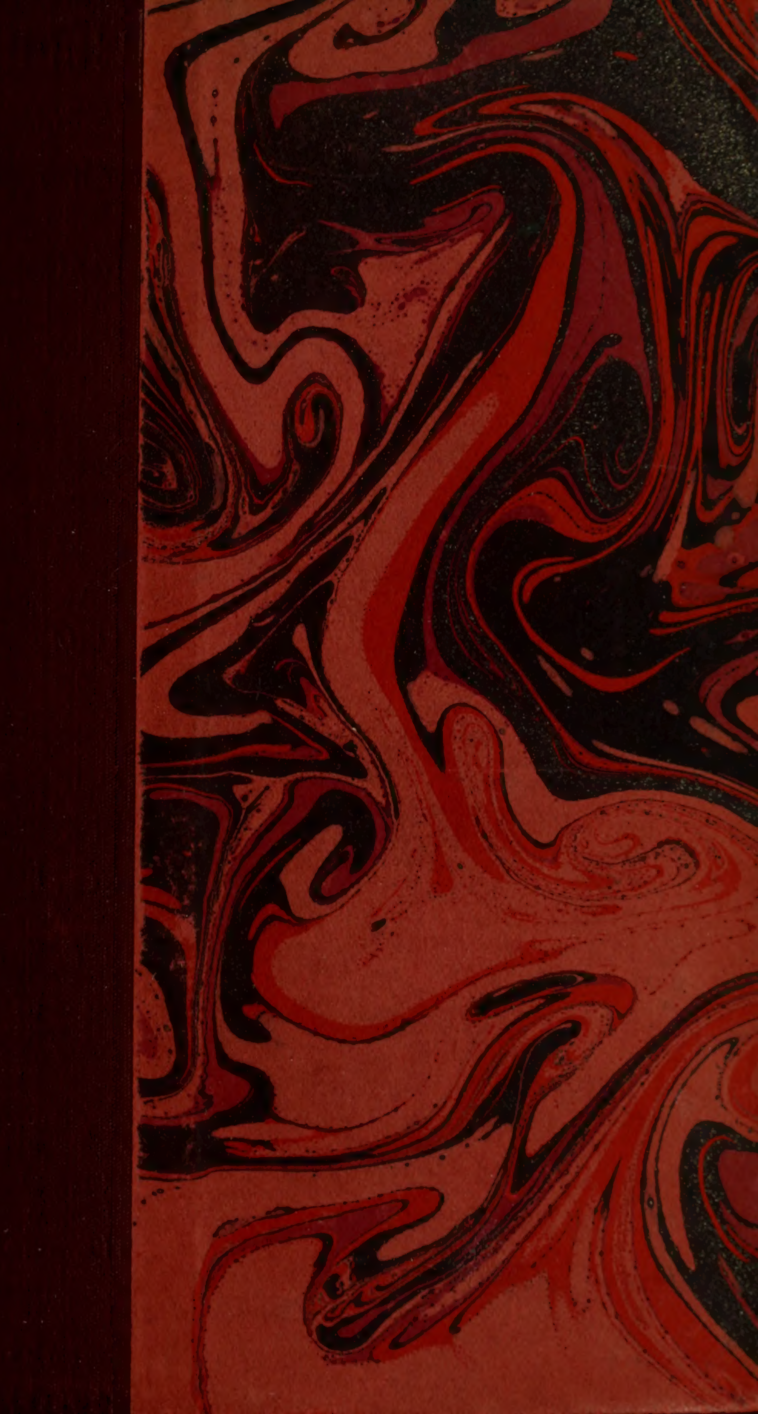


Les Mystiques Bénédictins

Les Mystiques Bénédictins

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE :

Le Moine Bénédictin.

La Messe.

Les Oblats de S. Benoît.

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY :

D'où viennent les moines ? (*Science et Religion*).

Les Moines d'Afrique. (*Id.*)

Les Bénédictins. (*Id.*)

Les Saints protecteurs du travail. (*Id.*)

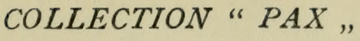
Les Moines de l'Ancienne France. (*Épuisé*).

Les Moines d'Orient antérieurs à 451. (*Épuisé*).

S. Wandrille. « Les Saints. » (GABALDA).

Abbayes et Prieurés de l'Ancienne France. 9 vol. (Abbaye de Chevetogne).

D. BESSE a fondé la **Revue Mabillon** et les **Archives de la France monastique.** (32e vol. en 1921.)



COLLECTION “ PAX „

Vol. VI

Les Mystiques Bénédictins
des origines au XIII[e] siècle

PAR

Dom BESSE



PARIS

P. LETHIELLEUX | DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
RUE CASSETTE, 10 | RUE ST-SULPICE, 30

ABBAYE DE MAREDSOUS

1922

Nihil obstat :
Brugis, 6 Jan. 1922
EM. DE JAEGHER, *Can.*, *lib. cens.*

Imprimere licet :
Chevetogne, 15 Jan. 1922
† FR. LEOP. GAUGAIN, *Abbas Sancti Martini de Locogiaco.*

Imprimatur :
Brugis, 25 Jan. 1922
A. C. DE SCHREVEL, *Vic. Gen.*

AVANT-PROPOS.

Durant l'hiver de 1916-1917, dom Besse donnait à Paris, Salle Chateaubriand, une série de conférences sur la littérature des mystiques. On n'a pas oublié le vif succès qu'elles obtinrent, malgré la préoccupation de l'heure. Quelques fragments parurent peu après dans la Revue des Jeunes *et dans* La Vie et les Arts liturgiques. *Un éditeur ami pressa dom Besse de réunir ces conférences, de les compléter au besoin — tout en leur conservant leur libre allure — pour en faire, dans ses grandes lignes un tableau général de la mystique chrétienne, des origines au XIIIe siècle. Son état de santé et ses multiples occupations ne permirent pas à l'auteur de mettre la dernière main à son travail. Quand il mourut, le manuscrit laissait quelque chose à désirer : la galerie des portraits était incomplète ; aucune référence — la nature de l'ouvrage, et son but, ne l'exigeaient pas — n'était donnée ; enfin on eût souhaité une conclusion générale qui résumât l'ouvrage et qui apprît aux fidèles le profit qu'ils pouvaient tirer de l'exemple et des écrits des saints dont la vivante physionomie leur était présentée.*

On ne songea pas — un pieux respect semblait l'interdire — à toucher au texte de D. Besse. D'autre part il eût été audacieux d'y intercaler des chapitres nouveaux qui eussent rompu l'unité du travail. Comme l'ouvrage ne s'adressait ni aux érudits ni aux spécialistes de l'hagiographie ou de la mystique, on n'a pas cru nécessaire de suppléer les références

absentes. Ceux qui connaissent les habitudes professionnelles et le souci d'exactitude de l'auteur sauront lui faire crédit.

Tout ce qu'on a osé se permettre fut de clore le travail par une conclusion que, sur des instances pressantes, celui qui écrit ces lignes a dû ajouter à l'œuvre de D. Besse : puisse-t-il n'avoir pas trahi la pensée de l'auteur !

Au reste, en revoyant la matière de ces conférences, D. Besse leur avait laissé leur aspect essentiel. Elles gardent encore le ton et l'accent de la causerie. Le conférencier, on le sentira, avait dû parler un langage propre à satisfaire, en l'éclairant, un auditoire à la fois peu instruit du sujet et cependant fort exigeant. Intéresser ce qu'on est convenu d'appeler le grand public *est une tâche peu aisée. Il fallait être clair et rapide, et ne pas encombrer, par des commentaires qui eussent arrêté le cours du récit et ralenti la succession des tableaux, une matière aussi délicatement élevée, et qu'on n'est pas accoutumé d'exposer à la curiosité d'amateurs, même fort distingués.*

On ne s'étonnera pas non plus que D. Besse se soit attaché de préférence aux représentants les plus qualifiés de la mystique bénédictine[1] : *ils lui étaient plus familiers ; il les chérissait avec prédilection. Les pages qu'il avait écrites sur les martyrs des premiers siècles, sur l'Aréopagite et S. Siméon Stylite, ont été distraites du volume projeté afin que l'ouvrage pût entrer dans le cadre de la présente collection.*

1. D. Besse y comprend la branche cistercienne.

Ainsi groupés et ramenés à l'unité, les chapitres qui suivent forment un tableau d'ensemble qui n'avait pas été essayé jusqu'ici et qui pourra ouvrir la voie aux chercheurs de l'avenir. Sans doute ce n'est là qu'une ébauche, et il n'en pouvait être autrement : une synthèse, ici comme partout, n'est possible qu'après un long et minutieux travail de recherches et d'analyses, lequel, à cette heure, est fort loin de son terme.

Une autre objection est à prévoir : un lecteur non-initié aux écrits des Mystiques éprouvera quelque étonnement devant certaines pages, pour lui inattendues. Les accents de l'amour divin lui sembleront trop semblables à ceux de l'autre amour. Cette chaleur dans l'expression, cet élan, cette ardeur peuvent dérouter. Le fait s'explique pourtant : l'état surnaturel, si élevé et si mystérieux, qui fut leur partage, ne pouvait s'exprimer qu'avec la pauvreté d'une langue qui n'est pas faite pour l'obscurité des choses sublimes : comment dire l'ineffable ? Il leur fallait donc recourir — la sainte Écriture en a donné l'exemple — aux analogies, si lointaines pourtant, que peuvent avoir les phénomènes de cet ordre avec les sentiments exclusivement naturels. Allégories et figures ; c'est à quoi sont réduits les saints quand ils nous racontent les merveilles, en eux, de la charité divine. Mais ils ne s'illusionnent pas eux-mêmes et ils se hâtent de nous avertir qu'il ne faut point prendre à la lettre leurs approximations et leurs symboles, et qu'au reste tout ce que les mots humains peuvent balbutier est impuissant à dire ce qu'ils éprouvent.

Avant de clore ce trop long Avant-Propos, *qu'on nous permette de dire ici qu'à nos yeux les pages qui suivent — les dernières qu'il ait écrites — peuvent passer pour le véritable testament spirituel de dom Besse. Le moine que le public a connu, apprécié, applaudi parfois, ce public le connaissait mal. Il n'a vu de lui qu'un aspect tout extérieur, très vrai sans doute, mais si incomplet ! On a dit — fort bien — l'ardeur de sa foi, la vaillance de son amour pour l'Église et son pays, sa bonne humeur, son acharnement au travail. Qui dira son âme ? Ceux qui l'ont approché l'ont à peine soupçonnée. Le secret de sa vie spirituelle ne regardant que Dieu, il l'a cachée aux regards de tous, même des plus intimes. Il y a mis une fermeté de délicatesse et comme une pudeur que la plupart n'ont pas comprises. Ceux qui sauront le lire le trouveront ici. Il achevait sa courbe quand Dieu l'a cueilli à l'heure, inattendue, où il devenait, exclusivement, un « homme de Dieu ». Prêtre et moine, D. Besse sentait plus vivement chaque jour que bien au-dessus de nos luttes terrestres, il y a les âmes, et leur destinée éternelle.*

Dans les jours mêmes où la Patrie saignait douloureusement, D. Besse initiait ses frères de France à l'histoire des grands mystiques. Que la dernière image que nous gardions de lui dans notre souvenir soit celle-là !

A. Castel, O. S. B.

Chevetogne (Belgique), en la fête de S. Maur 1922.

INTRODUCTION.

MYSTIQUE CHRÉTIENNE ET MYSTIQUE PAIENNE.

Les mystiques ont vécu ; leur existence a été remplie par un certain nombre d'actes qui appartiennent à l'histoire ; plusieurs parmi eux ont écrit et leurs œuvres sont à notre portée. Quand ils n'ont pas eu le goût ou le loisir de prendre eux-mêmes la plume, des témoins ont mêlé au récit de leurs actions un exposé de leur doctrine. Nous avons ainsi le moyen de connaître leurs actes et leurs pensées.

La religion chrétienne n'a pas le monopole du mysticisme ; on le trouve dans des cultes les plus divers. Il y a même, en dehors de la religion, une sorte de mysticisme laïque, qui ne saurait être négligé.

Le mysticisme, au sens le plus large du mot, a ses représentants et ses manifestations intellectuelles ou morales. Les idées et les actes, qui en procèdent, s'offrent à nous avec des traits distinctifs, qui permettent de les grouper par écoles, par pays ou par époques. Ces classifications échappent aisément à l'arbitraire, puisqu'elles sont motivées par des signes distincts et visibles. La recherche et la découverte de ces distinctions sont fort instructives.

Les groupes et les écoles mystiques qui se dégagent de ce travail offrent des caractères fortement accentués ; ce sont des idées, des sentiments, des habitudes par lesquels ils tiennent les uns aux au-

tres. On les rencontre aux époques et dans les milieux les plus éloignés sous des traits momentanés, locaux ou individuels. Cette tradition, qui porte avec elle une doctrine et une discipline, n'apparaît nulle part aussi bien que dans le mysticisme catholique.

Ses origines se confondent avec celles du Christianisme. Avec lui, il plonge ses racines dans la religion juive. Il se montre avec l'Église naissante à Jérusalem, à Antioche ; nous avons pour nous en rendre compte le témoignage des apôtres. Nous le rencontrons bientôt chez les martyrs, chez les moines d'Égypte, de Syrie et de la Gaule romaine. Les lois auxquelles il est soumis sont formulées par les maîtres de la science théologique ; les Églises gallo-romaines et franques en apprennent le secret d'Alexandrie et de l'Égypte. Ses manifestations se produisent partout : les hagiographes en fournissent des preuves multiples ; un Pape, l'un des plus grands et des plus complets, se fait une place d'honneur parmi les écrivains mystiques. L'Église, dans quelques-uns de ses rites, va jusqu'à donner aux sociétés et au monde une consécration mystique ; on ne risque pas de se tromper en rattachant à son mysticisme la bénédiction des vierges et la dédicace de ses temples. Les grandes abbayes du moyen âge deviennent à leur tour des foyers de vie mystique, qu'entretiennent les enseignements et les exemples de leurs abbés ; par sa liturgie enfin, l'Église se révèle comme l'école infaillible et le type du mysticisme.

Saint François d'Assise et saint Dominique de-

viennent les patriarches de toute une lignée de mystiques ; l'Italie est leur patrie préférée. Ils écrivent beaucoup. Ils auront bientôt pour émules ceux de la vallée du Rhin et des Pays-Bas. Puis apparaîtront les mystiques espagnols. Les noms et les œuvres de ces trois siècles, qui unissent le moyen âge aux temps modernes, brillent d'un vif éclat au ciel de la théologie catholique.

L'attention est tellement absorbée par eux que leurs prédécesseurs en sont presque laissés dans l'oubli ; quelques-uns même sont tentés de les prendre pour les créateurs de la mystique. Par leurs écrits lumineux, ils ont donné, il est vrai, aux organisateurs de la théologie mystique des sources abondantes et précises. Ce n'est pas une raison cependant de tout absorber dans leur vie et dans leurs œuvres. La mystique avait commencé au sein de l'Église avant eux et elle a continué depuis, mais l'influence qu'ils ont exercée sur leurs successeurs, grâce à leurs œuvres et au parti que des théologiens en ont tiré, est telle que l'exagération dénoncée plus haut s'explique très bien.

Dans cette longue succession, quels hommes admirables ! Saint Paul, saint Jean, saint Ignace d'Antioche, les martyrs de Lyon, sainte Perpétue et sainte Félicité, martyres de Carthage, les vierges romaines Agnès et Cécile, saint Antoine, saint Martin, saint Benoît, saint Grégoire le Grand, sainte Radegonde, les précurseurs et les disciples de saint Boniface en Grande-Bretagne et en Germanie. Le moyen âge mystique nous offre saint Odon, saint Anselme, saint Bernard, saint Norbert, les Victorins, sainte Hilde-

garde, sainte Gertrude, sainte Mechtilde ; nous trouvons ensuite la belle pléiade des mystiques franciscains et dominicains avec Henri Suso, sainte Catherine de Sienne, Angèle de Foligno, sainte Catherine de Gênes, sainte Colette ; puis, dans le nord, Tauler, Ruysbroch, Thomas à Kempis, les Frères de la Vie Commune. Le mysticisme a dans l'Espagne du XVI[e] siècle avec sainte Thérèse et saint Jean de la Croix ses deux maîtres les plus écoutés. La liste se prolongerait aisément jusqu'à nos jours.

Cette tradition est ininterrompue ; elle s'affirme sans cesse. Elle semble rejoindre la sainteté de l'Église et se confondre avec elle. Cette sainteté, en effet, a dans les œuvres et la vie de nos mystiques son expression la plus pure. Et c'est bien la chose, la propriété de l'Église, un de ses signes caractéristiques. Comme sa sainteté, son mysticisme est le fruit direct de sa doctrine, de sa morale, de ses sacrements, de ses institutions. Il est juste de lui en attribuer tout l'honneur.

Les saints, dont le nom précède, appartiennent tous à l'histoire avec leur vie et leurs œuvres. C'est dire qu'ils tombent sous le domaine de cette science et des méthodes d'investigation qu'elle emploie. Ceux qui la professent sont tenus de ne point sortir nos mystiques du cadre où leur vie s'est développée et du milieu qui les a formés ; ils s'exposeraient, en le faisant, à de graves méprises. Toutefois les historiens ne peuvent nous donner toute la connaissance nécessaire en pareille matière. Leur rôle consiste à nous livrer des textes authentiques et bien établis, à les éclairer par une connaissance sérieuse de l'é-

poque et à dresser une vie cohérente de leurs auteurs.

Leur travail a pour complément indispensable celui des théologiens, qui coordonnent les faits et les idées pour élaborer ensuite la théologie mystique, science du mysticisme catholique. Il serait téméraire d'aborder l'étude d'un ou de plusieurs mystiques sans la connaître. Avec les notions précises qu'elle donne, on les laisse aisément à leur place dans la grande tradition catholique. Tout se tient dans cet ordre de choses : nous verrons bientôt les erreurs où tombent ceux qui jugent ce fait négligeable.

***

Le mysticisme suit la nature humaine dans ses aspirations vers un idéal supérieur aux êtres et aux faits sensibles qui remplissent l'univers, aux idées et aux doctrines que la raison en dégage. Le Créateur a inoculé à celle-ci un besoin latent de connaître ce monde élevé et d'en faire une certaine expérience. Cette poussée ne se manifeste pas chez tous de la même manière et avec une égale intensité. Dans le plus grand nombre, ses effets sont nuls ; car il faut pour les ressentir une délicatesse naturelle peu commune, une élévation d'esprit et de cœur que le milieu ne réussit pas toujours à donner.

La religion favorise leur développement. Cela s'explique : ces aspirations tiennent, en effet, au caractère religieux de notre nature. Elles subissent donc les fluctuations très variables des sentiments que produit notre faculté religieuse. Les religions

fausses, en leur imposant une direction erronée, les marquent de leurs tares doctrinales. On n'éprouve dès lors aucune difficulté à reconnaître les actes et les idées qu'elles inspirent ; leur présence dénonce et classe les personnalités et les écrits de ces mystiques dévoyés.

On a ainsi un mysticisme bouddhiste ou hindou, un mysticisme chinois, un mysticisme égyptien, un mysticisme grec, un mysticisme romain, un mysticisme musulman. Il y a encore un mysticisme naturel. De leur côté, les schismes et les hérésies déforment, sans le dénaturer complètement, le mysticisme chrétien, que l'Église catholique est seule capable de conserver dans sa pureté.

Une religion, qu'elle soit vraie ou fausse, n'est pas un phénomène humain isolé ; la place que lui fait la nature dans la vie publique ou privée des hommes la mêle aux manifestations principales de leur activité spirituelle. Quelques-unes, la philosophie par exemple, l'art, la politique, ont un domaine limitrophe ; parfois même, les bornes qui les séparent disparaissent et les domaines se confondent. Leur compénétration favorise les influences. C'est ainsi que le mysticisme, sans perdre son caractère religieux, s'étend à la philosophie, aux arts et à la politique. Cela s'est vu surtout en Grèce où ces nobles occupations de l'esprit humain s'absorbèrent en une synthèse magnifique. Les idées et les sentiments reçoivent alors une expression belle à en paraître spiritualisée.

De nos jours, des sectes abandonnent toute préoccupation religieuse directe. L'idée de Dieu, de culte

à lui rendre, leur répugne. Elles remplacent Dieu par des mythes humanitaires, et les cérémonies sacrées par des rites symboliques. La morale personnelle ou sociale et le progrès humain leur donnent un but. Les sociétés secrètes, maçonniques ou autres, et plus particulièrement les sectes de théosophes appartiennent à cette catégorie. Là encore, il peut y avoir une mystique.

Ce n'est pas tout. Les réflexions qui suivent expliquent, en partie du moins, la présence d'un mysticisme dans les sectes occultes, dans les fausses religions et dans les églises schismatiques ou hérétiques. Le mysticisme ne s'exerce pas tout entier dans les facultés supérieures de l'âme ; il met à contribution l'imagination et la sensibilité. Cela étant, n'éprouvez aucune surprise, si vous apprenez que certains phénomènes nerveux présentent une incontestable ressemblance avec quelques états mystiques. Ces patients ne relèvent pas de la théologie ; il appartient à la médecine de les soigner et de les guérir. Ce sont des malades. Encore fallait-il le savoir et le dire.

***

Le champ du mysticisme est fort étendu. Ceux qui veulent l'explorer sont dans l'obligation de procéder avec ordre et de limiter leurs recherches. Ils ont, par-dessus tout, à écarter les systèmes préconçus. C'est ce qui arrive aux théoriciens du rationalisme, toutes les fois qu'ils abordent les mystiques ; le point de vue faux, qui est le leur, les expose à des confusions inévitables. Ils sont fatalement vic-

times de leur ignorance, et plus encore des erreurs religieuses qui encombrent leur esprit.

Protestants et catholiques furent unanimes à laisser la théologie maîtresse dans son domaine jusqu'au XVIIIe siècle ; il suffisait à chaque confession d'avoir ses théologiens propres et ses écoles. Cette position fut compromise, quand les incrédules, philosophes et gens de lettres, eurent usurpé la direction des intelligences ; les vérités et les faits, que la religion propose à la foi des hommes, semblèrent périmés et nuisibles ; on crut bien faire en cherchant à l'effacer des esprits. Cette attitude s'est prolongée pendant le XIXe siècle. Mais alors le développement des sciences en a prescrit une autre, qui paraît plus raisonnable et qui n'est pas moins dangereuse.

La religion est prise pour une manifestation intéressante de l'activité humaine ; on observe des faits multiples, qu'elle embrasse, dans le présent et le passé. La théologie ne figure plus sur la liste des sciences, comme si elle n'en méritait même pas le nom. On ne cesse point pour autant de s'intéresser aux phénomènes religieux ; mais diverses sciences les revendiquent ; c'est l'histoire, la philosophie, la psychologie, la morale, la médecine, la sociologie. Des droits pourraient leur être reconnus sans le moindre inconvénient, si elles commençaient par reconnaître ceux de la théologie. Elles ne le feront pas de sitôt.

Ces phénomènes mystiques, par leur beauté, leur importance, leur nombre et leur complexité sollicitent les esprits curieux ; chacun les aborde avec son système. Une littérature abondante s'est ainsi

formée où figurent pêle-mêle sociologues, médecins neurologistes, philosophes de toutes sortes, historiens, artistes et critiques littéraires. Il y aurait de quoi charger les rayons d'une bibliothèque. Mais quel amalgame de théories et quelle confusion ! Rien n'a contribué davantage à obscurcir et à fausser la notion du mysticisme.

On a mélangé les mysticismes comme les religions, pour élaborer la Religion absolue, unique malgré les diversités confessionnelles, et une mystique toujours la même dans ses manifestations les plus opposées. Le dogme erroné de l'évolution ne permet pas à ses fidèles l'emploi d'une autre méthode. Médecins aliénistes, maîtres en sociologie et historiens, qui ont contracté l'habitude de soumettre leurs observations aux exigences de cette foi, pensent et parlent faux. Les idées mises en circulation par leurs écrits troublent les intelligences, qui ne peuvent plus distinguer la vérité de l'erreur : tous les mystiques leur paraissent sortir d'une même source et se développer dans le même sens.

Néanmoins tout ce que cette littérature nous offre n'est pas à dédaigner. Les spécialistes découvrent des faits qui échappent aux théologiens ; ils connaissent mieux les effets naturels du mysticime, et les influences qu'il subit. Certains facteurs secondaires du mysticisme sont, au reste, de leur domaine, et les connaissances qu'ils nous livrent sont indispensables au théologien, qui doit utiliser tous les concours. Il en a plus particulièrement besoin, toutes les fois qu'il compare entre elles les diverses

formes du mysticisme. Leurs traits communs s'expliquent alors beaucoup mieux.

Le mysticisme le plus élevé ne détache point l'homme de sa nature. Peu importe l'agent qui met en mouvement le système nerveux ; ses opérations s'effectuent de la même manière, et les mêmes causes produisent les mêmes effets, en mystique comme dans les autres exercices de l'activité humaine. L'imagination, qui joue ici un grand rôle, reste elle-même. Son jeu, comme celui des nerfs, est d'importance secondaire dans le mysticisme divin ou catholique, tandis qu'il en a une prépondérante dans le mysticisme hérétique, païen ou médical. Il est ici presque tout. Mais la part inévitable qui lui est faite dans le premier cas, si faible soit-elle, suffit à expliquer des analogies, dont on chercherait vainement la cause ailleurs.

Ne nous hâtons donc pas d'exclure de la connaissance du mysticisme les savants, que je viens de mentionner. Ils contribuent à mettre de l'ordre dans les faits ; ils préparent et ils simplifient la besogne du théologien. Nous leur devrons, pour notre part, des explications lumineuses.

***

Toutes les sciences capables de nous aider à bien connaître les opérations de l'âme apportent une contribution utile à l'étude du mysticisme. Mais, chez les mystiques catholiques, elles s'arrêtent à une limite, au delà de laquelle l'âme et l'Esprit-Saint collaborent. C'est ici que commence le domaine

propre de la théologie. Cette coopération de Dieu et de l'homme ne se produit que dans l'Église.

Une autre mystique par moments la côtoie de fort près, tout en la fuyant d'ordinaire. C'est la plus dangereuse de toutes. L'homme n'y est pas réduit aux seules ressources de sa nature. Il a pour participer à son action un esprit, mais cet esprit est tout le contraire de l'Esprit-Saint. On le nomme, avec raison, l'esprit mauvais. Satan, singe du Seigneur, prend un malin plaisir à contrefaire ses œuvres les plus délicates. Voilà pourquoi il conjugue son action à celle de quelques âmes ; cette union produit un mysticisme diabolique. Les théologiens s'en occupent, car la science des esprits mauvais est de leur ressort. L'action mystique de ces derniers s'exerce sur les hommes par la magie, la sorcellerie, l'évocation des morts, la possession, l'obsession et surtout les illusions spirituelles ; elle se glisse volontiers sous les phénomènes ordinaires d'un mysticisme naturel ou morbide.

Les diableries plus ou moins voilées ne présentent qu'un intérêt relatif. Nous savons qu'elles sont possibles, qu'elles ont existé et, quoi qu'on en dise, qu'elles existent toujours. N'en cherchez pas davantage. Inutile de s'arrêter aux symptômes du mysticisme maladif. Il suffira de signaler rapidement quelques traits du faux mysticisme qui s'est développé dans des milieux païens. Après quoi, nous aborderons la vie mystique telle que l'histoire la présente. Ce qui nous introduira au cœur de notre sujet : les mystiques catholiques, spécialement ceux

qui appartiennent à l'Ordre Bénédictin, des origines au moyen-âge.

***

Le mystique est un homme qui jouit de sa raison et de sa volonté ; il use de son imagination, de sa mémoire, de ses nerfs et de ses muscles. Il est né, il s'est formé, il vit, il agit et il pense dans un milieu déterminé. C'est un chrétien, qui accepte toutes les disciplines intellectuelles et morales de l'Église. La grâce est l'agent divin de sa vie surnaturelle et le facteur principal de son existence mystique ; elle en fait le temple du Saint-Esprit. La foi le possède ; il nourrit son âme de la doctrine de l'Église et de ses sacrements ; son culte donne à sa piété une expression infaillible ; ses institutions le prennent et le fixent à sa place. Rien de tout cela ne l'élève au-dessus des chrétiens, dignes de leur vocation.

Mais l'Esprit-Saint lui ménage une ascension vers un niveau supérieur. Cela commence par un désir de posséder le Seigneur avec plus de plénitude, en mortifiant d'abord sa chair et ses appétits. Aux diminutions de sa vie inférieure correspond un accroissement de sa vie supérieure. Le labeur de sa purification prépare et entretient les progrès de l'illumination spirituelle et de l'union à Dieu. Saint Paul a condensé en peu de mots la manière dont s'effectue cette nouvelle conquête de l'âme par le Seigneur : « *Vivo, jam non ego ; vivit vero in me Christus,* Je vis ; mais ce n'est plus moi ; c'est le Christ qui vit en moi. »

La grâce se fait plus abondante et plus active, les vérités de la foi plus lumineuses : l'âme les saisit, les goûte, s'y complaît ; elle en vit davantage. Son union à Dieu consiste dans la charité. Celle-ci, comme un foyer qui flambe, ne demande qu'à devenir plus intense ; elle y arrive par une conformité toujours plus grande aux volontés divines. L'union est ainsi plus étroite.

L'âme monte l'un après l'autre les degrés que l'Esprit-Saint dispose sur le chemin de son ascension vers Dieu. Elle approche de la sainteté. Ce n'est pas encore la vie mystique, quoique certains le pensent et le disent. Tous les saints, en effet, ne sont pas admis à en faire l'expérience. Dieu l'accorde à qui bon lui semble, et dans la mesure qui lui plaît.

La mystique se réalise au moment où l'élu, sous une impulsion suave et forte de la grâce, reçoit directement les effets de la présence divine. Cette rencontre se produit au plus intime de l'être ; celui-ci se sent plus qu'il ne se peut définir. Dieu se prête à une expérience de l'âme.

L'âme est appelée à jouir un jour de Dieu par la vision face à face dans la gloire éternelle. Comme ce bonheur est incompatible avec sa condition présente, elle est réduite à l'espérer. Mais cette espérance est si fortement autorisée qu'elle équivaut à une possession anticipée. La mystique est impuissante à lui donner une réalisation. Cependant elle met à sa portée pour un temps plus ou moins long un état intermédiaire entre la possession espérée et la jouissance acquise. Cet état dépasse de beaucoup celui où l'âme du théologien et du contemplatif reçoit l'illumina-

tion des vérités acceptées par la foi, le *fides quaerens intellectum* de saint Anselme. Il est fait d'une illumination extraordinaire produite par un embrasement intérieur et quelque chose de plus.

Ces ascensions et la conquête de ces états ne se font point brusquement. Dieu paraît se soumettre à la discipline dont la nature humaine ne se passe jamais impunément. Il veut donner au chrétien militant sur terre au milieu des difficultés inextricables cette garantie de sa coopération authentique. Comment celui-ci aurait-il sans cela la certitude d'être à l'abri de toute illusion ?

Dieu accepte en particulier le contrôle de son Église, et dans cette Église de ceux qui ont autorité pour juger et gouverner. Son action sur les âmes d'élite qu'il s'est choisies, et celle qu'il exerce sur l'ensemble organisé de ses fidèles, concordent toujours. Dès qu'une âme laisse se produire un désaccord entre elle et l'Église, elle est soustraite consciemment ou non à l'action du Seigneur. Ce critérium ne trompe pas, car le Seigneur ne saurait se contredire.

La communion des Saints, qui fait circuler dans la vie spirituelle des croyants les pensées, les sentiments et les aspirations de l'Église, ne suffit pas au mystique pendant la durée de sa vie terrestre. Celui-ci serait toujours exposé à lui donner une interprétation subjective et à prendre, par conséquent, ses idées et ses volontés pour celles de Dieu. A mesure qu'il s'élève, ce danger grandit ; et ses chutes sont d'autant plus graves qu'il tombe de plus haut. Pour ce motif, il se tient à portée d'un directeur spirituel,

représentant attitré de l'Église ; le contrôle que celui-ci exerce enlève toute inquiétude sur le but à atteindre et les chemins à prendre ; il donne, en outre, à son client l'assurance qui le préserve des faux pas et du vertige.

Ce critérium est applicable aux mystiques qui ont échangé l'existence terrestre pour celle qui ne finit pas. La mort a fixé définitivement leur vie et leurs œuvres ; on peut donc les juger. Mais avant d'apprécier leur valeur intrinsèque, il est nécessaire de les soumettre à une opération préalable, qui est la vérification de leurs vertus et de leur doctrine d'après les enseignements et les traditions de la sainte Église. Or ceux que je me propose d'étudier ici ont tous subi cette épreuve ; le culte public, qui leur est rendu, et l'autorité dont jouissent leurs écrits et leurs actes, nous dispensent de toute autre garantie. Ils comptent parmi les plus grands saints.

L'exposé qui précède sépare complètement notre méthode de celle adoptée par les rationalistes. Rien ne vaut les situations nettes et on ne les obtient que par une entière franchise. Ceux qui se flattent d'avoir laïcisé la science de la religion écartent du mysticisme tout agent surnaturel ; ils affectent de n'y voir qu'un état psychologique ou physiologique tout à fait subjectifs ; les différences qui le caractérisent dans les confessions religieuses s'expliquent par des causes humaines individuelles ou sociales : Dieu n'y a aucune place. Les confusions où ils s'embourbent proviennent toutes de ce mauvais point de départ. Le seul moyen de les éviter consiste à faire, préalablement à tout autre travail, une distinction

ou mieux une séparation radicale entre le mysticisme catholique et le mysticisme tel qu'il se manifeste hors de l'Église. Il n'y a qu'à raconter les manifestations bizarres de celui-ci pour qu'un homme, doué d'un sens droit, les situe immédiatement dans une catégorie de maladies religieuses ; et le mot de folie montera aux lèvres pour les caractériser. Tout y sent la caricature et la manie, alors que dans le mysticisme catholique les phénomènes étonnants finissent par s'expliquer. Certaines pratiques et déclarations semblent de prime abord exagérées, au point d'en devenir extravagantes ; ce serait bien cela si elles se produisaient au sein d'une fausse religion ou d'une secte philosophique. Dans l'Église, cela finit par ne plus étonner ; le dogme de la communion des saints ramène ces phénomènes à leur proportion normale. Les mystiques se montrent alors, dans leur rôle, des êtres exceptionnels que l'Esprit-Saint substitue à ceux qui défaillent en la pratique des devoirs. Les lumières, les vertus, les douleurs s'accumulent en eux avec les devoirs abandonnés. Ils remplissent sous les yeux du Seigneur la besogne des déserteurs. La gloire divine trouve ainsi son compte au moment du terme ; la société, qui se forme sur terre entre chrétiens pour se prolonger dans le monde futur, ne perdra rien de son capital et de ses intérêts.

C'est un fait qui nous est révélé par la foi ; on ne peut sans lui comprendre le mysticisme.

***

Il ne serait jamais venu à la pensée d'un théologien du XVIIe ou du XVIIIe siècle de consacrer une étude au mysticisme païen. Les idées que ces mots renferment s'excluaient alors. Le paganisme cependant n'inspirait pas trop de répugnance aux hommes de l'époque ; leur littérature classique en est, au contraire, toute imprégnée, et les réminiscences mythologiques peuplent leur imagination pour envahir les arts.

Ce symbolisme mythologique ne peut être donné en exemple, cela va sans dire ; il dénonce un appauvrissement religieux incontestable. Le classicisme littéraire n'aurait rien perdu de son mérite, si on lui avait épargné ces plagiats. Cela lui eût permis de chercher et de prendre une allure originale et toute naturelle ; ce qui l'eût rendu plus français.

Depuis lors, la foi chrétienne a beaucoup perdu de son empire sur les esprits et quelques milieux intellectuels l'ont complètement abandonnée. Les incroyants, portés à généraliser leur fidélité personnelle, posent volontiers en précurseurs infaillibles et en ouvriers de l'irréligion future. Le christianisme, qui s'en va, leur inspire le même sentiment de curiosité rétrospective que le paganisme qui s'en est allé.

Ce dernier est mieux connu qu'il ne l'était jadis. Grâce à de patientes recherches, l'histoire des peuples anciens est sortie des entrailles du sol. On y découvre la place que tenait la religion dans leur vie publique ; elle était mêlée à tout et elle se confondait avec le patriotisme. Les sanctuaires par leurs proportions et leur décor témoignent de son impor-

tance. Toute leur civilisation porte sa marque. L'art est avant tout religieux ; la littérature elle-même a ce caractère. Aujourd'hui quiconque sait lire est à même de se renseigner sur les dieux qu'adoraient les Romains, les Grecs, les Égyptiens, les Gaulois, sur leurs pratiques et leurs sentiments religieux.

Toutes les religions ne sont pas également favorables au développement des facultés mystiques, que l'auteur de la nature a semées dans l'âme humaine. Il leur faut une notion clarifiée de Dieu, une morale qui s'élève au-dessus des passions. Plus une religion se rapproche de son idéal naturel, plus ces tendances nobles sont libres de prendre leur essor chez les individus capables de les suivre.

Le paganisme n'est pas condamnable dans tous ses éléments constitutifs. La religion naturelle, qu'il a déformée de mille manières, s'y reconnaît encore. Ce sont des traits épars : un œil exercé n'a pas de peine à les reconnaître et à découvrir leur origine. Moins une religion fausse s'éloigne du type primitif, plus ces traits sont nombreux et reconnaissables.

Quelques-unes ont subi à un moment donné l'influence d'un réformateur qui supprima des abus criants. Nous allons le constater par l'histoire du Bouddha et de son œuvre.

Ce personnage extraordinaire vécut quelques siècles avant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas un héros de légende ; il appartient à l'histoire. Il fut un précurseur religieux, et un mystique ; son action profonde et durable s'est étendue à plusieurs familles de peuples et à toute une partie du conti-

nent asiatique. Les musulmans eux-mêmes subirent son influence posthume. Peu d'hommes, en vérité, ont joué un rôle pareil ; il peut être comparé à Moïse, à Confucius et à Mahomet.

L'Inde, à l'époque de sa naissance, avait le brahmanisme pour religion. Un mysticisme primitif et grossier était en honneur depuis longtemps auprès des brahmanes. Ces derniers tenaient lieu de clergé séculier et régulier. Ils poussaient une élite à la recherche d'une vie contemplative, dont l'objet intellectuel était mal défini. Cette contemplation avait, pour la préparer et la soutenir, un ascétisme rigoureux. On ajoutait une importance capitale à des pratiques extérieures fort étranges, qu'une tradition ancienne fixait par le menu. Des maîtres assumaient la charge de les enseigner et d'entraîner, par des exercices fréquents, leurs disciples. Il y avait, bien entendu, des abstinences sévères et des pénitences de toutes sortes. Les uns s'enfonçaient nus dans les bois et se condamnaient à ne voir personne pendant un certain laps de temps ; les autres s'imposaient par vœu des jeûnes prolongés, au point de mourir d'inanition. Certains menaient une existence vagabonde et mendiaient leur pain ; plusieurs se livraient à des macérations qui les épuisaient complètement. Les pratiques les plus extravagantes ne les faisaient pas reculer, par exemple, la suspension et la réglementation de l'haleine, la fixité du regard, le vœu de faire le chien ou la vache. Ces excentricités étaient prises fort au sérieux. Heureusement pour ceux qui traversaient ces épreuves, la seule idéologie qui leur

fût permise vidait leur cerveau : sans quoi, les têtes n'auraient pas résisté.

L'ascète, arrivé par ce chemin à la contemplation, se sentait fixé en un état mystique, qui aboutissait à l'union avec son principe transcendant. Ce nouveau voyage était assez difficile ; on avançait par extases qu'il fallait se donner. C'était tout un art, auquel on se formait sous la direction d'un maître.

Le brahmanisme n'avait aucune organisation ; son idéologie maladroite ne reposait sur rien ; aussi les résultats étaient-ils médiocres à la naissance du réformateur. Bouddha, par la sainteté de sa vie et ses soi-disant miracles, acquit promptement une supériorité incontestable. Des disciples s'attachèrent à sa personne, en lui donnant toute la confiance que méritent les chefs sachant où conduire les autres. L'organisation qu'ils reçurent de lui fut toute monastique. Cette première apparition du monachisme dans les sociétés religieuses est à remarquer.

Les disciples de Bouddha se multiplièrent très vite. Les moines étaient astreints à la chasteté et à la pauvreté personnelle. Les uns habitaient les monastères — c'étaient les sédentaires ou conventuels ; — les autres, nommés forestiers ou pénitents, s'en allaient seuls dans les bois, en haillons, sans gîte et ne s'approchant jamais du feu. On ne les admettait à cette existence qu'après un séjour prolongé dans une communauté, et une préparation spéciale, capable de les prémunir contre les illusions et contre eux-mêmes.

Cénobites ou solitaires, ces moines formaient la partie essentielle du bouddhisme. Ceux qui vivaient

dans les liens du mariage leur étaient subordonnés, comme une sorte de tiers ordre, avec l'obligation de les pourvoir du nécessaire. Dans cette organisation fort simple, tout convergeait au mysticisme.

Le Bouddha précisa le but et les moyens de cette vie mystique, en lui donnant pour base une doctrine, doctrine presque vide de théologie, tant la place faite à la divinité est réduite. Et de quelle divinité s'agit-il encore ? On ne s'élève pas au-dessus du panthéisme.

Le mysticisme bouddhique tend de tous ses moyens à la conquête du nirvana, et il a toute son explication dans la métempsycose. D'après les enseignements de Bouddha, l'âme doit conquérir pendant une première vie terrestre son état de bonheur définitif et le posséder avant de mourir. Si la mort la surprend avant qu'elle n'ait réussi, une destinée impitoyable l'obligera de recommencer une autre vie, dans des conditions déterminées par ses fautes antérieures. Ces retours ici-bas se renouvelleront aussi souvent qu'il sera nécessaire pour que l'âme atteigne enfin son nirvana.

Que peut être le nirvana ? Nous sommes évidemment en présence du dogme fondamental d'une religion. Ce mot désigne la fin dernière de l'homme, un bonheur tout négatif, fait d'un vide pur et d'un repos éternel. On y accède par toute une série de phénomènes mentaux, dont le bouddhisme assure la succession heureuse par son ascèse et sa mystique. La vie est sans objet pour celui qui le détient ; il n'a aucun besoin de renaître.

Tout est réglé dans la communauté bouddhique

pour conduire l'âme à la délivrance ; on désigne ainsi un état de sainteté intermédiaire entre la vie humaine et le nirvana. On y arrive par de nombreuses pénitences et des purifications successives.

Le Bouddha apparaît ici beaucoup plus sage que ses devanciers. On trouve moins d'extravagance et d'acrobatie dans son ascèse que dans celle des brahmanes. Ses mortifications ne heurtent pas trop le sens commun ; il recommande plus volontiers la lutte contre les passions. Il n'a rien compris cependant à la mission bienfaisante du travail ; car son ascète est un paresseux, vivant d'aumône, sans rien faire de son corps ni de ses doigts.

Ce n'est pas encore la vie mystique ; elle ne débute qu'aux approches de la délivrance, avec la recherche directe du nirvana. L'ascète se livre patiemment aux exercices d'une préparation éloignée ; il recueille en lui-même toutes ses facultés ; il réprime tout désir, de manière à éteindre jusqu'à la faculté d'où il procède. Son âme se concentre ainsi sur elle-même ; la solitude et le détachement de tout le prédisposent à cet état. Aucun effort ne lui coûte, qui avance son perfectionnement moral : c'est à cette fin qu'il médite de préférence sur le caractère douloureux, impur, transitoire et irréel de ce qui tombe sous le domaine des sens.

Ce travail délicat demande de l'énergie et du savoir-faire. C'est tout un art qu'il est nécessaire d'apprendre avant de le pratiquer. Des maîtres, autorisés par une longue expérience, enseignent aux ascètes de bonne volonté à connaître leur âme et à la manier. La tradition des monastères les a initiés

aux secrets de la mystique bouddhiste. Ils savent par quelles opérations l'ascète se suggestionne ou rend ce service à un confrère. L'hypnose ne leur est pas inconnue. Tout cela est communiqué par les maîtres aux disciples, qui deviennent capables de se procurer le bienfait de l'extase. Les plus habiles sont au courant des sciences et des arts dont l'ensemble constitue la magie.

Voilà toute la mystique du Bouddha ; un entraînement par la pénitence, la concentration des facultés et l'auto-suggestion vers un anéantissement prétendu céleste, nommé nirvana. Comme elle ressemble peu à notre mystique chrétienne ! Cependant le bouddhisme conserve quelques vérités rudimentaires. Son chef n'était pas un imposteur ; il pratiquait de grandes vertus. Il passait là-bas pour un saint, le premier de tous. Des saints nombreux se formèrent à son école ; on trouve dans leur rang des prophètes et des écrivains. Leur littérature mystique est abondante ; mais qu'elle est peu de chose à côté de la nôtre ! Leurs récits hagiographiques forment une légende dorée assez curieuse.

***

La Grèce, elle aussi, eut une mystique, et qui surpasse celle de l'Inde. Elle a mis longtemps à se produire, trop longtemps même ; on la chercherait en vain aux temps reculés où l'Olympe s'est peuplé de dieux, de demi-dieux et de héros. Le culte de l'homme y est poussé aussi loin que possible. S'il fournit un thème fécond à l'inspiration poétique

d'Orphée et d'Homère, s'il donne aux artistes des âges suivants les motifs de chefs-d'œuvre admirables, il se prête beaucoup moins aux élans de la mystique.

La mythologie, qui tient lieu de théologie chez les Grecs, exclut le mysticisme. L'ordre qu'elle essaie d'introduire parmi les divinités satisfait leurs dévots ; ils s'intéressent fort à des dieux qui leur ressemblent. Le plaisir qu'ils prennent à les voir sous l'empire des mêmes passions les dispense de s'élever au-dessus de ce qui passe. Les dieux se sont trop humanisés et, en le faisant, ils ont abaissé le ciel jusqu'à la terre.

Les cités grecques ressentent les effets de la présence des dieux, d'autant plus qu'on ne les laisse pas inoccupés. Leur souvenir et leur culte sont intimement mêlés à la vie politique. Leurs temples sont le cœur où tout afflue, et d'où partent les résolutions et les pensées de gouvernement. Faut-il attribuer à ce caractère religieux de la vie publique en Grèce le soin avec lequel chaque cité s'applique à être digne de ses dieux ? Les peuples n'ont jamais vécu et grandi en beauté à ce point, et l'art, qui préside à leur parure, est consacré par la religion. Quelques aspirations élevées de l'âme humaine trouvent ainsi de quoi se satisfaire.

Pas toutes cependant. Les Grecs n'ont aucune compréhension sérieuse de l'au-delà. Leur enfer est à la fois triste et ridicule ; l'esprit humain réclame autre chose. L'Olympe ne l'attire pas davantage. La curiosité des alentours et du terme de l'existence le tourmente ? Il se heurte de tous côtés à la cloison

d'un au-delà impénétrable. Les secrets de l'avenir surtout le tentent. Mais il n'a point recours, pour les dérober, aux élévations de la mystique : sa crédulité se contente aisément des pratiques d'une divination grossière : on fait pour son compte de l'astrologie ; on scrute les entrailles des victimes, on examine le vol des oiseaux ; on prête l'oreille au murmure des fontaines sacrées.

En certains cas néanmoins, la divination paraît dominer ces pratiques bizarres et se rapprocher du mysticisme. Les cultes ésotériques entraînent dans cette voie toute une clientèle que fatiguent les exercices rituels en plein air, autour des sanctuaires nationaux. Les puérilités de la mythologie courante lui font hausser les épaules. Il lui faut une religion plus intime et moins facile. Les biens qu'elle en attend valent un long effort. Le secret lui semble à sa place dans la religion. C'est pour une élite que sont organisés les mystères, dans le secret et le silence.

Les plus célèbres furent ceux d'Eleusis. On s'y livrait à des purifications sur les bords d'une rivière, à des représentations dramatiques complétées par les enseignements du mystagogue, qui révélait aux adeptes ce qu'ils étaient seuls admis à connaître. L'initiation avait lieu plus tard ; on procédait par révélations, par une immersion dans la mer et l'immolation d'un porc. L'initié devenait d'abord un myste, puis un époptc. Il promettait un secret absolu. Les mystes et les époptes prenaient part à la célébration des mystères d'Eleusis, à la procession accompagnée de chants et de cris, à la purification, au

jeûne, à l'absorption de la bouillie mystique, à la représentation nocturne de drames mystérieux et à l'ostension, par le hiérophante, des objets sacrés. Tout cela se passait dans un décor magnifique, capable d'impressionner vivement les témoins. Mystes et époptes se disposaient ainsi à faire le voyage de l'au-delà.

D'autres confréries s'organisèrent autour de cultes non moins mystérieux et avec des tendances mystiques analogues. Avouons-le, il ne fallait pas être exigeant pour s'en contenter.

Quelques personnalités religieuses, dont le souvenir s'est conservé, semblent plus rapprochées du mysticisme : les pythonisses et les sibylles, prophétesses attachées au culte d'une divinité, lesquelles rendaient parfois des oracles. Cette forme de divination est fort ancienne ; elle passa d'Asie-Mineure en Grèce (Delphes), en Macédoine, en Épire, en Italie (Cumes). Ces prophétesses n'ont pas d'histoire ; on sait qu'elles étaient vierges et jouissaient d'un prestige peu commun. Leurs oracles étaient transmis et conservés avec religion. Mais ces pythonisses et ces sibylles ne furent que des types exceptionnels ; on ne peut les donner comme représentatifs d'une population religieuse de la Grèce à une époque quelconque.

Il faut en revenir à ceci : le mysticisme est complètement étranger à la mythologie grecque. On ne le rencontre qu'au terme d'une préparation laborieuse, due à la philosophie et peut-être à une double influence judaïque et chrétienne. La philosophie ne réussit pas à le pénétrer ; il n'y a rien pour l'intel-

ligence dans ces rêveries harmonieuses. Elles échappent complètement à l'influence de Platon et d'Aristote. Des hommes de cette valeur auraient dû cependant exercer une action religieuse sur leurs contemporains ; ils n'en eurent aucune, parce que leur génie tournait le dos à la religion populaire. Un accord, s'il eût été possible, l'eût nécessairement imprégné de mysticisme ; car ces deux philosophes, Platon surtout, voisinent par moments avec les mystiques. Celui-ci, dans *Phèdre* et dans le *Banquet*, n'hésite point à placer au-dessus de la sagesse vulgaire l'apparente folie de l'enthousiasme.

Un de ses disciples pousse cette doctrine à peine ébauchée jusqu'à ses dernières conséquences. Les contemporains de Platon ne les ont même pas soupçonnées. L'enthousiasme est présenté par lui comme un ravissement, un abandon de soi, un désir de contact, une parfaite quiétude, une fuite de l'âme vers Dieu pour le voir face à face, seul à seul : « L'intelligence a deux puissances ; par l'une, qui est la puissance propre de penser, elle voit ce qui est en elle ; par l'autre, elle aperçoit ce qui est au-dessus d'elle, à l'aide d'une sorte d'intuition et de perception. Par cette intuition, elle voyait d'abord simplement ; puis, en voyant, elle a reçu l'intellection et elle s'est identifiée à l'Un. Le premier mode de contemplation est propre à l'intelligence qui possède encore la raison ; le second est l'intelligence transportée d'amour. Or, c'est quand le nectar l'enivre et lui ôte la raison que l'âme est transportée d'amour et qu'elle s'épanouit dans une félicité qui comble tous ses vœux. Mieux vaut alors pour elle s'aban-

donner à cette ivresse que de demeurer plus sage. »

« Quand l'âme, dit-il plus loin, obtient ce bonheur et que Dieu vient à elle, ou plutôt qu'il manifeste sa présence, parce que l'âme s'est détachée des autres choses présentes, qu'elle s'est embellie le plus possible, qu'elle est devenue semblable à lui par les moyens connus de ceux-là seuls qui sont initiés, elle le voit tout à coup apparaître en elle ; plus d'intervalle, plus de dualité ; tous deux ne font qu'un ; impossible de distinguer l'âme d'avec Dieu tant qu'elle jouit de sa présence ; c'est l'intimité de cette union qu'imitent ici-bas ceux qui aiment et qui sont aimés, en cherchant à se fondre en un seul être. Dans cet état, l'âme ne sent plus son corps ; elle ne sent plus si elle vit, si elle est homme, si elle est essence, être universel ou quoi que ce soit au monde, car ce serait déchoir que de considérer ces choses, et l'âme n'a pas alors le temps ni la volonté de s'en occuper ; quand, après avoir cherché Dieu, elle se trouve en sa présence, elle s'élance vers lui et elle le contemple au lieu de se contempler elle-même. »

J'ai cité, sans me porter garant de la doctrine émise par le disciple de Platon, continuateur de sa pensée. Plusieurs siècles les séparent. Plotin naquit en Égypte, l'an 205 de notre ère ; il mourut en 270. Ce fut un philosophe hors pair ; son enseignement à Alexandrie et à Rome, et ses écrits, renouvelèrent la science d'Aristote et de Platon. C'était, en outre, au dire de ses disciples, un saint, un mystique. Il a enseigné les plus hautes vertus, et les moyens de réaliser un mysticisme naturel qui ne manque pas de grandeur.

Plotin ne dérive pas du seul Platon. Il s'était fait avant lui, dans les écoles de philosophie, un travail considérable pour rajeunir les traditions mythologiques et leur infuser ce qui leur manquait le plus, des idées. Les doctrines de Platon parurent aptes à rendre ce service. Le difficile fut de les concilier avec les fables de l'Olympe. On réussit en prenant ces dernières pour des symboles ; il n'y eut qu'à les interpréter avec les œuvres de Platon. On obtint de la sorte un paganisme rajeuni et spiritualisé.

Cette réforme commença au début du deuxième siècle de notre ère. C'était un peu tard ; mais les progrès du Christianisme, la cohésion de ses dogmes, de sa morale et de son culte, la sympathie que lui méritaient quelques-uns de ses docteurs rendaient cette tâche urgente. Plutarque s'y employa le premier avec son livre *De la superstition* en son traité d'*Isis et Osiris*. Après lui, Maxime de Tyr s'appliqua, dans ses *Dissertations,* à retrouver toute une philosophie sous l'enveloppe des mythes. Le traité du *Dieu de Socrate* d'Apulée de Madaure procède du même souci.

Ces efforts rejoignirent ceux de Philon, qui mit à contribution les données de la Bible et les traditions judaïques. Toutes ces idées fermentèrent dans les intelligences ; il en sortit une philosophie nouvelle, connue sous le nom de néo-platonisme. On lui donne encore le titre d'École d'Alexandrie. Ce n'est pas le lieu d'en raconter l'histoire. Elle eut pour fondateur Ammonius Saccas ; Plotin, son disciple, lui donna sa doctrine et sa méthode ; il est le docteur du néo-platonisme. Porphyre, Jamblique, Pro-

clus, qui enseignèrent après lui, n'eurent qu'à développer ses idées.

Ils cultivèrent, à son exemple, le ravissement et l'extase. Ils s'adonnèrent aux pratiques délicates de la magie, pour aboutir à une contrefaçon anticipée de la mystique chrétienne ; la suggestion se substitua chez eux à la grâce divine et au Saint-Esprit. Mais ces mystiques avaient du maniement de l'âme une expérience consommée ; ils jouaient avec ses facultés et les nerfs qui les servent ; ils étudièrent l'influence des milieux, du régime, de toutes les causes extérieures. Leur science psychologique fut mise en valeur par un art qui n'a jamais été égalé.

Malgré tout, cette tentative a échoué. Le mysticisme philosophico-païen a disparu, faute de vérité, faute de Dieu. Ses manifestations, vues à distance, produisent, à côté de phénomènes courants de notre hagiographie, l'effet de caricatures.

Cependant cette renaissance du paganisme hellénique voulut se donner toutes les chances de succès. Elle eut la bonne fortune de commencer à l'époque où les pélerinages des malades aux sanctuaires des dieux thaumaturges étaient en honneur. Le temple d'Esculape les attirait en foule. Les pélerins n'avaient qu'à s'endormir ; le dieu leur accordait, à la faveur d'un songe, une consultation infaillible.

Vers le même temps, un personnage extraordinaire, Apollonius de Tyane, thaumaturge, prédicateur ambulant, réformateur des travers publics, faisait encore parler de lui en Orient et en Occident. Il eut même les honneurs d'une persécution à Rome. Les merveilles abondent dans sa vie, que Philostrate

raconta au IIIe siècle avec le désir manifeste de l'opposer à l'Évangile. Le résultat qu'il obtint est la juste récompense de cette entreprise. Les érudits et les historiens qui écartent par principe tout agent surnaturel de la vie des saints, exagèrent à plaisir l'importance de cette œuvre romanesque. Ce serait, d'après eux, le type de notre littérature hagiographique. Nous verrons ce qu'il convient d'en penser.

Si la dépendance de nos hagiographes à l'endroit de Philostrate n'a pour l'accréditer aucune raison valable, on ne peut contester l'influence exercée par les maîtres et les écrits de l'école néo-platonicienne sur l'ascèse et la mystique. Tout le monde est d'accord pour reconnaître les progrès qu'ils ont fait faire à la philosophie et plus particulièrement à la psychologie. C'est par eux que le christianisme a pu recevoir le précieux apport des grands philosophes grecs. Les points précis où les deux courants se sont rencontrés, échappent aux investigations ; mais les effets de leur rencontre sont trop évidents pour que le moindre doute soit possible.

***

L'Islamisme, il est vrai, n'est pas une religion païenne ; néanmoins ses mystiques ont leur place naturelle à côté des moines bouddhistes. Les mystiques alexandrins ne les accepteraient certainement pas dans leur dépendance. Ils ne sortent pas non plus de la doctrine de Mahomet. Le Prophète s'en tenait au fatalisme, qui anime encore tout l'ensemble du Coran. L'état d'âme, que ce sentiment facile déve-

loppe, va toujours à l'encontre du mysticisme : au lieu de stimuler l'intelligence, il la maintient à plat. Le monothéisme musulman est incapable de réagir contre cet anéantissement des tendances supérieures de l'esprit.

Mahomet déclarait : « Pas de moines dans l'Islam ; la guerre sainte est le monachisme de l'Islam. » Elle fut aussi son mysticisme jusqu'au jour où les événements le forcèrent de s'ouvrir aux idées et aux pratiques de la civilisation des peuples qu'il absorbait et auxquels il allait se heurter. Les musulmans empruntèrent alors aux chrétiens de la Perse et de la Syrie et aux bouddhistes de l'Inde quelque chose de leurs tendances et de leur expérience ascétiques ou mystiques. Des réformes intérieures se produisirent sous cette poussée venue du dehors. Elles répondaient trop à des aspirations élevées que le Coran ne pouvait satisfaire, pour ne donner aucun résultat. On organisa, dans ces circonstances, au sein de l'Islam, une religion intérieure qui favorisait chez ses adeptes un anéantissement de la personnalité humaine dans la divinité, et une union extatique avec Dieu. Comme il arrive toujours en pareil cas, la suggestion donna les illusions désirables, en attendant le concours de la magie.

Les derviches sortirent de cette orientation nouvelle, au XII[e] siècle. Les derviches tourneurs, les derviches danseurs et les derviches hurleurs d'aujourd'hui ne donnent qu'une idée fausse de ces confréries. Elles se présentèrent mieux, surtout à l'origine. Mais la décadence arriva sans tarder.

Les émotions sensibles tenaient dans ce mysti-

cisme une place trop importante ; à force de les multiplier et de chercher à les rendre intenses, le derviche, par ces ébranlements, aboutissait à une folie spéciale, une ivresse nerveuse, au cours de laquelle l'homme perd l'usage de ses facultés. Le derviche prend cet état pour une perfection. Son mysticisme s'est abîmé, d'une part dans un panthéisme grossier et un bouleversement du sens moral, de l'autre dans un fol orgueil et dans un charlatanisme étrange. La magie et la prestidigitation ne peuvent réussir à imiter même de très loin les œuvres saintes qui viennent d'une collaboration de l'Esprit de Dieu et de l'homme.

CHAPITRE I.

LES PRÉCURSEURS.

a) Au berceau de l'Église.

Notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu fait homme, jouit dès le premier instant de sa conception de l'union la plus parfaite qui puisse exister entre la créature et le Créateur ; elle ne sera jamais interrompue. Les théologiens lui donnent le nom incommunicable d'*union hypostatique ;* ils la définissent : l'unité de la personne avec la distinction des natures.

Sa nature humaine, exempte de toute souillure, a les qualités suréminentes qui l'adaptent à sa dignité ; elle est inondée des effusions de sa nature divine. Son intelligence a la vision de la divinité ; son cœur en reçoit la béatitude. Son imagination et ses nerfs, grâce à son parfait équilibre portent sans faiblesse cette élévation. Pour ce motif, on chercherait vainement en Lui les phénomènes inhérents à la vie mystique.

Sa vie offre néanmoins aux mystiques de tous les temps et de tous les milieux l'exemplaire inimitable, qui les attire toujours et les provoque : ses enseignements leur montrent les voies qui conduisent à l'union avec le Seigneur ; ses souffrances et sa mort effectuent les grâces qui les sanctifient et les élèvent. Impossible, dans ces conditions, de l'isoler des

mystiques. Il est le centre auquel ils tendent ; il est la source d'où leur mysticisme jaillit. Par Lui, la Divinité se tient mieux à leur portée ; ils la cherchent, et c'est Lui qu'ils trouvent.

Malgré la pénurie des renseignements qui laisse dans une obscurité relative nos origines chrétiennes, nous constatons à cette époque lointaine une diffusion de cette vie supérieure qui ne se retrouvera plus. L'Esprit-Saint donne, au berceau même de l'Église, une preuve éclatante de sa présence dans les âmes.

Le jour de la Pentecôte, son action se fait sentir dans les Apôtres. Le don des langues n'est pas une manifestation unique. Ceux qui les voient s'étonnent du spectacle qu'ils ont sous les yeux ; chacun l'explique à sa façon. Les uns ne savent qu'en dire ; les autres les accusent de s'être mis en état d'ivresse. Saint Pierre, le chef des Apôtres, écarte d'un mot tout soupçon injurieux. Le texte de Joel qu'il cite soulève discrètement un voile : « Il arrivera dans les derniers jours que je répandrai de mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes. Car sur mes serviteurs et sur mes servantes, en ces jours-là, je répandrai de mon esprit et ils prophétiseront. »

On reconnaît, à travers ces lignes, les Apôtres et les disciples livrés par l'Esprit Saint à une agitation sacrée, qui rappelle celle des prophètes de l'Ancien Testament. Les grandes choses qu'ils proclament dans une langue comprise de tous, jaillissent sur leurs intelligences de visions supérieures. Les dons

du Seigneur, qui les pénètrent en même temps, les remplissent d'une joie inexplicable ; ils ne peuvent la contenir. Ceux qui se sont familiarisés avec la lecture des mystiques reconnaissent à ces indications les signes de l'ivresse spirituelle. On s'explique alors les mauvais propos tenus par certains Juifs.

Les Actes des Apôtres conservent le souvenir de quelques visions, qui ont impressionné fortement les premiers chrétiens. Il faut citer tout d'abord celle de saint Étienne après le magnifique témoignage rendu par lui à la divinité de Notre-Seigneur, en présence des Juifs. Pendant que les dures vérités, dont leurs oreilles sont pleines, les font bouillonner de rage, l'Esprit Saint s'empare du diacre courageux ; il lève les regards au ciel, la gloire du Seigneur se montre à lui, il aperçoit Jésus à la droite de son Père. Cette vision illumine son intelligence : sa foi éclate dans une déclaration qui met le comble à la fureur de ses ennemis, prêts à devenir ses bourreaux.

Deux conversions, relatées aux Actes des Apôtres, sont accompagnées de phénomènes mystiques incontestables. La première est connue de tous. Saul avait été un ennemi acharné des chrétiens. Il pensait en avoir raison par la violence ; mais le Seigneur l'arrêta au moment où il se disposait à leur faire tout le mal possible : « Saul, Saul, lui dit-il, pourquoi me persécuter ? — Qui êtes-vous, Seigneur ? — Je suis Jésus, que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Lève-toi et entre dans la ville de Damas ; on te dira ce qu'il faut faire. »

Ses compagnons sont stupéfaits d'entendre une voix et de ne distinguer personne. Saul, s'étant levé, ouvre les yeux ; mais il ne voit rien. On doit le conduire par la main jusqu'à Damas, où il reste trois jours privé de la vue, sans boire et sans manger. Il y a dans cette ville un disciple, dénommé Ananie. Le Seigneur l'appelle dans une vision : « Ananie. — Me voici, Seigneur. — Lève-toi, et va dans la rue Droite chercher dans la maison de Judas un habitant de Tarse, nommé Saul ; il est en prière. » Au même moment, Saul le voit entrer et lui imposer les mains pour lui rendre la vue. Ananie répond au Seigneur : « J'ai appris de plusieurs personnes le grand mal qu'il a fait à nos saints de Jérusalem ; il a reçu des princes et des prêtres le pouvoir de mettre à la chaîne tous ceux qui invoquent ton nom. — Va quand même, dit le Seigneur, c'est l'instrument que j'ai choisi pour m'en servir ; il portera mon nom devant les Gentils, les rois et les fils d'Israel. Je lui montrerai tout ce qu'il devra souffrir pour mon nom. »

Ananie, obéissant au Seigneur, se rend à la maison qui lui a été indiquée. Il dit à Saul, en lui imposant les mains : « Saul mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu en chemin m'envoie pour que l'usage des yeux te soit rendu, et que tu sois rempli de l'Esprit Saint. » Il tombe comme des écailles des yeux de Saul, qui recouvre la vue et, s'étant levé, reçoit le baptême. De persécuteur transformé en disciple, Paul — c'est le nom qu'il portera désormais — va devenir un apôtre. Le Seigneur, qui est directement intervenu pour le gagner à la foi chré-

tienne, se charge de l'instruire, de l'élever ainsi au niveau des douze. Le nouvel apôtre fait reconnaître sa mission par Pierre ; mais il ne rompra le silence au sujet de l'illumination et des grâces reçues, que le jour où l'honneur de son apostolat lui en fera un devoir.

L'Esprit Saint fait volontiers dans les communautés chrétiennes primitives une distribution extraordinaire de ses dons. La prophétie surtout est en honneur ; elle sert, en plus d'une circonstance, au gouvernement de l'Église. C'est ainsi qu'Agabus, venu de Jérusalem à Antioche avec un groupe de prophètes, prédit une famine qui va bientôt désoler la terre : les chrétiens l'ayant appris s'organisent en conséquence (Act. XI, 27-29). Ce même Agabus annonce plus tard la mort prochaine de saint Paul. Ayant rencontré l'Apôtre à Césarée, il s'approche, prend sa ceinture, se lie les pieds et les mains et dit : « Voici ce que me dicte l'Esprit Saint : l'homme à qui appartient cette ceinture sera lié par les Juifs à Jérusalem, et ils le livreront aux mains des Gentils ». (Act. XXI, 10-12). Les événements ne tardent pas à montrer qu'il avait raison.

Les prophètes jouissent d'une grande considération parmi les fidèles. On leur confie des missions délicates : Judas et Silas, connus pour tels, sont envoyés par les Apôtres, de Jérusalem à Antioche, afin de consoler et de fortifier les frères venus de la gentilité (Act. XV, 22-30).

Le don de prophétie est souvent octroyé aux néophytes en même temps que les grâces du baptême.

Nous en avons un exemple au chapitre XIX des *Actes*. Saint Paul, y est-il écrit, vint à Éphèse où il trouva quelques disciples qui avaient reçu le baptême de Jean. Il les baptisa au nom du Seigneur Jésus et leur imposa les mains. L'esprit de Dieu s'empara aussitôt de leurs personnes et ils se mirent à parler diverses langues et à prophétiser. Ils étaient au nombre de douze.

Les Églises naissantes expérimentent ces effusions des énergies surnaturelles ; on a besoin à l'origine de sentir ainsi le divin à sa portée. Ceux qui possèdent le don de prophétie jouent par la force des choses un rôle public ; leurs noms et leur qualité spirituelle échappent pour ce motif aux ombres du passé.

Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, fournit à ce sujet des indications précises. Des troubles survenus parmi eux amènent son intervention ; il doit prendre des mesures propres à rétablir l'ordre des assemblées chrétiennes, compromis par l'action indiscrète des fidèles possédant quelque don du Saint-Esprit. Ces dons conservent chez les historiens et les exégètes leur nom grec primitif de *charismata* ou charismes. On les reconnaît à des signes distinctifs ; leur variété, que le bien à faire rend indispensable, ne devrait, en aucune circonstance, contrarier l'action éminemment une de l'Esprit de Dieu. On obtient ce résultat par les vertus d'humilité et de charité, qui sont les meilleures garanties de l'ordre. Voici ce que dit l'Apôtre : « Sans doute il y a diversité de grâces ; mais il n'y a qu'un même Esprit ; il y a diversité de minis-

tères, mais il n'y a qu'un même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. Or la manifestation de l'Esprit est donnée à chacun pour l'utilité commune. En effet, à l'un est donné l'Esprit aux paroles de sagesse ; à un autre, une parole de science selon le même Esprit ; à un autre, la foi par le même Esprit ; à un autre, la grâce des guérisons par le même Esprit ; à un autre, le don d'opérer des miracles ; à un autre, la prophétie ; à un autre, le discernement des esprits ; à un autre, la diversité des langues ; à un autre, l'interprétation des langues. Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses et les distribue à chacun comme il veut. »

La prophétie donne la faculté surnaturelle de connaître soit l'avenir, soit les choses secrètes. Le discernement permet de ne jamais confondre les charismes authentiques avec leurs contrefaçons diaboliques ou maladives. La foi, la sagesse et la science ont pour effet une illumination religieuse de l'intelligence, qui pénètre mieux alors les vérités et les faits surnaturels. Le don de parler des langues inconnues a pour complément celui de les comprendre et de les interpréter pour l'édification générale.

Chacun a son charisme, qui peut lui obtenir un titre distinctif, celui de prophète par exemple, ou de docteur. Ces dons sont parfois accordés aux membres de la hiérarchie ; mais ce n'est pas une règle générale. Les Apôtres peuvent confier à ceux qui les possèdent une charge telle que celle d'enseigner, pour mettre leurs lumières à profit. Tous les fidèles, il s'en faut, n'y participent point : ces grâces sont

réservées à un petit nombre. Les recommandations faites par saint Paul prouvent qu'il y a entre les privilégiés rivalité et jalousie, et que ces charismes provoquent de la part de beaucoup une envie coupable. Le conseil qu'il donne pour mettre en place les têtes et les cœurs passe de bouche en bouche chez les docteurs du mysticisme : « Aspirez aux dons les meilleurs, dit-il. Mais je vais vous montrer encore une voie plus excellente, la charité. »

L'Apôtre n'ajoute qu'une importance relative au charisme des langues inconnues ; il est même inutile si celui d'interprétation ne lui est pas joint. De tous ces dons, le meilleur, parce qu'il concourt davantage au bien commun, est la prophétie. En conséquence saint Paul interdit de parler dans l'assemblée des fidèles une langue inconnue, à moins qu'un interprète ne soit présent. « S'il n'y a pas d'interprète, qu'on se taise dans l'église ; qu'on parle à soi-même et à Dieu. » Il continue ses prescriptions (I Cor. XIV) : « Quant aux prophètes, que deux ou trois parlent et que les autres jugent. Si un autre reçoit une révélation, que le premier se taise ; car vous pouvez tous prophétiser l'un après l'autre, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes ; car Dieu n'est pas un Dieu de discorde, mais de paix, comme je l'enseigne dans toutes les Églises des saints... Si quelqu'un croit être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous dis sont des commandements du Seigneur. Si quelqu'un veut l'ignorer, il sera ignoré. Ainsi donc, frères, aspirez à prophétiser et n'empêchez pas de

parler des langues, mais que tout se fasse décemment et avec ordre. »

Les choses ne vont pas toutes seules à Corinthe ; les désordres continuent et il y en a de plusieurs sortes. Ceux qui les entretiennent pour en tirer avantage commencent par récuser saint Paul, en lui contestant le droit de se mêler des affaires de cette Église corinthienne. Ils poussent l'audace jusqu'à révoquer en doute l'authenticité de sa mission apostolique. Ces prétentions l'obligent à intervenir de nouveau ; il le fait dans une seconde lettre avec rigueur et mesure. Quelques mots tombés de sa plume au cours de cette justification ont pour nous un grand intérêt ; ils complètent le récit de sa conversion.

Après avoir rappelé ce qu'il a fait pour l'Église de Corinthe, et énuméré, avec une précision et une fermeté qui émeuvent, ses souffrances au service de l'Évangile, il rappelle les faveurs surnaturelles dont il a été l'objet ; on les définirait exactement par ces mots : Les origines mystiques de son élévation à la dignité d'Apôtre. Notre-Seigneur lui-même la lui a conférée directement dans les circonstances qui vont être racontées : « S'il faut se glorifier — cela ne me convient pas cependant — j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur. Je connais un homme qui, il y a quatorze ans, fut ravi — si ce fut avec le corps je ne sais ; si ce fut sans son corps, je ne sais ; Dieu le sait — jusqu'au troisième ciel. Et je sais que cet homme — si ce fut sans son corps ou avec son corps, je ne sais, Dieu le sait — fut ravi dans le Paradis et entendit des paroles

mystérieuses qu'il n'est pas possible à un homme d'exprimer. » Il tient donc toute sa doctrine de Notre-Seigneur et de l'Esprit-Saint ; les lumières les plus pures et les plus élevées, puisées à cette source divine, sont restées dans son cœur ; il en fait son profit personnel.

***

Les écrivains, qui ont laissé derrière eux cette littérature imaginaire connue sous le nom d'apocryphe, adoptèrent fréquemment le genre apocalyptique, qui se prête fort bien à la fiction poétique. Plusieurs de leurs compositions sont arrivées jusqu'à nous, après avoir joui aux premiers siècles de quelque crédit.

On ne peut confondre avec ces productions l'Apocalypse de saint Jean. L'Église, en l'insérant au Canon des Écritures, nous garantit son authenticité et sa véracité. Saint Jean était tout désigné pour écrire un livre de cette allure mystique. Sa virginité lui avait valu les préférences du Seigneur. A la Cène, il eut le privilège d'appuyer sa tête sur la poitrine de Jésus ; il assista sur le Calvaire auprès de Marie à la crucifixion et à la mort du Rédempteur. C'est lui que le Sauveur mourant donna, comme un autre lui-même, à sa Mère. Son Évangile, par son élévation et par les doctrines et les faits sur lesquels il s'étend de préférence, se distingue des trois autres par un mysticisme caractérisé. Il a cette allure dès le premier chapitre. Un contemplatif, au regard d'aigle, nous révèle ce qu'il aper-

çoit de la Trinité éternelle : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. »

L'Apocalypse est un recueil de visions ; aucun doute n'est possible. Voici comment le livre débute : « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt, et qu'il a signifiées en envoyant son ange, à son serviteur Jean, lequel a attesté la parole de Dieu et le témoignage de Jésus-Christ, tout ce qu'il a vu. » La première vision est racontée quelques versets plus loin : « Moi, Jean, votre frère et associé dans la tribulation, le royaume et la persévérance, dans le Christ Jésus, je me trouvai dans l'île qui est appelée Pathmos, à cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus. Je fus ravi en esprit le jour du Seigneur et j'entendis derrière moi une voix forte comme celle d'une trompette, qui disait : ce que tu vois, écris-le dans un livre. »

Dans son épilogue, Jean insiste de nouveau sur ce caractère mystique : « C'est moi Jean qui ai vu et entendu ces choses. Après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montra pour l'adorer, et il me dit : garde-toi de le faire ; car je suis un serviteur comme toi et tes frères les prophètes et ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre. Adore Dieu. Puis il me dit : Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche.... Voici, je viens bientôt et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs vête-

ments dans le sang de l'Agneau, afin d'avoir droit à l'arbre de vie et à l'entrée par les portes dans la ville. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous attester ces choses dans les Églises. Je suis le rejeton et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. »

Ces visions sont destinées à l'Église, qui doit en faire son profit. Les passages qui viennent d'être cités nous mettent en présence du fait qui les domine : le retour de Notre-Seigneur à la fin des temps. Il viendra retrouver l'Église, son épouse, pour donner, avec elle, sa constitution définitive au royaume de Dieu. La prophétie tend d'un bout à l'autre à enraciner dans l'âme des croyants la pensée de ce retour. « L'Esprit et l'Époux disent : Viens, continue saint Jean. Que celui qui entend dise : viens. » Cette pensée doit enfanter le désir du retour, qui consommera l'œuvre du salut.

Pour développer ce thème, il faut montrer les événements qui précèdent le second avènement du Seigneur. On les embrasse tous dans la guerre que Satan et la cité du mal font à Jésus-Christ et à la cité du bien. Toute l'histoire de l'Église militante est là. Il n'est pas moins nécessaire de connaître ce qui suivra le retour, c'est-à-dire la vie glorieuse de l'éternité, ou, en d'autres termes, l'Église triomphante. Le Prophète voit ainsi se dérouler sous ses yeux dans ses traits essentiels tout le plan divin. Cette vision se produit dans le mystère. Pour que ce caractère lui soit conservé, les faits se condensent et s'idéalisent en des tableaux d'une puissance surhumaine. Toute l'économie du monde surnaturel y apparaît.

Jean va droit au fait ; dès le premier chapitre, après avoir parlé de la voix puissante qui appela son attention, il met le lecteur en présence de Notre Seigneur Jésus-Christ. L'apparition se produit dans un cadre liturgique : « M'étant retourné, je vis au milieu de sept chandeliers d'or, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint d'une ceinture d'or autour de la poitrine. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à l'airain quand il est dans une fournaise ardente ; sa voix était comme le bruit des grandes eaux. Il avait dans sa main droite sept étoiles et de sa bouche sortait une épée aiguë à deux tranchants ; son visage était comme le soleil quand il brille dans toute sa force. »

C'est bien Jésus-Christ qui se montre ainsi ; il s'annonce lui-même à son apôtre : « Ne crains rien : je suis le premier et le dernier et le vivant ; j'ai été mort et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles ; j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. »

La seconde vision s'ouvre, elle aussi, par une apparition céleste de la Divinité ; mais elle se développe sur un cadre beaucoup plus étendu : « Je fus ravi en esprit, nous dit Jean, et voici : un trône était placé dans le ciel et sur ce trône quelqu'un était assis. Celui qui était assis avait l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine ; un arc en ciel était autour du trône, d'un aspect semblable à une émeraude. Autour du trône, il y avait vingt-quatre trônes, sur lesquels étaient assis vingt-quatre vieil-

lards, vêtus de blanc, qui avaient sur leur tête des couronnes d'or. Du trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres. Sept lampes brûlaient devant le trône ; ce sont les sept esprits de Dieu. Devant le trône était comme une mer transparente, semblable à du cristal. »

Le prophète distingue autour du trône quatre animaux symboliques, ayant des yeux par devant et par derrière, et six ailes : il y a un lion, un veau, une bête à visage humain et un aigle. Jour et nuit, ils acclament Dieu sans interruption : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu, le Tout Puissant, qui était, qui est et qui vient. De leur côté, les vieillards se prosternent et ils jettent leurs couronnes au pied du trône, en disant : Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire et l'honneur et la puissance : car vous avez créé toutes choses.

Le prophète distingue,à la droite du trône de Dieu, un livre muni de sept sceaux, que nulle créature ne peut rompre. Seul en est capable : le lion vainqueur de la tribu de Juda, le fils de David. Celui-ci apparaît au milieu des animaux et des vieillards sous l'image d'un agneau ; agneau debout et comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par la terre. Il ouvre le livre et sur-le-champ, les animaux et les vieillards se prosternent devant lui, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Ils entonnent en son honneur un chant nouveau : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre, de rompre ses sceaux, car vous avez été tué, vous nous avez rachetés dans votre sang de toute

tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation ; vous avez fait de nous pour Dieu, des rois et des prêtres et nous régnerons sur terre. Jean aperçoit alors la multitude des anges, qui entourent le trône divin, les animaux et les vieillards ; il y en a des milliers de mille, qui acclament à leur tour l'agneau : « L'agneau, qui a été égorgé, est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. » La création tout entière unit sa voix aux chœurs célestes : « A celui qui est assis sur le trône et à l'agneau, bénédiction, gloire, honneur, puissance dans les siècles des siècles. »

Les élus forment dans ce tableau la grande foule, que célèbrent les antiennes de la Toussaint : *Vidi turbam magnam.* Leur multitude est innombrable ; ils viennent de partout ; ils se tiennent, vêtus de robes blanches, et des palmes à la main, devant le trône, en face de l'agneau ; ils crient : Salut à notre Dieu, qui est assis sur le trône et à l'Agneau. Un vieillard demande qui ils sont et d'où ils viennent. Il reçoit cette réponse :

« Ils viennent de la grande tribulation : ils ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pour ce motif qu'ils sont devant le trône de Dieu et qu'ils le servent jour et nuit, dans son temple. Celui qui est sur le trône dressera sa tente au-dessus d'eux ; ils n'auront plus ni faim ni soif ; ni le soleil ni aucun feu ne les brûlera ; car l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur ; il les conduira aux sources des eaux de la vie et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. »

L'Apôtre voit encore cent quarante-quatre mille bienheureux, qui chantent devant le trône de l'Agneau, un nouveau cantique, en s'accompagnant de leurs harpes. Nul autre ne pouvait chanter cette hymne. Ce sont les rachetés de la terre ; ils sont vierges, n'ayant contracté aucune souillure ; le mensonge n'a jamais passé par leurs lèvres ; ils sont sans tache devant le trône de Dieu. Ils ont le privilège de suivre l'Agneau partout où il va.

Ces prophéties embrassent tout l'ensemble de l'histoire ; chacune des images qui les composent, peut se rapporter à des faits multiples. Il importe surtout de constater certaines idées directrices, qui donnent une âme à ce livre extraordinaire.

L'Apocalypse dramatise ces idées pour rendre leur impression plus forte. La première nous montre le rôle joué dans l'histoire par Dieu, ayant les anges pour ministres de ses volontés, et le démon, Satan, nommé encore le dragon, le serpent, la bête. Ces puissances surhumaines se disputent la domination des hommes sur terre en vue d'une possession éternelle.

Le démon organise les siens dans une cité, qui est une Babylone corrompue et corruptrice ; la lutte contre Dieu y passe à l'état d'institution. Dieu est haï, ses fidèles sont persécutés. Les Babylone se succèdent au cours de l'histoire ; les changements de scène qui en résultent n'altèrent en rien la forte unité du drame. La conscience que l'observateur a de cette réalité souvent invisible lui livre la clef de l'histoire ; sans elle, la succession des événements est inexplicable.

Cette histoire peut être envisagée du sol que nous foulons, et où elle s'effectue ; elle est déjà pleine d'intérêt. Mais, de ce point, l'horizon est trop limité. Le mystique, lui, s'élève au-dessus des événements ; il les contemple de haut, du voisinage des cieux. Leur harmonie avec l'ordre surnaturel devient alors manifeste ; ils se rattachent au plan dont Dieu dirige lui-même l'exécution. De son éternité, il dépêche ses agents spirituels pour donner leur réalité à ses commandements. Sur les sommets où ils agissent, Satan et ses démons dressent contre eux leurs énergies spirituelles. Cette action militante échappe à nos regards ; elle a cependant d'inévitables contrecoups dans la vie qui nous emporte. Cette action remplit les siècles : le prophète la contemple. Il veut mettre à notre portée ce spectacle invisible. La tentative est hardie ; force lui est de recourir aux symboles. Ne cherchons pas trop à soulever le voile dont ils couvrent des faits que nous ne verrons pas ; le souci des applications aux détails de l'histoire expose à de graves méprises. Laissons l'Apocalypse sur les hauteurs où l'intelligence de saint Jean a plané.

Le spectacle, qui se déroule sous nos yeux, est quelquefois plein de grâce, presque toujours grandiose et souvent horrible. Je vais en donner quelques traits. Voici, par exemple, les apparitions angéliques : « Je vis un ange robuste, qui descendait du ciel, enveloppé d'une nuée, avec un arc-en-ciel au-dessus de sa tête ; son visage ressemblait au soleil et ses pieds à des colonnes de feu. Il posa son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre, il cria

de la voix forte d'un lion qui rugit ; sept tonnerres lui firent écho. Il leva sa main au ciel, il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et les choses qu'il renferme, qu'il n'y aurait plus de temps. »

Dieu présente ainsi les deux témoins qu'il se réserve pour les derniers jours : « Ils prophétiseront vêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur faire du mal, un feu sortira de leur bouche et dévorera leurs ennemis ; si quelqu'un leur fait du mal, il faut qu'il périsse ainsi. Ils ont le pouvoir de fermer le ciel pour arrêter la pluie pendant qu'ils prophétiseront, ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang et de frapper la terre de toutes sortes de plaies, quand ils le voudront. Lorsqu'ils auront achevé de rendre leur témoignage, la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera ; leurs cadavres resteront sur les places de la grande cité, nommée spirituellement Sodome et Égypte, où le Seigneur a été crucifié. »

L'apparition de la Vierge-mère est pleine de grâce et de grandeur : « Un grand signe se montra dans le ciel : c'était une femme ayant le soleil pour vêtement ; elle avait la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle portait un enfant dans son sein, elle éprouvait les douleurs de l'enfantement. Un autre signe se montra dans le ciel : un grand dragon roux ayant sept têtes, des cornes et sept diadèmes sur les têtes. Sa queue entraîna par terre la troisième partie des étoiles du

ciel. Le dragon se posa devant la femme qui allait enfanter pour dévorer son fils. Elle mit au monde un enfant qui devait gouverner toutes les nations avec une verge de fer ; il fut enlevé vers Dieu et vers son trône. La femme s'enfuit au désert en un lieu préparé par le Seigneur, pour y être nourrie durant mille deux cent soixante jours. »

Il faudrait lire la bataille que saint Michel livra au dragon et à ses anges et reproduire les deux tableaux qui mettent en scène la bête et ses adorateurs (XIII), la bête aux sept têtes et aux dix cornes, vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or et de pierreries, tenant en main une coupe d'or pleine de fornications abominables. C'est la grande Babylone, la mère de toutes les abominations (XVII). La défaite de l'ignoble courtisane qui remplit les chapitres XVIII et XIX, est d'une extraordinaire vigueur.

Ces scènes, qui donnent une vie puissante à la lutte éternelle du mal contre le bien, aboutissent à la défaite du dragon, réduit pour toujours à l'impuissance. Saint Jean en réalise ainsi la pensée : « Je vis descendre du ciel un ange, ayant en main la clef de l'abîme et une grande chaîne. Il saisit le dragon, qui est l'antique serpent, Satan, le diable ; il le lia pour mille ans ; il le jeta dans l'abîme, qu'il ferma et scella sur lui. » Ces dix siècles de captivité finis, le dragon fera encore des siennes. Mais le feu, tombé du ciel, dévorera ceux qu'il aura séduits. Le diable sera jeté avec ses faux prophètes pour y souffrir des tourments éternels dans l'étang de feu et de soufre. C'est alors que les morts ressusciteront pour être classés selon leurs mérites. Tous les tombeaux

se videront. Ceux qui ne seront pas inscrits au livre de vie seront voués à la mort, qui est définitive, dans l'étang de feu et de soufre.

La vision qui embrasse le dénouement du drame divin est de toutes la plus belle et la plus lumineuse. Elle fixe en son terme l'espérance des chrétiens. Les données précises ne sont pas complètement écartées ; l'esprit, à cause de cela, se trouve moins désorienté. Saint Jean commence par nous apprendre que le monde, sous son aspect actuel, disparaît ; on ne retrouve plus la mer. Ce qui existe produit l'impression d'une terre nouvelle et de cieux nouveaux. C'est dans cette création renouvelée que prend place l'Église triomphante, le *regnum Dei* incontesté. Elle se présente sous les dehors d'une Jérusalem nouvelle, descendant des cieux, prête comme l'épouse qui s'est parée pour son époux. Une voix puissante sortie du trône divin la salue en ces termes : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; il habitera en leur compagnie ; ils seront son peuple. Le Seigneur essuiera toute larme de leurs yeux ; la mort n'existera plus ; il n'y aura ni deuil, ni cri, ni douleur ; ce qui était auparavant a disparu. Celui qui est assis sur le trône annonce qu'il fera toutes choses nouvelles... C'est fait, dit-il à Jean. Je suis l'alpha et l'omega, le commencement et la fin. Celui qui vaincra possédera ces choses ; je serai son Dieu et il sera mon fils. »

Cette Jérusalem céleste possède la gloire divine ; l'astre qui l'éclaire ressemble à une pierre de jaspe brillant comme du cristal. Elle est entourée d'un mur, percé de douze portes que gardent douze

anges. Cette muraille est construite en pierres de jaspe ; la ville est bâtie en or pur ; ses fondations sont faites de pierres précieuses. Saint Jean épuise son lapidaire pour suggérer une grande idée de richesse et de splendeur. Il n'y a point de temple ; la présence du Seigneur et de l'Agneau lui en tient lieu ; le soleil et la lune lui sont inutiles, la gloire du Seigneur et l'Agneau les remplacent. Il n'y aura pas de nuit ; ses portes ne seront jamais fermées ; les rois y apporteront l'honneur et la gloire. Les nations marcheront à sa lumière.

La cité de Jérusalem est traversée par un fleuve qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau. Sur ses rives, se trouve l'arbre de vie, chargé de fruits et de feuilles. Il n'y aura plus de malédiction. Le trône de Dieu et de l'Agneau y sera dressé. Ses serviteurs le serviront ; ils verront sa face, et son nom sera inscrit sur leur front. Il n'y aura plus de nuit ; on n'aura pas besoin de la lumière d'une lampe ou de la lumière du soleil parce que le Seigneur les éclairera. Ils régneront dans les siècles des siècles.

Les beautés et les grandeurs de l'au-delà, vues par saint Jean, dépassent, on le conçoit, les images dont il se sert pour les décrire. Cependant, pour qui a la science et l'art des symboles, la transparence des figures permet, avec le secours de la théologie, de se faire une idée suffisante des biens qui nous sont réservés.

b) Saint Antoine.

L'ère des grandes persécutions close, l'Église recrute ses héros et ses mystiques dans les solitudes ;

les moines succèdent aux martyrs. Saint Antoine est leur patriarche, c'est-à-dire leur maître. Sa biographie leur tient lieu de règle et de recommandation.

Elle est l'œuvre d'un témoin, qui raconte ce qu'il a pu voir et entendre ; on doit donc le croire sur parole. Ce témoin est saint Athanase, évêque d'Alexandrie, le premier homme d'Église de son temps, l'intrépide défenseur du Verbe consubstantiel au Père. Il a autorité pour apprécier le caractère et la mission de celui qu'il honora de son amitié.

Antoine est un homme simple, d'une instruction rudimentaire ; son bon sens le rend prudent et humble ; les témérités lui font peur. Jeune homme, les offices liturgiques l'attirent ; il écoute les lectures de la Bible comme si elles s'adressaient à lui personnellement, pour y chercher la discipline de son esprit et de sa volonté. C'est ainsi que la voix du lecteur lui intime par deux textes évangéliques l'ordre de tout abandonner et de n'avoir aucun souci du lendemain.

Son émigration des lieux habités vers le désert commence aussitôt ; elle se fait graduellement sous l'action des circonstances où il reconnaît une manifestation de la volonté divine. L'Écriture règle toujours ses pensées et ses actes, si bien qu'il finit par devenir une Bible vivante. Les enseignements qu'il donnera plus tard à ses disciples en découleront comme de source. Son humilité au reste le met en garde contre ses interprétations personnelles, aussi longtemps qu'il n'a pas la doctrine et les exemples

des anciens ou de maîtres autorisés pour garantie. Les années et l'expérience lui donnent peu à peu quelque sécurité.

Rien n'égale son abandon aux enseignements de l'Église ; sa foi clairvoyante le pousse droit aux évêques et aux prêtres qui expriment sa pensée avec le plus de fidélité et de courage. Le Symbole et les décisions des conciles œcuméniques sont à ses yeux une prolongation des Écritures. L'hérésie lui fait peur ; on verra cet amant jaloux de la solitude quitter son désert pour aller confondre dans Alexandrie, la grande ville, les prédicants de l'Arianisme. Athanase, en qui la foi orthodoxe se personnifie, n'a pas d'admirateur plus fidèle. Cet homme doux et charitable a des éclats de colère, quand il est aux prises avec les Ariens, ces « précurseurs de l'Antechrist », ainsi qu'il les nomme. Il interdit à ses disciples toute communication avec eux. Malgré cette rigueur, ou plutôt à cause d'elle, Ariens et païens subissent son ascendant et arrivent à la conversion.

Une familiarité continuelle avec les esprits bons ou mauvais caractérise le mysticisme d'Antoine. Sa vie est un long combat contre tout ce qui, dans son être, alourdit et retarde son élan vers Dieu ; les démons se mêlent à la lutte et deviennent des agresseurs implacables ; de leur côté, les bons anges se portent à son secours. Les épisodes de ces batailles spirituelles abondent dans ses discours que son biographe nous a conservés.

Ces récits, palpitants d'intérêt, n'ont rien qui contredise les enseignements de l'Évangile, des Épîtres et de l'Apocalypse. Les témoins littéraires

de la fin du paganisme disposent les lecteurs à ne pas trop vite les reléguer parmi les fables ridicules. Les hommes les plus distingués présentent la conversion de l'Empire comme la grande défaite de Satan ; mais le vaincu garde encore assez de puissance pour être redoutable. Tous le savent.

Les moines en font l'expérience quotidienne. Ils ont mille raisons d'avoir peur des démons ; mais saint Antoine les rassure, en leur démontrant, par son langage et par ses exemples, qu'ils peuvent changer les rôles et leur inspirer une crainte légitime. Satan n'est plus qu'un tyran vieilli, aime-t-il à répéter ; la Rédemption a diminué sa puissance sur terre... On le tient en respect au moyen d'une vie pure et d'une foi sans mélange d'erreur. « Croyez-en mon expérience, ajoute-t-il, Satan craint par-dessus tout les veilles, les oraisons, les jeûnes, la mansuétude, la pauvreté volontaire, le mépris de la vaine gloire, l'humilité, la miséricorde, la pureté du cœur et l'amour du Christ. »

Antoine sait à quoi s'en tenir. Voici, entre beaucoup d'autres, une preuve de sa supériorité. Les diables s'acharnent un jour contre lui ; ils le criblent de coups ; sans perdre contenance, il leur dit : « Oui, je suis Antoine ; je ne reculerai pas devant vous ; vos mauvais traitements ne me sépareront point de la charité du Christ. » Aux coups de ses ennemis, il oppose le chant des psaumes. Sa patience exaspère la troupe infernale. Le chef s'écrie : « Ni l'esprit de fornication ni la douleur ne parviennent à le démonter ; son endurance épuise nos forces. Usez de tous vos moyens, attaquez avec plus de vigueur

encore. Qu'il apprenne à connaître ceux qu'il a l'audace de braver. »

Les diables s'acharnent de plus belle ; on dirait des monstres déchaînés. Antoine, toujours maître de lui-même, leur fait la leçon : « Un seul d'entre vous suffirait pour me combattre ; mais vous êtes sans force, parce que Dieu vous a coupé les nerfs. Voilà pourquoi vous accourez en masse afin de me terrifier. Vous donnez une preuve éclatante de votre faiblesse, en prenant ces figures d'animaux. Si vous le pouvez, si Dieu vous en accorde la licence, me voilà, dévorez-moi. Si vous êtes impuissants, pourquoi ces vaines tentatives ? Le signe de la Croix et la foi au Seigneur m'entourent d'une muraille inexpugnable. » Les monstres, à partir de ce moment, ne peuvent que rôder, en rugissant, autour de sa cellule démolie et de son corps brisé.

Le Seigneur finit par apparaître, et sa seule présence met immédiatement les démons en fuite. Antoine, dès qu'il l'a reconnu, lui pose cette question : « Où étiez-vous, bon Jésus ? Où étiez-vous donc ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu au commencement guérir mes blessures ? » La réponse ne se fait pas attendre : « Antoine, j'étais là, spectateur des assauts que tu soutenais, maintenant que tu as virilement combattu, je m'engage à t'aider en toutes circonstances. »

Plus tard, Antoine résume ainsi devant ses disciples ce que son expérience lui a appris des milices diaboliques : « Ils craignent de nous voir occuper les places qu'ils ont perdues. L'envie qui les tourmente les pousse à nous faire tout le mal possible.

Ils se distribuent le mal qu'ils ont à nous faire. Quelques-uns ont acquis une extraordinaire capacité de nuire ; il en est qui semblent plus doux. Leurs assauts sont déterminés en raison de leurs aptitudes. Nous avons besoin du don de discernement des esprits, afin de connaître leur malice et de prévoir leurs attaques. Si nous n'avons qu'un étendard, la croix du Seigneur, il y a dans la tactique, une extraordinaire diversité ; nous acquerrons cet art, en mettant notre expérience en commun. »

Vaincus, ils recommencent sous les formes les plus variées. Tout leur est bon, les tentations grossières, les pièges subtils, les illusions mystiques, les prophéties, vraies ou fausses. Antoine connaît toutes ces supercheries ; mais son bon sens robuste ne s'étonne de rien ; il lui suffit de connaître la volonté de Dieu et de l'exécuter. Le démon s'y prend alors d'une autre manière : il contrefait l'ange pour amener le saint homme à la pratique de la vertu. Cela ne lui réussit pas davantage ; car les apparitions n'éveillent jamais la curiosité d'Antoine, il est plutôt défiant. Les esprits bienheureux, qui le visitent fréquemment, s'accommodent fort bien de sa réserve. Elle est, du reste, fondée sur une grande connaissance de leurs habitudes. Il ne se trompe jamais sur les signes qui trahissent leur présence. Saint Athanase rapporte tout au long ce qu'il en dit à ses disciples :

Le démon fit à Antoine, en une circonstance exceptionnelle, un aveu qui doit être retenu. Ayant entendu frapper à la porte de sa cellule, Antoine sort et aperçoit un géant d'une taille extraordinaire ;

sa tête touche le ciel. Il lui demande son nom. « Je suis Satan, répond-il. Que cherches-tu ici ? Pourquoi donc les moines me rendent-ils responsable de tout le mal qui arrive aux chrétiens ? — Ce n'est pas sans raison, car tu leur crées assez d'ennuis. — Je ne leur fais rien ; ils se nuisent les uns aux autres ; je ne suis qu'un malheureux. N'as-tu point lu : les armes sont tombées pour toujours des mains de l'ennemi, tu as détruit ses cités ? Je ne possède plus rien, je suis désarmé, le nom du Christ est proclamé dans toutes les nations et provinces ; les moines dressent leurs chœurs au fond des solitudes. Qu'ils prennent eux-mêmes leur défense et qu'ils ne me harcèlent plus sans motif. — L'évidence des faits te force à parler ainsi, car on ne peut voir un acte de sincérité dans cet aveu inouï de ta part. »

Un autre jour, à la neuvième heure du soir, les anges transportent Antoine dans les cieux, au cours d'un ravissement. Les démons s'efforcent de leur barrer la route. Une altercation se produit alors entre les bons anges et les mauvais. Ceux-ci l'accusent de toutes les fautes qu'il a commises depuis son enfance ; ceux-là répliquent : « Les fautes antérieures à sa profession monastique sont pardonnées. Dites donc ce qu'il a fait depuis. » Les démons interloqués laissent libre la voie du paradis.

Antoine est préoccupé de l'état des âmes après leur mort. Les faveurs mystiques dont il jouit l'éclairent à ce sujet. Un jour qu'il en confère avec ses disciples, il entend une voix intérieure qui l'appelle : « Antoine, lève-toi, sors et regarde. » Étant sorti, il aperçoit un fantôme gigantesque, dont le

front se perd dans les nues et qui étend les bras pour arrêter ceux qui veulent monter au ciel ; les uns reculent de peur et les autres passent outre. Le sens de cette vision est manifeste : le géant figure le diable, qui veut empêcher les âmes d'aller au ciel.

Dieu, qui aime la sollicitude de son serviteur pour les Églises, lui montre dans sa lumière les événements futurs qui vont les troubler. Au sortir d'une extase, il confie aux moines qui l'entourent de graves appréhensions : « Mes enfants, leur dit-il, la mort me serait moins pénible que la réalisation de ce que le Seigneur m'a montré. Sa colère s'abattra sur son Église, elle sera livrée à des gens comparables à des bêtes féroces. J'ai vu la Table divine environnée de mulets, qui renversaient à coups de pieds les choses saintes. J'entendis alors ces paroles : mon autel sera profané ». Ces faits lamentables se passeront à Alexandrie, lorsque la succession d'Athanase au siège patriarcal sera ouverte.

Cette épreuve aura une fin ; Antoine la prédit encore : « Si, à présent, le Seigneur est en colère, il aura néanmoins pitié de nous. L'Église retrouvera sa première beauté ; ceux qui auront persévéré dans la foi se verront rétablis avec honneur. On verra l'impiété se cacher dans les antres ténébreux d'où elle est sortie, et la religion prospérera plus que jamais. »

Nous ne pouvons raconter par le détail tous les traits de cette vie que Saint Athanase a conservés. Bornons-nous à dire qu'elle ouvre aux mystiques des âges suivants une voie très sûre. Ils seront guidés par l'esprit qui l'anime, et leur expérience con-

firmera les règles qu'il pose. Celle qu'il trace pour le discernement des esprits, et pour l'attitude à garder devant les manifestations surnaturelles n'ont rien perdu de leur sagesse. Il convient d'en dire autant du conseil qu'il aime à donner de mettre toujours la pratique de la vie religieuse au-dessus des merveilles de la mystique, et de préférer les vertus aux visions. Ces grâces extraordinaires, dit-il, sont l'affaire de Dieu ; celui qui les reçoit n'a pas à s'en prévaloir ; il ne sera récompensé que des efforts accomplis pour se conformer aux préceptes divins.

Antoine ne dédaigne point cependant les avances du Seigneur ; il les accepte, après en avoir vérifié les origines, et il les utilise de son mieux.

c) Jean Cassien.

Jean Cassien est au cinquième siècle le premier et le principal lien entre les moines d'Occident et leurs frères des solitudes égyptiennes. On le trouve à Constantinople où il s'est fixé, après quelques années passées en Palestine, pour se mettre au service de saint Jean Chrysostome. Il connaît les centres monastiques de la vallée du Nil ; il a visité et entretenu les solitaires les plus renommés. Nul ne raconte mieux que lui leurs pénitences extraordinaires, leurs actes de vertu, les incidents qui remplissent leur vie ; leurs enseignements lui sont familiers.

La mort de son maître, l'évêque de Constantinople, Jean Chrysostome, rend son séjour en Orient

inutile. Il vient alors à Marseille fonder le monastère de Saint-Victor. Les religieux, qu'il groupe et dirige, modèlent leur existence sur celle des moines orientaux. Quelques foyers monastiques se constituent bientôt dans les Églises de Provence. Les évêques, qui les protègent, et les abbés, qui les gouvernent, tournent les yeux vers Cassien. Ils l'interrogent, ils lui écrivent. L'abbé de Saint-Victor répond aux questions orales ou écrites qui lui sont faites. Le spectacle de la vie organisée par ses soins dans son monastère donne d'ailleurs à ses réponses une illustration pratique.

Par son livre des *Institutions,* rédigé sur les instances de Castor, évêque d'Apt, vers 416, et par ses *Conférences* ou *Collations,* écrites pour donner satisfaction à ce pontife, en même temps qu'à saint Honorat, à saint Eucher, à bien d'autres, il devient comme le grand docteur de la vie religieuse, et il le restera, presque seul, jusqu'au jour où saint Grégoire le Grand publiera ses *Morales* et ses *Dialogues.*

Son influence n'apparaît nulle part mieux que dans la règle bénédictine. Les œuvres de Cassien sont, en effet, avec les divines Écritures, la source d'où lui viennent ses meilleurs enseignements. C'est par là que son vénérable auteur s'approprie la tradition des Pères orientaux. Comme si les emprunts multiples qu'il lui fait ne suffisaient point, saint Benoît prescrit la lecture quotidienne des *conférences* ou *collations ;* elle a lieu le soir avant l'office de complies. Le fréquent usage de Cassien vaudra plus tard le nom de conférences aux assemblées de

religieux, venus pour recevoir de leurs supérieurs un enseignement spirituel.

Pendant le moyen-âge, les Institutions et les Collations ne perdront rien de leur popularité. Saint Bernard les citera fréquemment. Saint Dominique et saint Thomas y recourront sans cesse. Le *Collator* ou l'auteur des *Collations* est très souvent nommé dans la *Somme*. Un des témoins les plus autorisés de la tradition dominicaine, Vincent de Beauvais, dira un jour : « Parmi tous les écrits des anciens que j'ai lus, je ne crois pas en avoir trouvé de plus utiles à ceux qui cherchent le progrès spirituel et tendent à la perfection. » C'est ainsi que l'œuvre de ce mystique marseillais pénétrera au cœur même de notre tradition religieuse [1].

La première partie de ses Institutions expose les règles suivies dans les monastères orientaux et les vertus qu'on y pratique. On y découvre les voies par lesquelles on s'y élève à la perfection. Cassien esquisse en quelques traits cette ascension spirituelle : « La crainte de Dieu produit une componction salutaire, provoquant le mépris et l'abandon de tous ses biens. De ce renoncement vient l'humilité ; de l'humilité naît la mortification de la volonté. Cette mortification arrache et détruit tous les vices, et lorsque les vices sont détruits, les vertus portent leurs fruits et se développent. Cette fécondité des vertus donne la pureté du cœur, et la pureté du cœur nous fait

1. Est-il nécessaire de faire observer que les plus fervents admirateurs de Cassien ont su échapper aux erreurs semi-pélagiennes qui lui ont été justement reprochées ?

atteindre la perfection de la charité évangélique. »

Cassien ramène à la lutte contre les vices tout le travail de la purification spirituelle. Ce pugilat sacré, qui commence avec une vie chrétienne élémentaire, se continue jusqu'au sommet de la perfection. Les élévations mystiques d'une âme ne font que rendre cet exercice plus exigeant et plus délicat. Cette ascèse est la préparation indispensable de la mystique ; elle lui est si nécessaire qu'on ne peut songer un instant à les séparer.

L'auteur des *Institutions* fait une classification des vices, que la postérité lui empruntera : « Le premier de ces vices est la gourmandise ou concupiscence ; le second, l'impureté ; le troisième, l'avarice ou l'amour de l'argent ; le quatrième, la colère ; le cinquième, la tristesse ; le sixième, la paresse, qui est une lâcheté, un dégoût du cœur ; le septième, la vaine gloire ; le huitième, l'orgueil. » Ces vices deviendront les péchés capitaux ; nos moralistes se borneront à supprimer la tristesse et à remplacer la vaine gloire par l'envie.

Pour dresser cette liste, il a fallu analyser avec une attention scrupuleuse la concupiscence que chaque homme porte en lui, et classer les manifestations que l'on parvient à saisir. Cassien n'a pas eu à faire ce travail préalable. La liste est connue des solitaires, qui se la passent les uns aux autres ; les abbés, c'est-à-dire les pères, les maîtres, la commentent devant leurs disciples. Elle doit leur venir en ligne directe des psychologues étonnants qu'a produits l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

L'évêque Castor fit dans son monastère une

expérience concluante avec les Institutions ; il en est enchanté, mais, à son avis, ce livre est insuffisant. A Saint-Victor, Cassien le complète devant ses moines et les hôtes qu'il reçoit, en leur racontant ses visites aux solitaires de la Thébaïde et de l'Égypte, et les entretiens spirituels qu'il eut avec eux. Il promet à son vénérable correspondant de lui envoyer le texte, quand il l'aura rédigé. Mais l'évêque d'Apt n'est plus de ce monde, lorsque la rédaction des dix conférences des moines de Scété est finie. Elles sont, pour ce motif, dédiées à l'évêque Léonce et à son frère Hellade. « Nous avons traité, leur dit-il, dans nos premiers écrits, de la règle extérieure et visible des moines ; nous allons nous occuper maintenant de l'homme intérieur et passer de la prière faite aux heures de règle à la prière ininterrompue, tant recommandée par l'Apôtre. Celui qui mettra en pratique les enseignements de mon premier ouvrage sera semblable à Jacob vainqueur de sa chair, et celui qui se conformera, non à ma doctrine, mais à celle des Pères méritera par la vue du Dieu très pur le nom d'Israël et il connaîtra le moyen d'acquérir la perfection. »

Les groupes monastiques de la Gaule méridionale lisent ces premières conférences ; leur succès n'est nulle part plus grand qu'à Lérins. Saint Honorat gouverne dans cette île des disciples, qui deviennent les émules de sa sainteté et de sa doctrine ; Lérins est pendant un siècle un séminaire d'évêques, de docteurs et de saints. Leur influence s'étend aux Églises situées dans la vallée du Rhône et de la Saône, sur les côtes de la Méditerranée. Cassien sait

ce qu'ils valent devant Dieu et devant les hommes.

« Frères vénérables, leur écrit-il dans la dédicace des sept Collations suivantes, votre perfection brille dans le monde comme un astre d'une admirable pureté. Les âmes saintes, que vous cherchez par vos exemples, s'efforcent de l'imiter. Cependant votre attachement aux grands hommes, qui les premiers nous ont tracé les règles de la vie solitaire, est tel que l'un de vous souhaite que la communauté, éclairée chaque jour par sa doctrine, reçoive encore les leçons de ces saints anachorètes, tandis que l'autre se propose de quitter les froides provinces de la Gaule pour aller au fond de l'Égypte s'édifier, au spectacle de leur vie extérieure. J'entreprends cet ouvrage pour accroître l'autorité de celui-là sur ses enfants et pour épargner à celui-ci les fatigues d'une navigation périlleuse. »

Les sept premières conférences reproduisent les entretiens des Pères de la Thébaïde. Les sept autres livrent la pensée des moines de la Basse Égypte.

Cassien fait, dans son exposé de la doctrine spirituelle des mystiques égyptiens, une place importante à la vertu de discrétion. Il la présente comme une vertu-reine ; saint Antoine la nommait la « mère des vertus ». Cette vertu, qui serait plus justement nommée: « discernement », équivaut au bon sens qui gouverne la vie ; elle découvre les embûches du démon et les faiblesses de la chair, et fait éviter l'exagération, en fixant la mesure du bien et du mal, du vrai et du faux.

Cet art s'acquiert, écrit Cassien, en suivant les exemples de nos devanciers ; il faut ne rien innover,

ne rien décider d'après son jugement propre, mais se diriger plutôt en toutes choses d'après les traditions des anciens et les exemples de leur vie sainte. « Celui qui observera cette règle n'arrivera pas seulement à une discrétion parfaite ; il se préservera encore de toutes les attaques de l'ennemi. »

C'est par ce moyen que chaque génération s'approprie l'expérience de celles qui l'ont devancée ; elle acquiert l'art précieux de ne rien laisser perdre du travail antérieur. Cette continuité de la vérité et de la vertu suppose une critique très avertie ; car « il ne s'agit pas d'écouter et d'imiter tous les vieillards, à tête blanche, que recommande seulement une vie longue ; il faut suivre les traces et prendre les conseils de ceux qui ont toujours mené une vie exemplaire et qui de leur côté ont mis les traditions des anciens au-dessus de leur jugement propre. »

Cette tradition des anciens n'est pas la source première d'où procède la doctrine spirituelle de Cassien. Il la cherche d'abord dans la Bible.

Tout ce qu'elle renferme est parole de Dieu et pousse le chrétien vers Lui : les quatre Évangiles, les écrits des apôtres, en un mot tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament. On y trouve toute la théorie de la science spirituelle ; les exemples et les paroles des anciens n'en donnent que les applications. Mais celui qui veut découvrir ses trésors cachés doit s'élever de l'intelligence historique des textes, à leur signification mystérieuse ; Cassien entend par là la morale et le symbolisme biblique. Une initiation est indispensable ; il n'y a, pour l'avoir, qu'à recourir aux leçons des anciens, qui

sont des maîtres autorisés. Un état d'âme spécial est encore plus nécessaire : il est fait d'une grande pureté de cœur ; on l'entretient par une humilité sincère, et le silence. Lorsque ces conditions se trouvent remplies, la lecture assidue de la Bible donne des résultats certains ; mais ce doit être une lecture approfondie, une méditation sérieuse. On arrive ainsi à une transformation des sentiments, et à un renouvellement des idées ; l'intelligence et la volonté se pénètrent tout entières de la Bible.

La science et l'art que le chrétien acquiert par ce travail sont de l'ordre surnaturel. Pour les acquérir et les exercer, il lui faut la collaboration d'un agent divin. L'âme s'engage de la sorte dans les sentiers du mysticisme. Un symbolisme, accessible aux simples, l'aide à s'élever de la vue des choses sensibles jusqu'à la contemplation des réalités invisibles. Les détails du costume prennent une signification : sa ceinture, par exemple, enseigne au religieux qu'il est le soldat du Christ ; il doit se tenir les reins ceints, ainsi que l'homme disposé au combat. « Le costume des solitaires, écrit à ce sujet Cassien, a des parties, qui sont moins faites pour la commodité du corps que pour l'enseignement de la vertu. Leur disposition figure l'innocence et la simplicité qui doivent parer ceux qui les portent. » Avec cette méthode, on tire des faits et des événements qui remplissent les existences communes, des leçons morales, qui stimulent à la recherche de la pureté du cœur.

Cette pureté du cœur se confond avec la sainteté. Le moine de Cassien y marche par ses pensées et

par ses actes. Son âme est alors toute occupée de Dieu et des choses divines : elle possède la part, très bonne, de Marie-Madeleine aux pieds du Seigneur. Elle est au seuil du royaume de Dieu ; elle le contemple dans la mesure que comporte la vie sur terre ; l'excellence de ses œuvres, l'action continuelle de sa Providence, les triomphes de sa justice, lui donnent une idée de ses perfections. Dans l'exercice de cette prière — car la contemplation en est une — le moine s'unit à Dieu. C'est le point culminant de sa vie. Sa condition terrestre ne s'accommode pas d'une contemplation ininterrompue. Sans parler des moyens qu'a le démon de le distraire, la vie le dissipe, la paresse le jette dans la torpeur.

Nous abordons, avec la conférence de Cassien sur la prière, son mysticisme proprement dit. La pureté de la conscience crée pour le moine une atmosphère mystique. Elle lui permet de contempler dans la paix de son cœur les grâces qu'il a reçues, les miséricordes de Dieu à son endroit pour le présent et l'avenir. C'est alors qu'il se sent saisi par les élans d'une prière toute de feu ; l'homme est incapable de l'exprimer et de la comprendre. C'est, au dire de Cassien, la quatrième sorte d'oraison, à laquelle on accède par l'application aux vérités de la foi et aux espérances futures, dans la pratique de l'amour divin.

Les prières qu'inspirent la contemplation de la gloire éternelle et une ardente charité sont de beaucoup les meilleures. Elles établissent entre le Créateur et sa créature une communication familière et

affectueuse ; on dirait un entretien de fils à père. L'oraison dominicale en est le type. Ceux qui en pénètrent le sens profond arrivent à la perfection ; leur union avec Dieu les met en un état supérieur, où les communications se font d'une manière ineffable. Les mouvements de la langue, le son de la voix, l'assemblage des mots deviennent inutiles. La lumière céleste, dont l'âme est inondée, la dispense du langage humain. Ses pensées et ses sentiments débordent comme l'eau d'une fontaine. Elle présente à Dieu tant de choses à la fois qu'il lui est impossible de les redire ou même de se les rappeler, quand elle est revenue à elle-même. Ainsi priait Notre-Seigneur dans le silence des nuits sur les montagnes de Judée.

Ces élans se produisent à la lecture d'un psaume, au cours d'une exhortation, à la nouvelle d'un décès, au souvenir d'une faute commise, ou dans toute autre occasion ; l'âme éprouve alors une joie qui ne peut être exprimée, elle est enlevée par des transports spirituels qu'elle ne peut contenir. L'étonnement que cause cette illumination la jette parfois dans un silence, coupé de gémissements. Une componction, assez vive pour se transformer en douleur, fait couler des yeux un ruisseau de larmes.

Les oraisons tirées de l'Écriture ont ce caractère distinctif : elles correspondent aux degrés les plus divers que le chrétien peut franchir en s'élevant à Dieu. Cassien, pour mettre cette pensée en pleine lumière, démontre la fécondité spirituelle d'un verset de psaume, que son emploi liturgique popularise, *Deus, in adjutorium meum intende ; Domine, ad ad-*

juvandum me festina. C'est la formule authentique, par laquelle le chrétien, convaincu de son indigence, obtient tout du Seigneur. Le religieux qui a l'art de s'en servir atteint les hauteurs où la lecture des Apôtres et des Prophètes rassasie son esprit des sublimes mystères de notre religion. Cet aliment céleste le fortifie et l'illumine ; les psaumes s'éclairent pour lui ; quand il les récite, on dirait une prière toute personnelle, jaillissant de son cœur comme l'eau d'une source ; il lui semble que le Seigneur les a inspirés exprès pour lui.

Les *Conférences* de Cassien font admirablement ressortir l'harmonie qui existe entre le mysticisme et la Bible. Les livres saints offrent aux mystiques les pensées et les sentiments qui conviennent à leur état ; l'Esprit qui les sollicite vers le Seigneur, qui agit en eux, est celui-là même qui éclairait et assistait Moyse, les Prophètes et les Apôtres. Il ne peut se contredire : « nous comprenons alors plus clairement les Écritures, dit Cassien ; nous en pénétrons, pour ainsi dire, la moelle, lorsque l'expérience, au lieu de nous en donner simplement l'intelligence, nous suggère en quelque sorte d'avance les formules et leur contenu, mieux que ne le feraient toutes les explications humaines. Les sentiments qui animaient l'auteur d'un psaume passent dans nos cœurs, si bien que nous semblons à notre tour devenir les auteurs du psaume chanté ; nous le prévenons plus que nous le suivons, nous en comprenons le sens avant d'en connaître la formule. Tout ce qui s'est passé dans notre âme nous revient à la mémoire durant la psalmodie : nos combats journaliers, les

succès de nos efforts, les bienfaits de la Providence… ; nous voyons se refléter, comme en un miroir sans tache, ce que nous aimons… nous arrivons ainsi à la prière parfaite. L'esprit n'est distrait par aucune image ; aucune parole ne le trouble. Il s'abandonne à l'ardeur inexprimable de la volonté. »

Le chrétien sur ces cimes de la vie spirituelle ne s'évade pas pour autant de sa condition humaine ; il porte avec lui tout le poids de la concupiscence ; il éprouve les sollicitations au mal et il se sent faible. Cependant son état exige une pureté beaucoup plus grande, et les tristes réalités de sa nature déchue l'assaillent de mille façons. L'expérience qu'il fait continuellement de sa faiblesse naturelle favorise, au lieu de les gêner, son progrès dans la recherche de la pureté et l'exercice de la contemplation. Un avant-goût des joies célestes l'envahit, au moment où il y songe le moins ; les élans de son cœur l'arrachent à une tiédeur qui l'engourdit, pour l'introduire dans le secret d'une prière fervente où l'âme éprouve des ravissements inconnus et l'allégresse que saint Paul annonce ainsi : « L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a pas entendu, le cœur de l'homme n'en a pas fait l'expérience. »

d) Saint Martin.

Martin, le plus grand et le plus populaire des saints de la Gaule romaine, passe avec raison pour le destructeur du paganisme rural. Son action s'étend au delà de son diocèse ; partout elle est considérable. Sa mort ne peut l'interrompre. De son

tombeau il continue son apostolat ; la puissance posthume du thaumaturge donne à son influence apostolique une confirmation éclatante. Sa biographie, composée par le meilleur écrivain de l'époque, Sulpice Sévère, rend illustres dans toute la chrétienté son nom et le souvenir de ses œuvres.

Contemporain de son héros, Sulpice a cédé au désir de le voir et de l'entendre au milieu de sa communauté monastique. L'évêque de Tours fait à son visiteur un bienveillant accueil ; il l'admet à sa table, après lui avoir rendu dans son monastère de Marmoutier tous les devoirs de l'hospitalité. Sulpice ne se lasse point d'admirer la gravité de sa conversation, la pénétration de son esprit, l'autorité de sa parole, la promptitude et la sûreté de ses réponses aux questions que lui adressent ses disciples sur les divines Écritures. Il s'informe auprès des personnes de son entourage, de l'existence qu'il mène, des vertus qu'il pratique, des succès de son apostolat. On peut donc le lire en toute confiance.

La vie intérieure du grand évêque l'intéresse plus encore que ses miracles. Ce qu'on lui apprend le place si haut dans son estime qu'il se juge incapable de faire revivre par la plume cette physionomie extraordinaire. « Nulle bouche, écrit-il, ne fera connaître sa vie spirituelle, la discipline qui règle ses actions journalières, l'élévation incessante de son âme vers Dieu, la discrétion et la régularité persévérante de son abstinence, ses jeûnes, ses veilles. Il passait en oraison les jours et les nuits ; son esprit était sans cesse appliqué à la contemplation du Seigneur et de ses œuvres, même durant son sommeil

et ses repas, ou pendant qu'il vaquait aux affaires courantes. On le voyait toujours prier ou lire ; ni la lecture ni le travail n'interrompait son oraison. Les forgerons, pour se récréer durant leur travail, frappent de petits coups de marteau sur l'enclume ; de même, Martin priait, tout en travaillant. »

Son âme se tient dans les domaines élevés du mysticisme ; l'activité extraordinaire qu'il déploie ne le fait jamais descendre de ces hauteurs. C'est ce qui caractérise le mieux son apostolat. Malheureusement Sulpice Sévère ajoute plus d'importance aux manifestations extérieures de sa sainteté, par exemple les victoires qu'il remporte sur les démons ou les forces de la nature. Le public se sent, du reste, beaucoup plus porté vers le thaumaturge que vers le mystique. Cependant le lecteur qui sait observer, finit par découvrir sous la plume de Sulpice Sévère assez de traits pour se faire une idée très juste de son héros.

La discipline rigoureuse qu'il impose à son esprit et à son corps pendant son séjour à Ligugé en a fait un instrument docile entre les mains du Seigneur. Il s'est ainsi habitué à vivre en sa présence. Le gouvernement de l'Église de Tours ne change rien à sa manière d'être. On le reconnaît à son humilité de cœur, à la pauvreté de son costume, à la cellule qu'il habite près de son église cathédrale et surtout au monastère de Marmoutier, qu'il établit sur les bords de la Loire. Les frères qu'il y réunit habitent soit les grottes creusées dans la pierre des coteaux, soit de modestes cabanes. L'évêque aime cette solitude et leur société ; on est sûr de l'y trouver toutes

les fois que les devoirs de sa charge lui en laissent la liberté.

La vie que mènent Martin et ses disciples est austère : ils sont d'une sobriété toute primitive, donnant à l'estomac le strict indispensable ; une robe en étoffe de poils de chameau leur sert de vêtement. Les restrictions imposées à l'existence physique laissent les âmes s'élever plus librement vers le Seigneur et planer par la prière au-dessus des agitations humaines. Martin va le plus haut, et il se tient sur les cimes de la contemplation. Sa familiarité avec Dieu lui fait contracter des habitudes qui le suivent partout. Cette élévation ne l'arrache pas cependant au cadre que la nature forme autour de son existence ; mais il s'applique à y découvrir de mystérieuses harmonies avec les réalités invisibles. Elles lui apparaissent à travers les êtres visibles qui remplissent la terre et les airs. En se prêtant ainsi à son besoin de contempler Dieu dans ses œuvres, la création prend à ses yeux une beauté expressive, dont il ne se lasse jamais ; son esprit ne parvient pas à épuiser les leçons que son Auteur l'a chargé de transmettre aux hommes. Le mystique chrétien distingue alors dans les œuvres, même les plus simples, de la nature, fidèle conservatrice de l'action divine, un reflet des perfections du Seigneur et un écho de ses pensées. Son âme communique aisément cette poésie des choses aux actes et aux paroles qu'elle inspire. Ses conversations et toute sa conduite empruntent à ces dispositions un charme que son heureux biographe a eu l'art de saisir.

Sulpice le représente entouré de moines sur les

bords du fleuve. Son grand âge leur fait craindre de le perdre bientôt, alors qu'une longue expérience le met en pleine possession de son autorité. Ce qu'il va dire mérite donc une religieuse attention. Les siens le comprennent ; ils sont tout yeux et oreilles. Des oiseaux pêcheurs volent à fleur d'eau et, s'aidant du bec et des ailes, saisissent les poissons imprudents. Ce spectacle révélateur fournit un thème à sa conversation ; « les oiseaux rapaces, dit-il, figurent les démons ; ils dressent des embûches où les hommes insouciants se laissent prendre à leur insu. Ils dévorent leur proie et ils ne se rassasient jamais. » Agissant avec ces malfaiteurs ailés comme il ferait avec des diables vulgaires, il leur enjoint de quitter ces lieux pour s'enfuir dans des régions désertes. Les oiseaux, dociles à ses ordres, s'assemblent immédiatement et s'éloignent à tire-d'aile.

Les choses lui apparaissent sous leur aspect surnaturel : il ne pourrait les voir autrement. C'est l'élément dans lequel l'exercice de ses fonctions retient son esprit et son cœur. Il combat de toute sa puissance l'idolâtrie, à laquelle les populations rurales du monde gallo-romain restent fort attachées. Celles-ci fréquentent ses sanctuaires, assistent à ses assemblées, observent ses coutumes, comme si Constantin ne s'était pas converti au christianisme. Martin donne aux pratiques extérieures, aux monuments, aux objets consacrés par le culte des idoles, la seule importance qui leur appartient. Il ne s'exagère pas davantage le rôle des mythes qui reçoivent les attributs divins. Son esprit réaliste franchit cette

devanture et va au fond du paganisme, c'est-à-dire aux démons faisant les dieux. Il mène contre eux une campagne énergique, marquée par des victoires souvent décisives. Il va donc aux arbres et aux monuments que les païens vénèrent, comme étant le siège d'une force supérieure, et il démontre par des faits palpables l'inanité de leur croyance. C'est ainsi que le culte des idoles disparaît sous les coups que le saint lui porte.

Pour réussir, Martin a besoin de vivre dans une atmosphère surnaturelle très pure, où il se tient en rapport avec les forces spirituelles, bonnes ou mauvaises, collaborant avec les unes et luttant contre les autres.

On trouverait malaisément un apôtre ou un évêque dont l'action extérieure procède plus directement de sa vie intime et y trouve mieux son application.

Il jouit fréquemment, surtout les dernières années de sa vie, de la familiarité des anges. Les moines de Marmoutier racontent à Sulpice des traits multiples : ces esprits bienheureux le visitent dans sa cellule, où leurs entretiens se prolongent. Les démons, de leur côté, le harcèlent par leurs présences odieuses. Ces artisans du mensonge revêtent les formes les plus variées, sans réussir jamais à le prendre en défaut. Il en voit un qui pénètre dans sa cabane, portant à la main une corne de bœuf toute sanglante. « Qu'est devenue ta puissance, Martin ? lui demande-t-il d'un ton narquois. J'ai tué l'un des tiens. » Ce n'est que trop vrai. Le saint, qui en a le pressentiment, convoque les frères et les engage

à visiter toutes les cellules pour voir s'il ne manque personne ou s'il n'est pas arrivé quelque malheur. Tous les frères sont présents et en bonne santé. On va, sur son ordre, s'informer auprès des serviteurs. L'un d'eux, qui est allé faire une provision de bois avec une paire de bœufs n'est pas revenu. On court à sa recherche. Le malheureux est trouvé étendu sur le sol, trempé de sang. Pendant qu'il resserrait les lanières détendues de son joug, un bœuf lui a donné un coup de corne dans le bas-ventre, Martin ne s'est donc pas fait illusion.

Les démons prennent volontiers les noms et les airs des divinités chères à la dévotion gallo-romaine. Cela paraît bien naturel. C'est Jupiter, Mercure, Vénus ou Minerve. L'apôtre sait, par une expérience personnelle, ce qu'ils sont et ce qu'ils valent. Il les interpelle par leur nom et il leur dit toutes leurs vérités. L'impression qu'il en garde est assez curieuse. Mercure est de tous ces diables, masqués de divin, le plus astucieux et le plus redoutable ; il lui cause les plus grands embarras. Quant à Jupiter, c'est une brute, dont il a facilement raison. Cet aveu conserve toute sa couleur locale ; car Mercure est le nom latin de la plus populaire des divinités gauloises. Ses sanctuaires, élevés sur des montagnes ou des collines, attiraient de nombreux pèlerins. Les évêques eurent grand peine à faire disparaître son culte.

Les esprits mauvais se font un malin plaisir de reprocher à Martin le trop grand nombre de ses religieux ; il en admet à la profession monastique qui n'en sont pas dignes, par exemple, ceux qui ont commis des fautes grossières, ou partagé et répandu

des erreurs doctrinales scandaleuses, avant de se présenter au monastère. Cette impertinence provoque chez Martin une indignation légitime. Il réplique aussitôt que la profession religieuse efface les péchés précédemment commis. Le diable ne se tient pas pour battu ; le voilà qui réclame les droits de la justice divine : « Il n'y a pas de pardon pour le criminel, il ne peut y avoir de miséricorde pour qui est une fois tombé. » Martin se fait l'avocat de la miséricorde : « Si tu venais toi-même, misérable, à cesser de faire du mal aux hommes, si tu avais le repentir de tes mauvaises actions, tu recevrais ton pardon. »

Sulpice dénonce les supercheries de Satan, qui excelle à se déguiser en ange de lumière ; son audace va jusqu'à tenter une sacrilège contrefaçon du Seigneur Jésus. Il apparaît sous les dehors magnifiques d'un grand personnage, couvert de la pourpre impériale, ayant au front un diadème d'or chargé de pierreries, et aux pieds, des chaussures d'or. Sa face rayonne de joie. Martin, qui est en prière, éprouve de l'étonnement ; il se sent gagné par le trouble. « Ce n'est pas ainsi que le Seigneur se présente habituellement », observe-t-il. Cette défiance gêne le brillant spectre ; il ne sait ni que dire ni que faire. Finissant par rompre le silence, il dit : « Reconnais, Martin, celui que tu as sous les yeux. Je suis le Christ. J'ai voulu me manifester à toi avant de descendre de nouveau en terre. » Martin se tait. Son visiteur, que ce silence gêne, renouvelle sa déclaration : « Martin, pourquoi hésiter ainsi, puisque tu me vois ? Je suis le Christ. » Martin, qui

attend une lumière intérieure décisive, est fixé par ces paroles ; il a affaire, non au Christ, mais au démon. Sa réponse va mettre l'artisan du mensonge à sa place : « Le Seigneur Jésus, dit-il, n'a pas annoncé qu'il viendrait ainsi couvert de pourpre et le diadème en tête. Je ne crois pas que le Christ nous arrive sous des dehors autres que ceux avec lesquels il a souffert ; il ne se présentera qu'avec les stigmates de la croix. » Cet éclair de vérité, jeté face à la vision, la dissipe comme une nuée ; il n'en reste qu'une odeur fétide.

Ce récit trahit une préoccupation de Martin, que son biographe partage. On la retrouve chez les meilleurs des écrivains ecclésiastiques, qui ont assisté à l'effondrement de l'Empire romain. Cette démolition a duré deux siècles ; elle produit sur les témoins l'impression irrésistible de la fin du monde. On trouve les échos précis de ces sentiments aux deux extrémités de cette période sous la plume de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand. Ils jugent les événements à la lumière que leur offrent certains textes bibliques, et ils commentent la Bible à la lumière des événements. La conviction de la fin du monde imminente et du retour prochain de Notre-Seigneur pour juger les vivants et les morts se cristallise ainsi dans les intelligences et s'impose à l'opinion publique. Martin parle et pense comme les autres.

Vient-il à savoir qu'un visionnaire se donne en Orient pour saint Jean-Baptiste, il rapproche aussitôt la nouvelle du passage de l'Évangile où il est

question des faux prophètes qui surgiront à la fin des temps ; néanmoins il pense que la catastrophe dernière se fera attendre quelques années. Un nouveau Néron, pense-t-il, qui régnera sur l'Orient, après avoir vaincu dix rois, organisera une affreuse persécution pour rétablir le culte des idoles. C'est le précurseur de l'Antéchrist. Celui-ci, à son tour, mettra la main sur l'Orient ; Jérusalem deviendra la capitale de son Empire. Il se donnera lui-même pour le Christ ; il imposera aux chrétiens l'apostasie et la circoncision. Néron sera vaincu et mis à mort par lui. Cet événement lui assurera la domination du monde entier jusqu'au jour où le Christ revenu en terre anéantira sa puissance et le fera lui-même disparaître. Dans la pensée de notre Saint, le dénouement est assez rapproché. L'Antéchrist serait déjà né du commerce d'une femme et d'un diable.

Cette illusion, assez générale à cette époque, prendra un regain d'actualité de période en période. Elle naîtra surtout des circonstances au milieu desquelles s'effectuent les grands bouleversements historiques ; nous en savons quelque chose ; mais c'est une illusion bienfaisante ; elle rend sensible aux hommes la pensée de la fin du monde, que tout leur fait oublier. Rien n'est plus capable de nous enseigner quelque modération dans les jouissances de la vie.

Sulpice Sévère n'ignore pas les relations de Martin avec les habitants du Paradis. Les Anges et les Saints aiment à le visiter, de préférence à Marmoutier, dans sa cellule. Par moments, des signes permettent aux moines de deviner leur présence. Leur curiosité mise ainsi en éveil, ils regardent et ils

écoutent, passant des heures silencieuses auprès de sa cellule. Quelques bribes d'entretien arrivent à leurs oreilles. Le saint évêque ne peut soupçonner cette indiscrétion ; car sa porte est soigneusement close. Un jour, la conversation se prolonge deux heures entières. Une admiration pieuse fixe les moines au sol ; à peine osent-ils respirer : l'émotion qui accompagne le divin, les saisit. Le silence finit par se faire. Martin ouvre sa porte et il se dirige vers ses disciples, comme si de rien n'était.

Sulpice, qui est du nombre, s'autorise de la bienveillance exceptionnelle qu'il lui témoigne pour lui poser des questions précises. Son maître semble ne pas comprendre. Les questions du disciple deviennent plus pressantes ; le maître hésite longtemps, mais, finissant par céder à la violence toute filiale de Sulpice, il lui avoue ce qui s'est passé, à la condition de n'en parler à qui que ce soit. C'est Agnès, Thècle et Marie qui sont venues le visiter ; il décrit leur visage, leur costume avec autant de précision que s'il se fût agi de personnes vivantes. Ces Saintes viennent fréquemment le voir. Il reçoit plus souvent encore la visite de Pierre et de Paul. Le Seigneur lui-même daigne entrer dans sa cellule et s'entretenir familièrement avec lui.

Son biographe trace de notre Martin un portrait qui ne doit pas être négligé au terme de cette étude. On ne le voit jamais en colère, écrit-il, jamais triste, jamais riant ; toujours égal à lui-même, il laisse rayonner sur son visage les joies célestes qui remplissent son cœur. Le nom du Christ revient constamment sur ses lèvres. Dans son âme, tout est

piété, paix, miséricorde. Volontiers il plaint ses ennemis du mal qu'ils veulent lui faire et il pleure sur les péchés qu'ils commettent.

La mort ne peut le surprendre ; car Dieu lui en fait connaître d'avance le jour. Il l'apprend à ses moines. Son application au travail n'en est point diminuée. C'est à Candes, en plein exercice de son ministère pastoral, que les forces l'abandonnent, au moment où, la paix étant rétablie parmi les clercs de cette église, il se dispose à reprendre le chemin de Marmoutier. Ses disciples l'entourent de soins et de tendresse, pendant que la fièvre impitoyable poursuit son œuvre d'usure. « Père, lui disent-ils, pourquoi nous abandonner ? Entre les mains de qui allez-vous nous laisser ? Car les loups affamés menacent d'assaillir votre troupeau. — Seigneur, répond le Saint, si vous me jugez encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; mais que votre volonté soit faite. » Voilà bien l'homme admirable, que le labeur de la vie n'a pas abattu ; invincible devant la mort, il ne craint pas de mourir et il ne refuse point de vivre.

A sa demande, les frères l'étendent sur un cilice couvert de cendres. A ceux qui lui proposent une couche moins dure pour ses membres fatigués, il répond : « Le chrétien doit mourir sur la cendre et le cilice. Moi, qui ai péché, je tiens à vous donner l'exemple. » Ses regards et ses mains sont levés au ciel ; il prie sans interruption. Pour lui procurer quelque soulagement, on veut le tourner sur le côté : « Laissez-moi regarder le ciel et non la terre, afin que mon âme aille droit au Seigneur. » Le diable

rôde autour de lui. « Que fais-tu là, mauvaise bête ? lui dit-il. Tu ne trouveras rien à prendre. Le sein d'Abraham va m'être ouvert. » Martin, qui meurt pauvre, entre riche dans les cieux. Les anges lui font un accueil enthousiaste, les archanges se félicitent de son arrivée, le chœur des Saints l'acclame, les vierges l'invitent à rester parmi elles.

Sulpice, très loin de Candes, dans la région de Toulouse, prend alors son repos à la fin d'une journée consacrée aux exercices de l'ascèse. Martin lui apparaît, vêtu d'une robe blanche, les yeux brillants comme deux étoiles, le visage resplendissant ; ses cheveux couleur de pourpre, sa tenue, ses traits sont tels qu'il les a toujours vus. Il comprend ce qui vient de se passer.

CHAPITRE II.

SAINT BENOIT.

Le christianisme va donner une vie nouvelle au monde romain, tombé en défaillance; son divin Fondateur l'avait pourvu d'une extraordinaire faculté de résurrection qui se manifeste le jour où ses énergies conservatrices deviennent insuffisantes.

Les enseignements de l'Église, ses sacrements, ses institutions communiquent sa vie et assurent sa diffusion et sa fécondité. Les fidèles que l'Esprit de Dieu élève sur les hauteurs mystiques, accumulent en eux des forces, dont il saura, par des moyens à lui, tirer un parti merveilleux. Il est indispensable de rappeler cette loi de notre économie surnaturelle pour rendre intelligibles les faits qui se déroulent autour du monachisme. On ne peut sans cela le considérer à sa place et dans sa fonction. Sa place est au cœur même du christianisme, sous la direction et le contrôle efficace de l'Église ; sa fonction consiste à donner aux pensées et aux vertus chrétiennes dans les âmes toute leur pureté et toute leur vigueur.

Les mystiques sont plus exposés que d'autres aux effets de l'ignorance et de la faiblesse, où le péché originel a mis les hommes. Ils risquent surtout de s'abandonner aux illusions séduisantes et dangereuses qui se condensent sur ces sommets de la vie chrétienne, comme les nuages sur la cime des mon-

tagnes. Étant hommes, appartenant à une race, à une époque, à une civilisation, ils peuvent, quelquefois à leur insu, mêler aux manifestations de la pensée divine des idées et des passions, qui risquent de les altérer. L'Église, pour les prémunir contre ce danger, cherche à maintenir sous une discipline éprouvée leur volonté et leur intelligence. On peut être sans inquiétude à leur sujet quand ils l'acceptent généreusement.

Les familles monastiques ou religieuses favorisent le développement et la conservation du mysticisme. Une expérience, qui s'est prolongée pendant seize siècles, permet de le dire. On a vu les moines recueillir la vocation mystique que les martyrs ont remplie pendant 250 ans. La transmission s'est faite en Égypte, en Syrie, en Occident. Depuis lors, les mystiques sont, en très grande majorité, moines ou religieux. Le fait est incontestable. La profession religieuse ne se borne pas à leur créer un milieu excellent ; elle influe sur leurs manières d'être extérieure et intérieure, au point de caractériser leur vie ascétique et mystique. On reconnaît aisément un Bénédictin, un Frère Prêcheur, un Carme ou un Jésuite. Plus les âmes s'épanouissent, de l'ascèse dans une mystique élevée, plus les distinctions apparaissent amenant les formations des diverses écoles mystiques.

Il ne faudrait cependant pas exagérer les différences qui les signalent : elles ne les isolent pas du mysticisme ecclésiastique, lequel, par son unité, donne toutes les garanties. Les hommes étant ce qu'ils sont dans leur existence personnelle ou collec-

tive, l'unité absolue est une chimère ; on ne l'a jamais réalisée avec cette rigueur. Ceux qui manquent de discrétion dans sa recherche sont voués à un échec fatal ; la nature finit toujours par reprendre ses droits. Une connaissance approfondie de l'histoire monastique et des institutions religieuses a vite raison des préjugés que crée sans se lasser l'esprit de système. La vie est beaucoup plus complexe.

Les ordres religieux semblent faits pour maintenir dans une diversité heureuse l'unité nécessaire, mais ils ne sont pas arrivés tout d'un coup à l'état normal où le droit ecclésiastique les a fixés depuis longtemps. Religieux et moines ont connu par moments les séductions du particularisme. L'empire qu'elles ont eu sur eux a toujours été en raison inverse de leur constitution en Ordre. Quelques souvenirs historiques mettront ce fait en lumière.

Les moines pullulent en Occident comme en Orient au cinquième, au sixième, au septième siècles. Beaucoup mènent la vie érémitique ; mais les plus nombreux habitent les monastères. Dans ces groupes, la diversité va jusqu'à l'anarchie ; l'unité, qui ne disparaît pas complètement, se réduit à fort peu de chose. Il y a presque autant de règles que de monastères. L'ordre est absent de partout. Les tentatives partielles faites pour l'établir ont des résultats médiocres. Cependant les saints ne manquent pas. Leur austérité provoque l'admiration, ils ont, par leur prière, action sur la puissance divine. Leurs vies, telles que saint Grégoire de Tours et saint Grégoire le Grand les racontent, le premier dans les *Vies des Pères,* le second dans ses *Dialogues,* — pour ne citer

que ceux-là, — présentent tous les caractères d'une sainteté éminente. Cependant on réussit malaisément à rencontrer chez eux de véritables mystiques. L'intelligence n'a qu'une part très faible dans la recherche du Seigneur. L'ascèse corporelle est au premier rang ; serait-elle accompagnée du don des miracles, ce n'est pas assez.

Il se produit dans les monastères de la Grande Bretagne une réaction énergique. Le milieu est élevé. On dirait que l'étude des saintes Lettres, négligée, à peu près partout, dans les Églises occidentales, est ici en honneur. Les écoles monastiques n'y sont pas au-dessous de leur réputation. Elles jouent un rôle considérable dans la renaissance littéraire et théologique dont Charlemagne se fera l'appui. La vie dure de ces moines, leur psalmodie prolongée, les pénitences auxquelles ils se livrent ne les épuisent pas plus que les pèlerinages lointains ; quelques-uns sont de force à affronter les labeurs de la vie apostolique, les autres cèdent aux attraits du mysticisme.

Saint Colomba et saint Colomban sont les types représentatifs de cette activité religieuse. Le premier, irlandais d'origine, est moine à Clonard au milieu du sixième siècle. La part qu'il prend aux querelles intestines l'ayant fait bannir de son pays, il fonde alors dans l'île écossaise d'Iona un monastère, qui sera longtemps une école de sainteté et un foyer intense de vie chrétienne.

Colomban, moine de Bangor, acquiert les sciences et les arts que l'on y enseigne. Il y fait un sérieux apprentissage de la guerre sainte que le moine fait

à sa chair et aux esprits de malice. A l'âge de trente ans, il abandonne la Grande Bretagne pour travailler à l'évangélisation des Francs ; douze frères l'accompagnent. L'Austrasie l'attire. Des disciples viennent grossir sa communauté. Le monastère de Luxeuil qu'il fonde reproduit ceux d'Irlande ; les pratiques religieuses y sont les mêmes, ainsi que la liturgie, au risque d'allumer de toutes parts des colères. Son influence, qui est énorme, s'étend au loin : les rois comptent avec lui. Ses exemples suscitent des saints, qui propagent son esprit.

Colomban, qui est, avec les hommes, d'une rudesse un peu sauvage, témoigne aux animaux une sympathie qui les charme. Des faits miraculeux témoignent de sa sainteté. Les saints formés à son image sont, comme lui, d'une vigueur extraordinaire. Leur mysticisme garde l'empreinte de leur tempérament ; il n'est pas fait pour durer. C'est du reste, le cas de l'Ordre que Colomban essaie d'introduire parmi les moines. Mais un Ordre d'une mesure toute romaine s'est déjà formé en Italie ; il grandit avec la lenteur de ce qui doit braver l'action destructrice du temps. Des circonstances mal connues le révèlent aux moines francs, qui reconnaissent sa supériorité. Grâce à lui, le mysticisme aura dans leurs groupes organisés le milieu qui convient à son développement.

Saint Benoît, qui a consigné cet ordre de vie dans sa règle, est un héritier des Romains, qui surent conquérir, administrer et civiliser le monde. Il possède la force et la mesure, le sens de l'humain et

du naturel. Cet humain et ce naturel se confondent avec l'ensemble des lois qui régissent la vie des hommes en société. La connaissance qu'il en a lui vient d'un bon sens remarquable et de la sagesse divine. Il peut donc établir une règle qui sera de tous les pays et de tous les temps.

Le monastère, tel que sa règle l'organise, est une école où l'on se forme d'expérience au service divin. Il emprunte pour se les assimiler, aux témoins de la tradition monastique orientale, les éléments constitutifs de la vie monastique. Ce n'est pas un créateur ; son rôle est simplement d'ordonner ce qui existe. Aucune préoccupation personnelle ne trouble son jugement. Il excelle à discerner ce qui a reçu la consécration de l'expérience. Un lecteur superficiel l'accusera sans doute de négliger l'ascèse et la mystique ; cependant, pour qui sait lire, tout converge dans sa règle à l'organisation de la vie spirituelle. On croirait, de prime abord, que la doctrine est absente de son œuvre ; mais celui qui l'analyse et la médite découvre des aperçus rapides et lumineux, des textes pleins d'idées, des sentences qui viennent du fond des choses ; il suffit de les rapprocher les uns des autres, d'arracher aux mots leur contenu, pour se trouver en présence d'un corps de doctrine cohérent et pratique.

L'Écriture sainte est la source où il la puise de préférence. Les citations du texte inspiré sortent de sa plume avec un remarquable à propos. L'usage qu'il en fait projette les rayons de la divine lumière sur toute son œuvre, jusque sur les détails de l'organisation matérielle d'une communauté. L'emploi

judicieux qu'il en fait laisse apparaître spontanément le sens moral des textes. On imagine très bien le caractère que prennent ses instructions orales, en mettant dans sa bouche les paroles de son prologue : « Levons-nous donc enfin à la voix de l'Écriture, qui nous appelle : *C'est l'heure de nous arracher au sommeil.* Les yeux ouverts à la lumière déifique, écoutons, les oreilles attentives, la voix divine qui nous donne chaque jour cet avertissement : *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'allez point endurcir votre cœur.* Et encore : *Que celui qui a des oreilles pour entendre écoute ce que l'Esprit dit aux Églises.* Que dit-il ? *Venez m'écouter, mes fils, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Courez, pendant que vous avez la lumière de la vie pour ne pas être surpris par les ténèbres de la mort.*

Le Seigneur cherche dans la foule son ouvrier pour lui crier : *Quel est l'homme, qui veut la vie et qui désire voir des jours heureux ?* Si tu réponds : moi, le Seigneur te dit : puisque tu veux avoir la vie véritable, qui ne finit jamais, *interdis à ta langue tout propos mauvais, que tes lèvres ne profèrent aucun mensonge. Détourne-toi du mal et fais le bien. Cherche la paix et suis-la.* Lorsque vous aurez fait cela, mes yeux se fixeront sur vous, mes oreilles seront attentives à vos prières ; avant même que vous m'ayez invoqué, je vous dirai : *me voici.* Qu'y a-t-il de plus doux, mes frères, que cette invitation du Seigneur ? »

Ainsi parle Benoît aux disciples qu'il conduit par le labeur de l'obéissance à ce Dieu dont une lâche désobéissance les a détournés. Il

forme les esprits, avec les richesses spirituelles des Écritures et les résultats de sa longue expérience, aux détails journaliers de la vie religieuse. C'est le meilleur moyen de mêler aux pensées dont ils vivent un élément mystique actif et sûr.

L'humilité, qui met l'homme à sa place de créature et de pécheur en présence de Dieu, est à la base de son enseignement et détermine l'orientation que la vie intérieure doit prendre. La première condition que cette vertu impose dans la pratique est l'obéissance. Benoît la veut confiante, joyeuse, entière, prompte, douce à celui qui commande comme à celui qui exécute, et agréable au Seigneur. Elle a pour mobile la double volonté d'échapper aux flammes de l'enfer et de monter au paradis.

La Sainte Règle compare l'humilité à l'échelle de Jacob. C'est en gravissant, l'un après l'autre, ses douze degrés que le moine atteint la vie unitive ; elle se développe au sommet, dans la direction des joies éternelles. Celui qui peut y fixer son esprit et son cœur possède la charité parfaite ; la crainte lui devient inutile. La pratique des vertus lui est familière ; il s'y adonne de toute son âme, sans peine, comme à la chose la plus naturelle du monde, entraînant avec elle des joies très pures.

La règle protège le moine contre tout ce qui fait obstacle à son ascension, au moyen du silence et de la solitude dans le cloître. Elle met sa vie entière sous le contrôle bienveillant de son abbé. La soumission d'esprit et de cœur, une disposition à obéir, que rien ne trouble, assurent l'action sanctificatrice des liens qui l'unissent à son monastère et à son

abbé, et par celui-ci au Seigneur. L'organisation des services intérieurs fait de l'existence dans l'abbaye une coopération fraternelle ; elle fait circuler la charité à travers les actes multiples qui remplissent les journées. Or cette charité n'est jamais seule ; elle porte avec elle la pensée du Christ, la présence de Dieu, la paix, la dilatation des âmes. Ce milieu favorise singulièrement le progrès dans les vertus, la pénitence extérieure et intérieure qui répare les maux faits par le péché, la fidélité intelligente et généreuse à l'austère loi du travail pour vivre, qui pèse sur l'homme, enfin l'accomplissement du devoir sacré de la prière.

Saint Benoît veut que son moine prie beaucoup ; mais en les organisant minutieusement, il protège ses oraisons contre les égarements auxquels l'ignorance et la faiblesse peuvent l'exposer. Sachant que Dieu soumet à une discipline sévère ceux qui désirent le prier, il emprunte ses formules aux prophètes qui ont écrit sous l'inspiration divine ; car l'Esprit du Seigneur a la science du langage. Les psaumes et quelques cantiques pris dans les Écritures sont les formules authentiques des prières que Dieu aime à entendre. Le moine les médite pour s'en approprier les sentiments ; il les dit ou il les chante, en intercalant, dans la psalmodie, des lectures, des hymnes et des oraisons, aux heures officielles de la prière. Cette communion quotidienne à la prière divine est son aliment spirituel ; elle active les effets de la communion au sacrifice eucharistique, par laquelle il s'associe aux messes des dimanches et des fêtes. Il est stimulé dans cet exercice par la honte des

péchés commis, par la considération des dangers auxquels la vie présente l'expose, par la volonté de gagner le ciel. Le moine s'élève peu à peu à un état d'oraison que la sainte Règle définit par cette sentence : *mens nostra concordet voci nostrae.* L'âme pense et veut ce qui est exprimé dans les psaumes. La prière alors procède d'un cœur humble, respectueux, pur. Sa confiance n'est jamais déçue. Dieu prend plaisir à recevoir les confidences de ses créatures, quand elles en sont dignes.

Les maîtres de la vie mystique, qui ont précédé Benoît, n'offrent pas à l'esprit la même précision. Son œuvre est complète. Il fixe pour toujours les conditions essentielles de la perfection évangélique dans la vie religieuse. Elles passeront par sa règle dans la tradition catholique. Mais, pour la comprendre, il ne faut pas emprisonner son esprit dans la rigidité de textes législatifs. Nous devons l'en faire sortir, et assister à sa réalisation vivante par le spectacle d'un monastère en exercice. Cette vie donne la sensation d'une armée de frères, *acies fraterna,* en marche pour le ciel. Elle garantit à celui qui la mène, en échange d'efforts continuels et organisés, la liberté d'esprit nécessaire à la recherche et à la possession de Dieu. Mais qu'on n'aille point demander à saint Benoît la classification méthodique et les déductions rigoureuses auxquelles les grands scholastiques nous ont habitués. Laissons-lui son allure toute simple et très libre de primitif.

Malgré les richesses qu'elle renferme, la règle bénédictine, comme toute règle du reste, n'est qu'un sommaire de vie spirituelle. Le saint Législateur

prend soin de le dire : son rôle consiste à introduire le moine au seuil de la perfection, après lui avoir fait contracter les habitudes que l'Évangile met en honneur. Les premiers progrès réalisés, il n'y a qu'à chercher les voies lumineuses de la mystique avec les divines Écritures, les enseignements des Pères, et l'expérience des saints que Dieu suscite dans son Église.

Saint Grégoire le Grand a consacré tout un livre de ses Dialogues à la vie de saint Benoît ; nous n'avons que ce moyen de le connaître. Elle est le commentaire autorisé de sa règle, car il n'a pu écrire autrement qu'il n'a vécu, et vivre d'une autre façon que celle exposée dans ses écrits. Son existence est celle d'un mystique qui agit, pense, organise sous l'influence de l'Esprit divin.

Benoît n'est qu'un adolescent, lorsqu'il fuit Rome sans prendre le temps d'achever ses études. Il est à la fois ignorant et sage, *sapienter indoctus.* Tourmenté par le besoin de la perfection, il commence de bonne heure au point où les autres aboutissent. Sa retraite, en compagnie de sa nourrice, et sa solitude absolue dans la caverne de Subiaco, protègent contre les indiscrétions son commerce intime avec le Seigneur. La Providence veille sur sa destinée ; elle le produit au moment opportun, elle lui amène ses premiers disciples, puis les enfants de nobles romains, ce qui rend nécessaire sa migration de Subiaco au Mont-Cassin.

La prière joue le premier rôle dans sa manière de gouverner. Les épisodes qui en sont la preuve

abondent sur les lèvres de Grégoire. Son oraison est toujours efficace ; c'est elle qui donne à ses ordres leur effet ; des miracles nombreux en témoignent. Le don de prophétie, dont il jouit souvent, lui permet de lire au fond des cœurs, de voir ce qui se passe à distance, et de scruter l'avenir. Les réalités invisibles, parmi lesquelles nos existences s'écoulent, apparaissent à ses yeux. Sa clairvoyance mystique est extraordinaire. Je renvoie aux Dialogues de saint Grégoire ceux qui éprouvent le besoin de s'en assurer. Quelques exemples, empruntés aux visions de ses dernières années, nous donneront la mesure de son élévation spirituelle.

Théoprobe, que les exhortations de Benoît ont décidé à mener une vie sainte, pénètre un jour dans sa cellule. Il est saisi à la vue de la tristesse qui assombrit son visage et des larmes qui coulent de ses yeux. Il hésite à lui demander les causes des gémissements qui le surprennent. Enfin il se décide à lui poser une question, qui obtint cet aveu : « Le monastère que j'ai construit sera livré aux infidèles par un juste jugement de Dieu. Rien de ce que j'ai fait et réuni en ces lieux pour le service des frères ne sera épargné. A grand' peine j'ai obtenu que ceux qui seront alors présents aient la vie sauve. » L'événement vérifiera ces paroles pendant les invasions lombardes.

Devant fonder un monastère à quelque distance du mont Cassin, il se fait précéder sur les lieux par un petit groupe de moines. Il promet au prieur d'aller lui fournir toutes les indications nécessaires. Après plusieurs jours d'attente, Benoît lui apparaît

en songe, il le conduit sur l'emplacement du futur monastère pour lui en tracer le plan par terre. Rien n'est oublié. Mais le moine n'ajoute aucune importance à ce qui ne lui semble qu'un rêve. Le Père abbé ne venant point, il l'interroge sur les causes de son retard. « Ne me suis-je pas rendu auprès de vous pendant votre sommeil ? lui répond le Saint. Ne vous ai-je pas montré l'emplacement des lieux réguliers ? allez donc bâtir le monastère conformément au plan que je vous ai tracé en songe. » Ce qui est exécuté sur-le-champ.

Le dernier entretien de Benoît et de sa sœur Scholastique est trop connu pour qu'il y ait à en faire le récit. Trois jours après cette rencontre, le saint abbé, tranquille dans sa cellule, promène les regards sur l'horizon. Il aperçoit l'âme de sa sœur, semblable à une colombe, qui abandonne son corps et va se perdre dans les secrets des cieux. La gloire dont elle jouit le met au comble du bonheur ; il dit à Dieu en action de grâces des psaumes et des hymnes. Il fait ensuite part aux frères de cette heureuse nouvelle.

Le diacre Servandus, qui gouverne un monastère en Campanie, lui fait des visites fréquentes. Leurs entretiens roulent sur la vie spirituelle et sur le bonheur des élus dans la patrie céleste. Une nuit Benoît devance, selon sa coutume, l'heure des vigiles. Debout à sa fenêtre, il contemple les étoiles et il prie. Une lumière resplendissante dissipe alors les ténèbres ; sa clarté est supérieure à celle du jour. Dieu lui accorde d'apercevoir le monde entier dans un rayon de cette lumière. Un globe de feu enlevé au

ciel par les anges apparaît à ses yeux ; il reconnaît l'âme de l'évêque de Capoue, Germain, qui vient de mourir. Émus par ce spectacle, il appelle à grands cris son ami Servandus, qui distingue encore les derniers rayons de cette lumière. Saint Grégoire commente cette vision au diacre Pierre. Le ciel et la terre ne sont point rapetissés, pour qu'il les voie ainsi réduits ; mais son âme, élevée en Dieu, étend beaucoup plus loin la portée de son regard ; elle domine le monde.

Dieu révèle à son serviteur Benoît la date de sa mort. Il en informe quelques-uns de ses disciples. Six jours à l'avance, il ordonne de creuser son tombeau. Bientôt une fièvre violente le saisit ; ses forces sont vite à bout. Le dernier jour, il se fait porter dans l'oratoire par ses disciples. Il place sous la protection du Corps et du Sang de Jésus-Christ son passage à la vie éternelle. Debout au milieu de ses disciples qui soutiennent ses membres affaiblis, les bras levés au ciel, il prie jusqu'au dernier soupir. Ce tableau est une image expressive de la vie et de l'œuvre de Benoît : UNE ASCENSION VERS DIEU.

CHAPITRE III.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Saint Benoît est loin de prévoir l'influence qu'aura sa règle ; ses contemporains ne s'en doutent pas davantage. Il travaille uniquement pour le milieu restreint dont la responsabilité lui incombe. Aussi, quand il meurt, son œuvre est-elle seulement connue dans la région qui entoure le Cassin. Mais la Providence se charge de la produire au moyen des événements. Le monastère est détruit par les Barbares, comme saint Benoît l'avait prédit. Les moines qui échappent au désastre, trouvent un refuge auprès des basiliques de la Ville Éternelle. A partir de ce jour, la règle bénédictine devient romaine. Ce fait aura sur son développement une influence décisive.

Les familles, dont le nom est mêlé à l'histoire du monde, fournissent aux nouveaux monastères un recrutement choisi. Un membre de la *Gens Anicia,* Grégoire, ne se contente pas d'embrasser la profession monastique ; il fonde encore un monastère dans sa maison paternelle, sans parler de ceux qu'il ouvre sur ses domaines éloignés. Grégoire le Grand est, dès lors, uni à Benoît comme le fils l'est à son père. Il continue au gouvernement de l'Église universelle l'œuvre inaugurée par l'abbé du Cassin. Le moine et le pape obéissent au même Esprit. Et cet Esprit associe de la manière la plus heureuse dans ces deux

personnages le génie administratif et politique de la vieille Rome avec ce sens du surnaturel que l'Évangile porte avec lui. Le Pape fait l'Église catholique bénéficier de la forte sagesse de l'abbé. Ce Pontife, homme de gouvernement, est aussi un docteur, et ses écrits, dans lesquels des maximes fécondes de la Règle sort une belle moisson doctrinale, lui assurent une place parmi les mystiques.

La charité du moine Grégoire est proverbiale. On dirait que Dieu l'a suscité pour le soulagement des innombrables misères dont le monde est accablé. La désorganisation des pouvoirs publics, les invasions lombardes, le pillage des campagnes, les inondations du Tibre traînent à leur suite la famine et la peste. Rome souffre, plus que toute autre ville, d'une situation lamentable et prolongée, qui semble aux contemporains le prélude d'une fin universelle.

Grégoire ne se recommande pas seulement à la confiance publique par sa fortune familiale et par sa bonté ; ses fonctions le mettent en évidence. Préteur de Rome avant son entrée au monastère, puis moine, il reçoit du Souverain Pontife les missions les plus délicates ; il est associé au gouvernement de l'Église. Le Clergé, le Sénat et le peuple reconnaissent en lui le Pape de demain. Il est seul à ignorer les qualités exceptionnelles qui le désignent ainsi.

Lorsque Pélage II meurt de la peste, sa succession est offerte à Grégoire avec une unanimité bien faite pour le remuer jusqu'au fond du cœur. Cette élection l'épouvante. D'une santé délicate, n'ayant de goût que pour la solitude et la contemplation, moine et ne voulant être que moine, il la considère

comme un malheur irréparable, un effondrement de toute sa vie. Les responsabilités qu'on cherche à lui imposer sont, croit-il sincèrement, au-dessus de ses forces ; il ne peut être qu'un mauvais pape ; ses électeurs sont victimes d'une grave illusion. Son salut éternel, le bien commun, la sécurité de l'Église et l'honneur de Dieu se trouvent ainsi engagés ; son devoir exige de lui une décision qu'il prend aussitôt. Persuadé de l'insuccès d'un refus, il quitte Rome dans le plus grand secret pour chercher une retraite où nul ne pourra le découvrir. Les Romains se mettent à sa poursuite ; Dieu favorise leur dessein et le fugitif, saisi, est ramené en ville. Force lui est donc de s'incliner et de subir le joug qu'on lui impose.

Les Romains ont raison ; Grégoire est bien le Pape de la circonstance ; nul n'entrera au même point dans sa fonction. L'exercice du pouvoir ne fait qu'étendre celui de sa charité ; sa sollicitude embrasse tout l'univers, il est la Providence terrestre des nécessiteux. Pour suffire à des besoins graves et multiples, il organise l'assistance charitable comme on ne l'a pas encore fait. Sa correspondance volumineuse permet de suivre l'intelligence et la délicatesse qu'il met à cette entreprise. Il administre et il gouverne l'Église romaine, il surveille l'enseignement des évêques, il perfectionne la législation ecclésiastique, il organise la liturgie, il prend les initiatives les plus diverses, il assure le fonctionnement régulier de la hiérarchie, il donne aux monastères un statut régulier dans la société chrétienne, il défend les droits de l'Église contre les empiètements du pouvoir impérial, il poursuit la conquête évangélique des Bar-

bares, en commençant par la grande Bretagne, il active les progrès de la foi chez les peuples récemment convertis, et établit peu à peu les bases sur lesquelles on assiéra plus tard le pouvoir temporel des Papes.

Son action doctrinale est pour le moins aussi importante : il travaille au recul de l'arianisme ; il prêche régulièrement, et ses homélies, par la vérité, la clarté, la brièveté et l'onction, restent le modèle du genre. Il compose pour son ami, l'évêque de Ravenne, Jean, le *Livre des Pasteurs,* qui propose aux évêques une règle de conduite extérieure et intérieure. Il commente les Livres Saints et, en particulier, celui de Job. Il raconte dans ses *Dialogues* les actes de vertu et les miracles des solitaires, ses contemporains. Ce travail se continue treize années. Pour mieux connaître celui qui l'exécute, il est bon de savoir que ses lettres sont pleines d'allusions à ses maladies, et que sa fidélité aux devoirs monastiques lui ôte quelques loisirs.

Cette œuvre extraordinaire d'un seul homme montre sous son véritable aspect sa résistance aux électeurs romains. La sincérité de son attitude est hors de doute. Cette humilité se trouve chez la plupart des mystiques ; elle leur montre les faiblesses et les défauts qui risquent de dégénérer en impuissance ; elle leur cache des aptitudes quelquefois supérieures. C'est le cas de saint Grégoire. Mais sa conviction sur ce point est faite ; il n'en changera point. Jamais il ne se consolera d'être pape et de ne plus être simple moine. Ce regret trahit un état d'âme qui lui permet d'unir à son insu les avantages

et les forces de ces deux genres de vie pour la gloire de Dieu, le service des chrétiens et son bien personnel.

Observons cette vie plus dans les pensées qui la déterminent que dans ses œuvres extérieures. Ses écrits sont pleins des idées éternelles qui l'illuminent. L'application qu'il en fait est éminemment catholique, c'est-à-dire de toujours et de partout. Elles sont entrées dans le domaine commun ; ce qui ne fait qu'accroître l'intérêt de leurs origines.

***

Les *Dialogues* débutent ainsi : « Quelques personnes du monde, qui me forçaient de régler leurs différends m'avaient beaucoup fatigué. Je me retirai dans un lieu solitaire, devenu le confident des ennuis qui m'accablaient. J'y restai longtemps triste et silencieux. Mon fils bien-aimé, le diacre Pierre, vint m'y trouver. Il s'est attaché à moi dès son adolescence avec toute la tendresse de son âme. J'en ai fait mon fidèle compagnon dans mes études de la Parole divine. Il vit bien que j'avais le cœur gros. Vous serait-il arrivé quelque nouvel embarras ? me demanda-t-il, car je vous trouve plus triste que d'habitude. — Pierre, lui répondis-je, ma peine est de tous les jours. Elle est ancienne, car j'en souffre depuis longtemps, et nouvelle, car elle augmente sans cesse. Mon âme est malheureuse au sein des affaires extérieures qui la tourmentent. Elle se souvient de la vie qu'elle menait jadis au monastère, où elle s'élevait au-dessus des choses périssables, et où elle

méprisait tout ce qui passe, pour ne songer qu'au ciel. Elle était bien prisonnière du corps, mais la contemplation l'affranchissait des liens de la chair ; la mort que tous les hommes redoutent lui apparaissait comme le début de la vie et la récompense de ses travaux. La charge pastorale m'accable aujourd'hui des affaires du monde ; il me faut affronter la poussière des chemins, après avoir entrevu un si doux repos !

« Quand on veut rentrer en soi-même, après s'être répandu au dehors par charité, on se retrouve beaucoup moins propre aux choses spirituelles. Je considère ce que je souffre et ce que j'ai perdu ; il m'est plus dur de porter mes peines. Me voici maintenant le jouet des flots de la haute mer et mon âme ressemble à un navire brisé par les fureurs de la tempête. Je me souviens de ma vie antérieure ; je regarde en arrière et je soupire après le rivage que j'aperçois encore. Ce qui m'est le plus pénible, quand je suis ainsi secoué par les vagues, c'est d'entrevoir seulement le port que j'ai abandonné. Que mon âme est à plaindre. Elle tient encore le bonheur qu'elle perd, si elle se rappelle l'avoir perdu, en s'éloignant davantage ; elle oublie même ce qu'elle a perdu ; elle ne garde plus le souvenir de ce qu'elle possédait autrefois. Comme je l'ai déjà dit, en nous en éloignant toujours, nous n'apercevons même plus le port tranquille que nous avons quitté. »

C'est pour se consoler que Grégoire raconte au diacre Pierre la vie des Saints qu'il a personnellement connus ou sur lesquels il a été documenté par des hommes dignes de foi. Ces récits, d'une exquise

simplicité, supportent la comparaison avec les *Fioretti* de saint François ou la *Légende dorée.* Les bienfaisantes merveilles, qui les remplissent, rendent le surnaturel palpable. En circulant de bouche en bouche, elles mettent à la portée du grand nombre les preuves de la supériorité du Christianisme, de ses idées, de ses pratiques, sur la force brutale de la barbarie et la popularité encore tenace des superstitions païennes.

La Providence consolide ainsi d'avance la rénovation des sociétés chrétiennes qui se fera au sortir de toutes les crises. Il faut à l'Église des Saints ; c'est par eux que le Seigneur exerce son action ; leur présence est indispensable dans tous les milieux. L'admirateur des moines du sixième siècle ne se doute peut-être pas du monde nouveau qui a été préparé devant Dieu par ces héros obscurs. La perspective d'un monde qui va finir convient mieux à ses tendances ascétiques. La vie lui pèse, et la condition que le péché fait aux hommes le plonge dans une componction réfléchie. Son œil intérieur se tient fixé, à travers ses larmes, sur le bonheur éternel, avec une obstination pieuse. Cela suffit pour maintenir sous une forte discipline ses pensées, ses volontés et ses actes.

L'évêque de Ravenne s'autorise d'une amitié déjà vieille pour reprocher à Grégoire son excessive défiance de lui-même ; elle contraste singulièrement avec ses aptitudes au gouvernement de l'Église. Mais Grégoire n'est pas un sentimental livré au pessimisme. Son langage et sa tendresse procèdent d'une

conviction éclairée. Il a longuement réfléchi avant de prendre cette attitude ; elle est du reste en parfait accord avec toute sa doctrine. Grégoire, ne voulant pas étouffer dans le silence une seule vérité, adresse à son correspondant la justification de sa conduite après son élection au Souverain Pontificat. Mais une lettre ne permet guère d'exposer comme elles le méritent les idées qui ont inspiré son attitude. L'expérience de sa charge et les efforts qu'il accomplit pour porter utilement le joug du Seigneur le mettent en mesure de les scruter ; il découvre ainsi en elles une fécondité extraordinaire. On n'a jamais vu encore une explication aussi complète de l'humilité des mystiques. Qu'on lise la préface de son livre *Du soin et des devoirs des Pasteurs,* devenu classique parmi les ascètes sous le nom de *Pastoral ;* elle est adressée à son ami de Ravenne.

« Vous me blâmez, mon très cher Père, en termes qui montrent assez votre humilité, et votre bonté pour moi, de ce que j'ai voulu par la fuite éviter la charge pastorale. C'est ce qui m'oblige à vous écrire tout ce que j'en pense, dans la crainte qu'on ne la juge moins lourde ; je détournerai ainsi ceux qui n'y sont pas engagés, d'une ambition imprudente, qui les pousserait à la désirer ; ceux qui s'y sont témérairement fourvoyés apprendront ainsi à vivre dans la crainte...

« Il faut éviter deux excès : éloigner par une trop grande humilité ceux qui en sont dignes, empêcher ceux qui l'ont reçue de vivre assez saintement, de s'appliquer autant qu'ils le peuvent à l'instruction des fidèles ou encore de s'enorgueillir des

succès obtenus. La crainte doit retenir ceux à qui l'ambition suggère le désir de cette charge. Ceux qui en sont investis doivent s'en acquitter avec sainteté et édification. En se comportant ainsi, ils tâcheront de faire fructifier par de bons enseignements dans l'âme des peuples le bien et la vertu dont ils leur donneront l'exemple. Enfin la considération de leur propre infirmité les empêchera d'avoir une trop grande estime de leur vertu et de leurs mérites, de peur que l'orgueil n'en gaspille le prix véritable devant Dieu.

« Mais parce qu'il y en a plusieurs qui me ressemblent dans mon peu d'expérience, et qui, ne connaissant pas la mesure de leurs forces, ont néanmoins la témérité d'enseigner aux autres ce qu'ils n'ont pas encore appris eux-mêmes, qui trouvent la charge de conduire les âmes aussi légère et facile qu'ils en comprennent peu l'importance et la grandeur, je commencerai par les admonester, afin que, dans leur précipitation à rechercher, tout ignorants qu'ils sont, le rang éminent des docteurs, ils se sentent détournés d'une entreprise aussi folle et aussi téméraire. »

Le *Pastoral* n'appartient pas à la théologie mystique. Mais, par le bon sens tout romain de son auteur, par la connaissance qu'il a de la nature humaine, et par son étude approfondie des divines Écritures, il forme des maîtres dans l'art du gouvernement spirituel. Les prêtres et les évêques apprennent à conduire les âmes vers Dieu, même en veillant sur les intérêts matériels et l'ordre extérieur.

Ils deviennent des chefs équilibrés, capables d'établir dans leur milieu la paix et l'ordre qui favorisent l'épanouissement religieux des âmes d'élite. L'expérience qu'ils acquièrent dans un commerce intime avec le Seigneur et la direction des consciences, leur apprendra ce que les livres ne peuvent contenir. La présence de tels pasteurs est le meilleur don que l'Esprit-Saint fasse à l'Église : ils sont les canaux de la grâce, les réflecteurs de la pensée de Dieu, les dociles instruments de sa volonté. On juge de leur sainteté à la durée et à la profondeur de leur action.

Leur humilité intérieure a pour la garantir tout un cortège d'infirmités physiques, parfois très apparentes. Tout en leur donnant une petite expérience de la croix, elle leur fait goûter la sagesse d'une maxime de saint Paul, que l'Église a insérée dans une collecte de l'office des vierges martyres. Grégoire a une abondance peu enviable de ces faiblesses. Il y fait souvent allusion dans ses lettres à ses amis. Les *Morales* débutent par une confidence de cette nature qu'il fait à Léandre, évêque de Séville. Ils se sont connus à Constantinople au temps où Grégoire y était en légation. Des préoccupations religieuses identiques les poussèrent l'un vers l'autre, et ces relations les unirent en une amitié que la séparation ne put affaiblir. Grégoire employa ses heures de loisir à commenter le livre de Job. De là nous viennent les *Morales*. Ce travail intéressant Léandre, Grégoire, devenu pape, trouva moyen de l'achever. Il l'envoya aussitôt à son fidèle ami.

« Je supplie Votre Sainteté, lui écrit-il, de vouloir

bien excuser ce qu'elle trouvera dans cet ouvrage de faible et de rude : elle n'ignore pas, en effet, que je l'ai composé parmi mes incommodités ordinaires. Quand le corps est abattu par les maladies, l'esprit qui lui est si étroitement uni ne peut rien faire que de défectueux et de languissant. Vous savez que, depuis plusieurs années, je suis tourmenté par de fréquentes douleurs d'intestins, que mon mal d'estomac ne me quitte point et que je souffre continuellement de la fièvre.

« Mais au milieu de toutes ces infirmités, lorsque je réfléchis à ces paroles : *Dieu châtie tous les enfants qu'il reçoit,* je trouve un soulagement dans l'espérance des biens éternels, d'autant plus certaine que je suis plus accablé par les maux présents. La divine Providence a peut-être voulu m'affliger ainsi, afin que j'explique mieux le livre d'un Job dans l'affliction ; les peines que j'endure me feront pénétrer plus avant dans l'esprit et les pensées d'un homme, que la main du Seigneur a si rudement frappé. Tous ceux qui prendront garde aux maux que je souffre reconnaîtront néanmoins que ces maladies corporelles nuisent beaucoup aux travaux de l'esprit ; quand l'esprit est si faible qu'il est à peine capable de formuler quelques paroles, il n'est guère à même de bien exprimer ce qu'il conçoit. »

On ne se douterait point, à la lecture des *Morales,* qu'elles sont l'œuvre d'un infirme : la pensée est toujours élevée, l'observation exacte et la langue claire. Les intelligences contemporaines sont néanmoins déroutées par son symbolisme biblique si

touffu, et par un trop grand abandon dans la suite des idées. Cette méthode de saint Grégoire ne diffère point de celle qu'avaient suivie les écrivains ecclésiastiques, ses prédécesseurs : saint Augustin, Origène et, dans leur ensemble, les Pères de l'Église. Avant eux, le juif alexandrin Philon excellait en ces interprétations subtiles. Cependant la pensée d'un auteur se dégage aisément de ces symboles accumulés ; elle apparaît alors cohérente.

Saint Grégoire a, pour son compte, mis un grand nombre d'idées importantes en circulation dans les intelligences chrétiennes. Les formules qui les contiennent se retrouvent dans ses *Morales*, ses *Homélies* sur l'Évangile et dans son commentaire de quelques chapitres d'Ézéchiel. Son procédé pour les découvrir est celui que les saints emploient depuis des siècles ; il prend des textes de la Bible, et il les ouvre par l'étude et la méditation, pour arriver à la découverte de ce que l'Esprit Saint a daigné y mettre. Par la prière et la fidélité aux divines Écritures, il s'élève au-dessus des choses du temps pour s'approcher des réalités éternelles ; sur ces hauteurs, les textes inspirés prennent de la transparence. Les récits historiques, les leçons morales et les poèmes bibliques enveloppent une doctrine, qui crée autour des facultés d'un contemplatif une atmosphère mystique d'une incomparable pureté. Avec les *Morales*, qui passent avec raison pour son œuvre la plus importante, nous assistons au travail du contemplatif Grégoire, dans son monastère romain du Cœlius ou dans un palais à Constantinople ; il mûrit au jour

le jour sa doctrine avec la collaboration de religieux, ses disciples. Pape, il continue son œuvre en semblable compagnie, aux heures de liberté que lui laissent les affaires ecclésiastiques.

Il s'étend avec complaisance sur les pensées qui constituent l'état d'âme d'un saint, ou les puise, au moyen de la contemplation, dans les Écritures. Elles aboutissent à un double sentiment de crainte et de confiance ; le premier sort d'une conscience troublée par les imperfections et les innombrables faiblesses d'une vie pourtant bonne ; le second est produit par la foi en l'infinie miséricorde de Dieu. Il engendre les dégoûts de l'exil terrestre, et le désir enflammé du repos éternel. L'habitude qu'il crée se nomme la componction, laquelle se manifeste par le don des larmes. L'âme chrétienne qui l'a reçue possède aisément l'intelligence des psaumes. Les conditions que sa qualité de pécheur fait à l'homme lui causent une sainte frayeur ; l'enfer n'est pas un mythe à ses yeux ; il y reconnaît une menace sérieuse. Le besoin d'une sainte liberté la pousse à désirer de toutes ses forces la résurrection future ; le poème de Job fournit à ce sentiment les expressions les plus heureuses.

Le chrétien aime à revenir aux origines paradisiaques. « Créé dans le silence et la paix, dit saint Grégoire, après être devenu l'esclave de son ennemi, il s'est vu exposé aux clameurs et au tumulte des séditions intestines. » Il compte en être libéré et jouir du calme et du bonheur avec les anges. « C'est le lever de l'aurore, que Job attend, sa nouvelle nais-

sance par la résurrection. La résurrection du Seigneur est le prélude de la sienne. »

Ces vérités élémentaires de la foi chrétienne transfigurent l'existence, quand elles sont prises au sérieux. Le mystique qui en accepte tous les effets, a les regards tournés vers le Seigneur, comme Job son modèle ; elles le rendent indifférent aux censures du monde. Curieux de savoir la cause des peines qui lui arrivent du dedans ou du dehors, il ne la cherche pas ailleurs que dans les péchés connus ou inconnus. Si Dieu lui cache les motifs de son affliction, cette ignorance le fait se tenir dans l'humilité.

Peut-on exprimer mieux que saint Grégoire cet acharnement du péché, à la poursuite d'une âme, si haut qu'elle monte : « Il y a des personnes remplies de l'esprit de Dieu, qui s'élèvent au-dessus des infirmités de la chair, qui resplendissent de la lumière des vertus, et qui brillent de l'éclat des miracles ; mais il n'en est aucune qui puisse passer cette vie sans péché, aussi longtemps qu'elle porte cette chair corruptible. Le chrétien travaille sans cesse à conquérir la liberté de la justice ; mais il est prisonnier de ses faiblesses. Il s'évertue à dominer le péché, mais les liens, forgés par la vie dans une chair mortelle, ne le lui permettent pas. »

La constatation des fautes innombrables délibérément commises par les hommes aggrave encore cette impression. Qu'on ajoute l'effet que produisent les tentations dont les meilleurs se trouvent assaillis par moment, et on jugera des racines profondes que la componction peut avoir dans une âme capable

de s'observer. Cette disposition n'a rien de commun avec le pessimisme aveuglant qui décourage ; elle illumine plutôt le chemin de la vie ; elle révèle la mission légitime et providentielle de la douleur ; le rôle de la puissance et de la justice de Dieu dans les épreuves, la lâcheté et la sottise de l'impatience et du murmure. Le chrétien échappe ainsi au danger de voir le feu, qui le doit épurer comme l'or, le réduire en cendre comme de la paille ; ce qui arrive toutes les fois qu'il s'abandonne à des paroles inconsidérées, qui blessent la vérité.

Le saint Docteur fonde la vertu sur une connaissance sérieuse de la nature de l'homme déchu et des conditions qui lui viennent de sa vie en société. Il entraîne son lecteur à tirer de cette situation tout le parti possible ; car c'est dans ce milieu qu'il est contraint d'acquérir la sainteté, non dans un autre. Dans cette direction, les fautes du prochain se mettent à son service ; au lieu d'y prendre une occasion de scandale, il s'empresse de considérer ses torts personnels. La sincérité avec laquelle il reconnaît ses défauts lui fait porter sur ceux des autres une appréciation équitable. On ne saurait mieux définir les raisons de l'humilité, et montrer cette vertu sous son véritable aspect, celui du bon sens. Saint Grégoire est dans le vrai lorsque, après saint Benoît, il en fait une somme des vertus chrétiennes et le fondement assuré de toute vie mystique. Son humilité organise une concentration de lumière, qu'elle dirige à coup sûr. Les *Morales,* par de nombreux exemples, en démontrent la sagesse communicative. Il y a des remarques pénétrantes au sujet des pas-

sions humaines ; l'analyse qu'en fait saint Grégoire est de tous points remarquable. Il y a des pages inoubliables sur les rapports de l'humilité et de la patience, et sur la conduite providentielle qui demande aux hommes justes de conserver parmi les méchants leur bonté et leurs vertus.

Cette humilité a sa source dans la connaissance de Dieu, qui s'acquiert au moyen de la contemplation. « Comparé à la Sagesse éternelle, écrit saint Grégoire, notre être n'est que néant ; en nous unissant à elle, nous vivons de sa vie et nous devenons sages, mais si nous nous comparons à elle, nous cessons de paraître sages, nous devenons comme n'existant plus. Les saints reconnaissent d'autant mieux leur néant qu'ils pénètrent davantage dans la connaissance des perfections divines et des réalités spirituelles. C'est ainsi qu'Abraham se vit comme une poussière, lorsque Dieu lui eut parlé. Peut-être se fût-il estimé fort grand, s'il ne s'était vu si proche de la nature divine.

Cette connaissance de Dieu nous arrive par les Écritures et par des inspirations secrètes. La Bible est placée devant l'esprit comme un miroir. Nous y contemplons notre visage intérieur, celui des saints et celui de Dieu. Les inspirations divines élèvent l'âme, compriment ses pensées temporelles, et l'embrasent des désirs de l'éternité ; elle ne prend alors plaisir qu'aux choses du ciel ; elle méprise les penchants d'une nature corrompue. Cette inspiration se sent, mais on ne peut l'exprimer avec des paroles. L'âme, pour l'entendre, doit se retirer des choses extérieures. Mais Dieu ne se manifeste pas à décou-

vert ; il s'insinue, il parle tout bas. Il visite l'âme dès le matin, en chassant les ténèbres devant sa lumière, en l'élevant par la contemplation de la vérité. Il lui fait expérimenter, en se retirant, toute sa faiblesse.

Dieu ne se révèle qu'obscurément, derrière certaines images ; impossible de l'entrevoir en sa nature pendant la vie présente. Plus une âme se sépare du monde en se crucifiant et en mourant à elle-même, plus l'obscurité où sa nature la plonge diminue et plus ces images deviennent transparentes. Elle ne peut embrasser d'un même regard Dieu et le monde. La mort spirituelle aux choses du monde est la condition de cette connaissance de Dieu. Cette mort a pour effet un avant-goût des joies célestes, qui accroît son désir d'habiter enfin la maison du Seigneur. Cette aspiration vers l'éternité étouffe en elle tout ce qui reste d'affection pour les choses et la terre ; elle ne vit pour ainsi dire plus, elle se meurt tous les jours dans les mortifications et les souffrances, comme faisait Job. »

Voilà comment Grégoire suit le chrétien dans son ascension des profondeurs de l'humilité au sommet du mysticisme. Je le laisse tracer lui-même le tableau de l'état où elle entre : « L'âme juste est élevée au-dessus de ce qui passe ; elle se tient en quelque sorte suspendue au-dessus des plaisirs ; elle entrevoit quelque chose des biens invisibles ; la contemplation des beautés divines l'inonde d'une joie ineffable ; elle désire ardemment s'associer aux occupations des anges, en présence du Seigneur ; elle a un

avant-goût de la lumière dont ils s'abreuvent ; elle dédaigne alors de rentrer dans sa bassesse et dans sa misère. Mais le poids du corps auquel elle est liée l'empêche de fixer longtemps cette lumière surnaturelle ; sa vue a la rapidité de l'éclair. Force lui est bien, malgré ses soupirs et sa douleur, de revenir à la considération des choses inférieures et des nécessités de la vie. »

Ces extraits font apprécier la doctrine spirituelle et mystique de saint Grégoire ; mais ils ne donnent pas une idée de l'exposition qu'il en fait avec son commentaire ingénieux de la Bible. Sa méthode est toujours la même ; il n'y a qu'à la prendre en action autour d'un texte de Job, celui-ci par exemple : *votre race deviendra nombreuse ainsi que l'herbe de la terre.*

Le juste qui fait passer ces paroles dans les actes de sa vie provoque à l'imiter un grand nombre de croyants, qui deviennent sa progéniture spirituelle. Mais, pour en arriver là, il est nécessaire d'ajouter aux œuvres saintes de la vie active la contemplation des vérités divines. C'est ce qui ressort du texte suivant : *Vous entrerez en votre abondance dans le sépulcre, ainsi que l'on serre en son temps un monceau de blé dans le grenier.*

Ce sépulcre est l'image de la vie contemplative, où nous nous ensevelissons comme des âmes mortes au monde, en nous retenant par des occupations intérieures et spirituelles, après nous avoir détachés des pensées terrestres. Cette interprétation a pour l'autoriser ces paroles de saint Paul : *Vous êtes*

morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ (II Gal. IV).

Les pasteurs doivent unir la vie active et la vie contemplative ; le prédicateur parfait ne sacrifie point l'une à l'autre ; après s'être adonné aux bonnes œuvres, il entre dans le secret de la contemplation ; ainsi procédait le Sauveur, qui opérait ses miracles le jour en parcourant la Judée et la Galilée, et passait les nuits en prière dans la solitude. A son exemple, les prédicateurs ne renoncent pas plus à l'action pour la spéculation divine qu'ils ne négligent les joies de la contemplation pour le service extérieur. Dans le repos de la méditation, ils acquièrent les vérités qu'ils offrent ensuite au prochain par la parole. La méditation les élève jusqu'à l'amour de Dieu ; la prédication les fait s'incliner au service de leurs frères.

Cette règle n'est pas faite pour les seuls pasteurs. Quiconque s'est offert en sacrifice au Seigneur, dit encore saint Grégoire, doit pratiquer les bonnes œuvres et gravir les sommets de la contemplation, s'il veut mener une vie parfaite. Cependant il faut, dans l'application, tenir compte des aptitudes ; elles varient avec les individus. C'est ainsi que la spéculation est dangereuse pour les natures inquiètes ; elles risquent de s'égarer. On voit alors ceux qui refusent d'être les humbles disciples de la vérité se muer en maîtres du mensonge. On évite cet écueil en faisant à chacune des deux vies sa part ; ce sont les deux yeux qui ornent le visage de l'âme ; la vie contemplative est l'œil droit et la vie active l'œil gauche. La méditation des réalités sublimes demande du

discernement, si l'on ne veut choir de la contemplation des plus hauts mystères dans le précipice de la perfidie ou de l'erreur contre la foi. Ceux qui manquent de cette qualité feront bien de se maintenir humblement par les exercices de la vie active dans l'innocence et la vertu commune.

Les avis de saint Grégoire aux contemplatifs sont pleins de sagesse. Quiconque veut s'adonner à la contemplation doit au préalable s'examiner attentivement et mesurer ses forces et l'étendue de son amour. Cet amour est le levier spirituel qui arrache notre cœur au monde et l'élève aux vérités les plus hautes. Le contemplatif est tenu enfin d'examiner s'il est capable ou de comprendre avec les forces de son amour les vérités qu'il ignore ou, s'il ne peut les comprendre, de les accueillir avec une crainte respectueuse.

Quand l'âme cesse d'être soutenue par l'amour dans la contemplation, l'ennui et la tiédeur l'environnent aussitôt de ténèbres ; d'autre part, si une crainte salutaire ne la retient, la vivacité de ses pensées l'expose à s'évaporer en imaginations vaines. La présomption lui interdit l'accès des secrets divins ; car on n'y pénètre jamais de force, comme elle tente de le faire. Dans ces conditions, un esprit superbe, prenant le faux pour le vrai, s'éloigne d'autant plus des mystères divins, qu'il lui semble davantage s'en approcher.

Ceux qui tendent au sommet de la perfection chrétienne n'ont qu'à s'exercer soigneusement à la pratique des bonnes œuvres, avant d'atteindre une

haute contemplation. Leur examen portera sur les points suivants : Ne font-ils pas de tort au prochain ? Endurent-ils patiemment celui qui leur est fait ? Ne se complaisent-ils pas dans l'abondance des biens de la terre, et leur absence ne leur cause-t-elle pas une peine excessive? Traînent-ils avec eux le souci des affaires temporelles, quand ils rentrent en eux-mêmes pour s'occuper des choses de l'Esprit ? Savent-ils dissiper ces ombres avec circonspection, lorsqu'elles se présentent pour obscurcir leur intelligence ? Ont-ils le courage de se dominer eux-mêmes avant de s'élever à la contemplation ?

Ces règles posées, le saint Docteur s'empare du texte dont il a paru s'éloigner un instant et il poursuit son commentaire ; ainsi l'Écriture a raison de dire : *Vous entrerez en votre abondance dans le sépulcre ;* car l'homme parfait entre en abondance dans le sépulcre, quand, après avoir accumulé les bonnes œuvres par la vie active, il cache définitivement les sentiments inférieurs qu'il a fait mourir dans son âme, comme il est écrit au texte suivant : *Ainsi qu'on serre en son temps un monceau de froment dans le grenier.*

La Bible lui fournit encore les preuves de la transcendance de la vie contemplative, bien que la vie active ait dans la pratique la priorité. C'est en premier lieu la prédilection d'Isaac pour Rachel ; ensuite la tranquillité de Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur pendant que Marthe dépense son activité. Une vision d'Ézéchiel offre à cette pensée son symbole : *Ils avaient des figures de mains d'hommes*

sous leurs plumes. Les plumes de ces animaux, écrit saint Grégoire, figurent la contemplation des Saints, puisqu'ils s'envolent vers les régions les plus élevées, approchant même des cieux. Les images de mains d'hommes signifient leurs actions ; leurs mains sont cachées sous leurs plumes, parce que la vertu de leur contemplation est de beaucoup supérieure à la sainteté de leurs œuvres.

Ainsi, — et telle est la conclusion du grand Docteur, — avant d'atteindre à l'état de contemplation, il faut, première étape, s'exercer à toutes les vertus de la vie active. Sainteté des œuvres d'abord : la vie contemplative ne vient qu'ensuite pour tout couronner.

CHAPITRE IV.

L'ABBAYE DE CLUNY.

Nul essor intellectuel nouveau ne se produit au cours de la longue période qui s'étend de la fin du sixième siècle au commencement du onzième, en Italie, en France, en Allemagne ou en Angleterre. Les laïques sont absorbés par les travaux agricoles et par la guerre ; leur vie est dure. Ceux qui ont le loisir de se donner une formation se contentent de peu. Les clercs et les moines, qui font à l'étude une part meilleure, vivent péniblement du passé. Ils lisent et relisent la Bible, ils compulsent les œuvres de l'antiquité ecclésiastique parvenues jusqu'à eux et ils groupent les passages explicatifs des Livres Saints qu'ils peuvent en extraire. Ce travail est le fait des plus cultivés. Les autres s'en tiennent à l'ancien et au nouveau Testament qu'ils méditent, aux écrits des Pères les plus autorisés, surtout à leurs homélies et sermons contenus dans les recueils liturgiques. Cassien, saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme, saint Isidore sont leurs auteurs préférés.

Les Saints se font remarquer par l'austérité de leur vie et l'application à la prière. Leur oraison consiste dans une psalmodie prolongée et la méditation des Écritures. Les offices liturgiques sont organisés de manière à leur rendre facile cet exercice. Ils n'ont pas confié leurs impressions à des

œuvres personnelles où nous puissions reconnaître leurs pensées et leurs sentiments. Leurs biographies sont généralement courtes ; on y relève malaisément quelques traits d'un mysticisme caractérisé. Il ne faut pas en conclure que la vie mystique leur soit étrangère, mais leur mysticisme n'a guère laissé de trace. Tant d'autres manifestations de la vie menée par leurs contemporains nous échappent, qu'il n'y a pas lieu de s'en montrer surpris.

Ces chrétiens simples et forts accumulent dans leurs âmes et canalisent ce que leur livre toute une tradition de sainteté. Ils préparent ainsi l'avenir. Rien ne se perd de ce qu'ils ne peuvent acquérir ou faire. La vie religieuse, qui s'épanouit en un mysticisme très riche au onzième et au douzième siècle, bénéficie largement de leur patient effort. Cette continuité est l'un des plus beaux phénomènes que l'Église présente à l'observateur.

Cette vie se concentre en des foyers, dont quelques-uns apparaissent intenses. C'est Cluny, Le Bec, Cîteaux, Saint-Victor, Prémontré, pour s'en tenir aux plus connus. Leur rayonnement s'étend à toute l'Europe latine. Il part de ceux qui les organisent pour saisir une élite dans leur postérité spirituelle. Le spectacle qu'ils offrent est particulièrement intéressant à Cluny.

Cluny est, au moyen âge, la première institution du monde chrétien, après Rome, *Altera Roma vocor.* Cette prétention, dont on la gratifie, correspond à quelque chose de réel. Par la réforme monastique, dont elle nous donne l'exemple et qu'elle propage,

cette abbaye est la tête morale et religieuse de nombreux monastères anciens ou récemment fondés, qui la prennent pour modèle. De là, son influence atteint les diocèses, Rome, les États eux-mêmes. Le gouvernement des abbés Odon, Mayeul, Odilon et Hugues, qui sont les merveilleux artisans de cette puissance, embrasse deux siècles environ. Ces saints et grands hommes lient si bien leur action qu'elle semble une et ininterrompue.

Odon, qui est le véritable fondateur de Cluny, est le disciple de Cassien et de Grégoire. Il éclaire avec leur doctrine les enseignements de l'Écriture et les préceptes de la règle bénédictine. L'ordre de vie qu'il prescrit au monastère, et les offices liturgiques les réduisent en discipline extérieure et intérieure.

Une extraordinaire familiarité spirituelle avec saint Martin caractérise la piété d'Odon ; elle prend en certaines circonstances une allure mystique incontestable. Il est le serviteur de Martin, du premier jour de sa vie au dernier. On les voit collaborer.

Abbon, qui sera son père, est affligé de n'avoir pas d'enfant. Les liens qui unissent sa famille au chapitre de la basilique martinienne, l'autorisent à confier sa peine au Thaumaturge. Assistant, la veille de Noël, à l'office nocturne devant son tombeau, il promet à la Mère de Dieu, si elle lui obtient un fils, de le consacrer au service de Martin. Sa demande est exaucée. Mû par un sentiment de gratitude, il élève vers le ciel l'enfant venu au jour, en faisant cette prière : « O Martin, perle des Pontifes, recevez cet enfant que je vous offre et que je vous

donne. » Les interventions du Saint montrent qu'il prend ce don au sérieux.

Mais Odon, devenu adolescent, ne paraît avoir aucun souci de la condition en laquelle l'offrande de son père l'a mis. Il s'abandonne au courant d'une vie facile. Son Seigneur, qui le surveille, lui inflige la correction d'une maladie grave. Sa vie même est en danger. Son père comprend la leçon ; agenouillé près de la couche où gît le malade, il fait cette prière : « O saint Martin, je vous ai donné mon enfant ; vous me le réclamez aujourd'hui avec dureté. Du fond du cœur, je vous le donne. » Odon ratifie par un acte personnel l'offrande que son père a renouvelée : « Saint Martin, dit-il, j'étais à vous, quelque chose me le disait au cœur. Mais je l'ignorais ; maintenant que je le sais, je suis à vous, à la vie, à la mort. »

Puis son père le conduit à Tours et le donne au chapitre de la basilique, dès qu'il est revenu à la santé. Martin a des desseins sur lui. La vie religieuse n'est plus dans sa maison ce qu'elle était jadis. On pourrait déjà lui appliquer le récit qu'Odon fera plus tard dans un sermon prononcé sur la destruction de l'église du Saint par le feu. Les frères qui le servaient, dit-il, étaient bien déchus de leur antique ferveur ; cette manière de vivre causait de graves scandales aux pèlerins qui venaient toujours implorer son assistance. Leurs discussions éclataient parfois en querelles violentes sous les yeux des laïques écœurés. On les vit un jour s'injurier et se battre en pleine église devant le saint Tombeau. La nuit suivante, un des pauvres que les

chanoines entretenaient, vit Martin en songe. Le Saint se plaignait des troubles et des ennuis que les frères lui causaient. « Puisqu'ils ne veulent pas me laisser tranquille, je les abandonne pour aller vivre en paix à Tulle. » Ceci se passait quelques jours avant l'incendie.

Odon est trop jeune pour apprécier la gravité de ces désordres. L'étude au reste le passionne. Les divines Écritures ne pouvant satisfaire toute sa curiosité, il lit les auteurs profanes. Mais son âme risque de perdre à leur contact son bel élan vers les vérités surnaturelles. Dieu le détourne de ces lectures, en lui dénonçant ce péril au moyen d'une vision imaginaire. Il lui montre pendant son sommeil un très beau vase, rempli de serpents, qui s'échappent et essaient de le mordre. A son réveil, Odon comprend la leçon qu'il vient de recevoir : le vase représente Virgile, les serpents, les doctrines des poètes païens. Il renonce pour toujours à son attrait naissant et il applique aux sciences sacrées toutes les forces de son esprit. Ses études achevées à l'école du plus savant homme de son temps, Remy d'Auxerre, qui enseigne à Paris, il revient à Tours. Les œuvres de saint Grégoire font alors ses délices. Plusieurs chanoines, qui partagent son enthousiasme, lui demandent un résumé de son commentaire sur le livre de Job. Il hésite. Saint Grégoire va le faire sortir de ses perplexités.

Étant en prière la nuit, suivant sa coutume, dans la basilique, Odon s'endort. Des yeux de l'âme, il aperçoit un cortège de saints qui pénètrent dans le chœur et occupent les stalles. Bientôt l'un d'eux, se

levant, invite les autres à partir : que faisons-nous ici ? leur dit-il. — Nous attendons le pape Grégoire, lui est-il répondu. Odon aperçoit ce Saint, qui fait son entrée ; il est magnifique. Les assistants se lèvent et le saluent d'une inclination. Il prend place à l'ambon ; ayant aperçu Odon qui s'est prosterné, il l'encourage avec bienveillance : « Sois sans crainte, frère Odon, lève-toi. » Odon se lève ; il considère plus attentivement Grégoire ; il remarque une plume taillée placée sur son oreille, à la façon des écrivains de profession. Le bienheureux la lui offre, en lui adressant ces paroles : « Aie confiance et fais le travail qu'on te demande. Ton livre ne sera pas détruit ; le mien restera jusqu'à la fin du monde. » Odon se met à l'œuvre dès le lendemain.

Il a pour ami et confident un ancien compagnon de Foulques, comte d'Anjou, nommé Adhégrin, entraîné par son exemple au service de saint Martin. Leurs yeux s'ouvrent à la réalité. La vie facile des chanoines leur devient insupportable. Ils ambitionnent de vivre saintement en un monastère, où la règle soit fidèlement observée. Mais où le trouver ? Il n'y en a aucun dans le pays. Adhégrin entreprend un long voyage pour en découvrir un. Au terme de ses recherches, il est à Tours auprès de son ami : « A genoux, frère Odon, lui dit-il, à genoux pour dire grand merci à saint Benoît et à saint Martin, qui m'ont fait découvrir ce que nous souhaitions. » Il s'agit du monastère de Beaume, que gouverne son fondateur, l'abbé Bernon. Les deux amis se constituent ses disciples, tout en restant au fond de leur âme de la famille martinienne.

Odon devient vite pour Bernon un auxiliaire et il a mission de continuer son œuvre après sa mort. Le monastère de Cluny, qu'il fonde, se développe rapidement. Adhégrin mène la vie érémitique. Comme les solitaires dignes de leur état, il est fréquemment aux prises avec le démon. Un pessimisme sombre l'accable par moments et le jette dans le désespoir. Il faut alors que Martin se porte à son aide. Un jour qu'il ne sait que devenir, un voyageur, d'une très belle allure, se présente et engage conversation avec lui. Adhégrin est bientôt en confiance. « Voilà des années que je sers le Seigneur, avoue-t-il, sans avoir éprouvé la moindre consolation et j'en suis à me demander si mon service lui agrée et si j'aurai une récompense. » L'étranger se jette à son cou, et lui prodigue ses encouragements. Saint Martin lui apparaît encore pour le consoler. Ses visites mystérieuses doivent se renouveler fréquemment ; il témoigne à son pauvre serviteur une grande bienveillance. La biographie d'Odon en raconte une, qui laisse deviner ce que les autres ont pu être.

Adhégrin lui en fait le récit : Un jour, après la fin de la psalmodie, le bienheureux Martin arriva ; son visage était beau. Il se montra comme de coutume très familier, lorsqu'il m'eut mis à l'aise par sa bénédiction. Ayant causé de diverses choses, je lui demandai d'où il venait et où il allait. Martin daigna répondre : « Je viens de Rome et je vais en France. Je me suis détourné de mon chemin. » Je le remerciai de l'honneur qu'il faisait à un pauvre pécheur en le visitant ainsi, et je l'invitai à se reposer dans ma cellule : « On bénit aujourd'hui Louis,

roi des Francs, et je vais à la cérémonie du sacre. Je n'ai donc pas de temps à perdre. — Daignez au moins me bénir avant votre départ. — Non, tu n'as pas besoin de recevoir ma bénédiction ; Celui qui me bénissait jadis, te bénit de la même manière. » Martin s'est récusé, en disant : « alors tu me béniras aussi. » Je n'osai le faire et Martin me refusait toujours sa bénédiction. Adhégrin finit par se décider.

Odon reçoit de son côté les encouragements de son protecteur céleste. Aux heures décisives de son existence, à Cluny, qui sortait de terre, il dirige les travaux de construction. Les choses ne vont pas toutes seules. L'abbé a des moments d'angoisse, qu'il confie à Martin. Dans le courant de novembre, pendant la nuit où la communauté chante les matines de l'octave de sa fête, le Saint apparaît à plusieurs personnes. L'une d'elles l'aperçoit sous les traits d'un vénérable vieillard, couvert d'une aube splendide et d'une chape. Il se promène sur les chantiers, il examine tout. On lui demande qui il est et ce qu'il vient faire : « Je suis, répond-il, celui dont les frères célèbrent solennellement le jour octave ; je suis venu leur rendre visite. Dites-leur de ne point se décourager et de continuer leur entreprise. » Comme on lui fait remarquer la pénurie extrême dans laquelle la maison se trouve, il ajoute : « Qu'ils soient sans inquiétude. Je viens de Rome, et je vais à Tours. Je passerai en Aquitaine et en Gothie, où je trouverai des gens qui fourniront largement ce qu'il faut. » Les frères apprennent bientôt cette révélation, qui les met au comble de la félicité. Ils n'attendent pas longtemps les secours promis. Une

somme considérable leur est envoyée des régions désignées par Martin.

Jean, le délicieux compagnon et biographe d'Odon, avoue que, s'il voulait raconter les manifestations de ce genre dont le Saint a été favorisé dans son monastère de Cluny, un volume ne lui suffirait pas. Il en apprit d'autres qui se passèrent à Fleury-sur-Loire auprès du tombeau où reposent les ossements de saint Benoît. Une intimité toute familiale existe entre le patriarche des moines et le grand réformateur de Cluny ; ils coopérèrent à une même entreprise ; leur action commune se prépare dans les exercices de la vie mystique. Les traits que nous en savons se rattachent à la réforme du monastère. Sa décadence, au sortir des guerres normandes est affreuse et les moines y prennent plaisir. L'un d'eux aperçoit un jour devant la porte un personnage qui lui adresse ces paroles : « Va dire aux frères que je m'en vais ; ils ne me laissent pas un instant tranquille. Je ne reviendrai qu'avec un homme selon mon cœur que je ramènerai d'Aquitaine. » Au moine qui lui demande son nom, il dit : « Je suis le frère Benoît. »

Le temps passe et les désordres continuent dans le monastère. Le comte Élisiard, le roi Raoul, les évêques de la contrée, les jugeant intolérables, s'adressent à l'abbé Odon, qui accepte la mission d'y introduire la réforme. Tout fait craindre un insuccès. Odon, aidé par saint Benoît, y ramène une observance ponctuelle de la Règle, et la prospérité. Les apparitions du Bienheureux Patriarche, tantôt à l'un tantôt à l'autre, rappellent à tous sa collabora-

tion effective. Le saint Abbé se rend compte de sa présence ; il aime pour ce motif Fleury-sur-Loire comme on aime sa maison paternelle. Il tient surtout à y célébrer ses fêtes, à passer la nuit en prière devant la châsse contenant ses reliques, à constater les miracles nombreux qui manifestent la gloire et la puissance du Bienheureux.

L'œuvre réformatrice de l'abbé de Cluny a pour la préparer et la soutenir cette assistance des saints en l'honneur de qui les abbayes sont fondées. Il jouit de leur intimité. Celle de saint Martin le retrouve à Autun et à Tulle. Il se montre particulièrement reconnaissant et fier de celle que lui accorde à Rome l'apôtre saint Paul. Elle complète les liens qui unissent son Église de Saint-Pierre de Cluny avec le siège apostolique. Cette action des saints crée autour de la chrétienté une atmosphère céleste où son âme respire tout à l'aise. Sa foi très vive lui permet de l'utiliser pour le plus grand honneur de Dieu. Mais les sanctuaires dans lesquels il laisse une partie de ses affections ne diminuent pas celle qu'il conserve à son Saint-Martin de Tours. Il retrouve l'enthousiasme pieux de sa jeunesse lorsque les circonstances l'y ramènent, le 11 novembre. Les chanoines, qui connaissent sa dévotion toujours ardente, lui demandent des antiennes et des hymnes qu'ils chanteront à la louange de leur Thaumaturge. Tant de piété mérite sa récompense.

Odon est à Saint-Paul de Rome où le Souverain Pontife l'a fait venir. Ses forces l'abandonnent et une fièvre maligne annonce une mort prochaine. Mais il lui répugne de mourir sans avoir vu une

dernière fois le tombeau de son saint. Celui-ci le prend en pitié ; un ange en informe Odon. « Courage, serviteur fidèle, lui dit-il ; l'heure de ta délivrance allait sonner, lorsque le Bienheureux Martin a obtenu la prolongation de ta vie et la réalisation de tes vœux. Pars donc pour Tours ; c'est de là que tu quitteras la terre pour t'envoler au ciel. » Odon se met en route. Il a le bonheur d'assister aux fêtes du 11 novembre. Une courte poésie garde l'expression des sentiments qui l'animent. « O Martin, vous qui savez rendre la paix aux âmes et qui régnez au-dessus des astres, obtenez-nous les miséricordes du Seigneur et offrez-lui ces vers qu'Odon a composés en sortant de la vie. » Le 15 novembre, la fièvre fait son apparition et continue l'œuvre de mort commencée à Saint-Paul de Rome. Trois jours plus tard, son labeur s'achève, l'âme d'Odon quitte doucement son corps et s'en va rejoindre auprès de Dieu celle de Martin, pendant que les moines chantent au chœur l'office de son octave.

***

Son successeur, Mayeul, archidiacre de Mâcon, devenu moine de Cluny, continue dans le même esprit l'œuvre réformatrice d'Odon. Le roi Lothaire, après avoir entrepris la restauration matérielle de l'abbaye de Saint-Denis, le charge d'y ramener la ferveur monastique. Le saint abbé y fait un séjour. Le voisinage du tombeau de l'illustre martyr, et l'estime en laquelle les moines tiennent les écrits du célèbre théologien Alexandrin sollicitent son atten-

tion. On le voit alors prolonger ses veilles pour les lire et les méditer. Il a cette pieuse coutume de consacrer à la méditation et à l'étude quelques heures silencieuses de la nuit. Pendant qu'il lit le traité de la *Hiérarchie ecclésiastique,* une fatigue excessive le rend incapable de résister au sommeil ; le cierge qu'il a en main tombe sur le manuscrit, la mèche brûle toujours et consume toute la cire, sans que le feuillet en porte la moindre trace. Ce fait merveilleux n'est pas seulement connu des moines de l'abbaye ; ceux de Cluny l'apprennent. On ne pourrait mieux leur recommander les écrits Dionysiens et leur doctrine mystique.

Saint Odilon, successeur et biographe de saint Mayeul, célèbre celui-ci comme le meilleur des pères, le plus saint des abbés et le plus catholique des hommes de son temps. L'estime qu'il fait de sa personne et de ses actes le maintient sous l'influence du même esprit. Trois ans passés à Saint-Denis, et de fréquents retours le rattachent à la doctrine qui circule sous son nom dans les monastères. Sa bonté le rend légendaire ; il donne tout ce qu'il peut et plus qu'il ne peut, n'hésitant jamais à vendre les vases sacrés de son église pour soulager la misère des pauvres. Sa pitié l'expose à des surprises ; il se console en disant à ceux qui les lui reprochent : « Si je dois être condamné, je préfère que ce soit par excès de miséricorde que de justice. »

Sa compassion s'étend aux âmes du Purgatoire. Il les assiste de ses suffrages, et par d'abondantes aumônes distribuées à leur intention. Il finit par instituer la commémoration solennelle de tous les

défunts qui complète si heureusement la fête de tous les saints. Cette fidélité aux âmes du Purgatoire influe, comme nous le verrons bientôt, sur la mystique de Cluny et des monastères de sa dépendance.

Odilon se fait remarquer par sa dévotion au Seigneur présent dans l'Eucharistie. Les larmes coulent en abondance de ses yeux pendant qu'Il s'immole dans le sacrement de l'autel. Notre Seigneur le récompense de sa foi et de son amour en soulevant le voile qui dérobe sa présence. Célébrant la messe de la Circoncision dans l'église de Beaumont, au diocèse de Chalon, il voit de ses propres yeux un bel enfant à la place de l'hostie ; cette vision dure de la consécration au *Pater*. La Vierge Marie se montre, à droite de l'autel, pleine de révérence et de tendresse pour son enfant ; un ange se tient debout à ses côtés.

Une sainte familiarité s'établit par la contemplation entre lui et le Seigneur ; il le suit des yeux de l'âme à travers le texte des Évangiles, voyageant en la compagnie de ses apôtres, ressuscitant les morts, se manifestant à Madeleine, suspendu à la croix. La liturgie s'illumine devant son intelligence de toutes les splendeurs de sa foi. L'importance qu'il lui reconnaît a son expression dans le monastère construit par ses soins. « Odilon a trouvé Cluny de bois, il le laissa de marbre », disent de lui ses contemporains.

Le mysticisme de Cluny a tout son épanouissement dans la vie de saint Hugues, le plus grand de ses abbés. Le légat du Pape, Hildebrand, qui assiste

au chapitre, distingue Notre Seigneur, debout à ses côtés, pour inspirer ses décisions. Saint Pierre Damien ne sait comment traduire la forte impression que lui fait le spectacle de son monastère. C'est, écrit-il, le champ fertile, béni du Seigneur, un paradis terrestre, qu'arrosent quatre fleuves, c'est-à-dire les Évangiles. Les moines le travaillent sans relâche avec la force calme du bœuf attelé à la charrue. Le pasteur veille comme le lion, qui dort sans fermer la paupière. « J'ai vu, continue Pierre Damien, des Paul et des Antoine. S'ils n'habitent point la solitude, ils imitent et ils égalent les vertus des solitaires. Leur fidélité aux observances, leur charité, la sagesse de leurs coutumes monastiques me font penser à l'Église primitive. A Cluny, comme chez les premiers chrétiens, ou plutôt comme au ciel, nul n'a peur de l'indigence ; la charité règne, la joie spirituelle déborde, la paix est le bien commun, la patience fait tout accepter, tout supporter. Une espérance courageuse, une foi robuste, une chasteté sans tache s'allient à l'humble obéissance qui lave les péchés. Que dire de la mortification, du silence, de la grossièreté des vêtements ?

» Les offices divins prennent la meilleure part des journées les plus longues. Comment ne point parler des beautés matérielles de Cluny ? Je devrais décrire les salles construites en belles pierres, l'église vaste et voûtée, ses nombreux autels, son riche trésor de reliques... O noble famille, véritable Israël de Jésus-Christ, vous avez quitté la servitude honteuse du siècle où vos ennemis sont plongés. Vous jouissez maintenant d'une terre promise d'où vous vous effor-

cez de passer à la patrie véritable où coulent le lait et le miel. »

Ce milieu favorise tous les développements du mysticisme, mais il faut, pour le former, le conserver et en tirer parti, le gouvernement spirituel d'un grand mystique, capable d'entraîner les âmes après lui : c'est le cas de l'abbé Hugues. On sait quelle influence religieuse et politique il exerça dans la chrétienté. Les sollicitudes qui accompagnent sa mission extérieure ne lui font négliger aucun de ses devoirs envers les moines de son abbaye et de tout l'ordre. La vision de Hildebrand rapportée plus haut montre l'assistance que Notre-Seigneur lui donne. Il la reçoit fréquemment sous des formes très diverses. Elle lui arrive surtout dans les communications surnaturelles. Il a le don de prophétie qui lui fait connaître des faits éloignés ou secrets, découvrir les pensées intimes et l'état intérieur des âmes, voir les esprits, bons ou mauvais, discerner leur action auprès des hommes. Les lumières qui lui viennent par ce moyen l'aident à conduire ses disciples dans les voies de la perfection ou à les défendre contre les attaques du démon. Pendant que les intérêts de l'Ordre le retiennent au loin, à Saint-Jean d'Angély, il discerne des fautes graves commises au monastère de Cluny ; elles peuvent avoir des conséquences désastreuses. Hugues, s'en rendant compte, modifie son plan de voyage et revient à son abbaye pour prendre les mesures nécessaires. Il est, une autre fois,informé de la même manière d'une infraction à la règle dont quelqu'un s'est rendu coupable au monastère de Saint-Marcel de Chalon.

Hugues a hérité de la pieuse tendresse d'Odilon pour les mourants et pour les défunts. Les âmes lui apparaissent et l'informent de la situation qui leur est faite par la justice divine. Il les assiste de ses prières, ses pénitences, et ses œuvres charitables. C'est ce qui arrive après la mort de Durand, archevêque de Toulouse, qui fut abbé de Moissac. Plusieurs religieux ont de ces manifestations. On dirait que les âmes en détresse vont à ceux qu'elles reconnaissent capables de les assister. Leur confiance toute familière dans leur intervention est l'un des traits caractéristiques du mysticisme clunisien. Pierre le Vénérable en fournit de nombreux témoignages dans ses curieux *Livres des miracles.*

Le frère Bernard reçoit plus souvent que d'autres ces visites mystérieuses. Une nuit, il quitte l'église après l'office de matines pour aller au dortoir ; un inconnu, portant les signes des abbés, s'approche et lui adresse quelques paroles. Le moine fait observer que le silence nocturne ne peut être ainsi violé. L'étranger alors décline son nom et son titre. Il se nomme Étienne, il fut abbé de Saint-Gilles. Mort depuis peu, il est détenu dans les flammes du Purgatoire. Il fait demander à l'abbé Hugues et aux frères de le prendre en pitié et d'adoucir son infortune par leurs suffrages. Afin de lui donner une preuve de ses dires, il ajoute qu'il mourra lui-même dans huit jours. Le frère Bernard se précipite au chœur où il raconte tout au Père Prieur et à saint Hugues. Sa mort au jour indiqué confirma sa vision. Les défunts qui recourent ainsi aux moines sont des confrères ou des bienfaiteurs. Un certain Ber-

nard, qui a fait à Cluny des donations généreuses, a un pressant besoin de la miséricorde divine. Pour l'obtenir, il entreprend le pèlerinage de Rome, il multiplie les pénitences, les aumônes, les largesses aux saints. La mort le surprend en cours de route. Son âme va trouver le prieur d'une dépendance de Cluny, qu'il a fondée, et solliciter ses prières.

Cette clairvoyance surnaturelle s'étend aux démons. Les moines sont renseignés exactement sur leur force, leur habileté et leur acharnement à les perdre. La crainte qu'ils en éprouvent les fait se tenir sur leur garde. Saint Hugues ne laisse passer aucune occasion de les entretenir dans ces pensées. Au cours de sa longue vie, son expérience s'enrichit d'observations nombreuses ; il aime à en faire part. L'année qui précède sa mort, il traite, au chapitre, devant ses moines réunis le jour de Noël, de ce sujet intéressant : « Le diable jalouse votre bonheur. Il veut, dit-il, à tout prix se mêler à la fête pour la troubler. Mais un frère a vu cette nuit la Mère de miséricorde entourée d'une multitude d'anges ; l'Enfant Dieu débordait d'allégresse ; il le montre par ses gestes. Il dit à sa Mère : vous voyez le ciel et la terre se réjouir à l'occasion de ma naissance. Où est le démon en ce moment ? Qu'est devenue sa puissance ? Le diable, qui entend ces paroles, est couvert de honte ; il est furieux de colère. Il demande, en hurlant, qu'on le laisse au moins pénétrer dans l'église et assister aux offices. L'Enfant le congédie, en lui disant d'entrer par où il pourrait. Satan se heurte en vain au chapitre, au réfectoire, au dortoir ; les chants des moines, les lectures qu'ils

entendent, leur piété dressent contre lui un rempart inexpugnable. Il doit se retirer, le désespoir au cœur. » Saint Hugues profita de cette vision pour leur recommander une fois encore la vigilance et la confiance.

Les mauvais esprits ont toujours pour les combattre les anges et les saints. Ces luttes se déroulent surtout auprès des mourants. C'est ce qui conservera leurs âmes et les entraînera à sa suite. L'infirmerie où se tiennent les malades devient alors un champ de bataille spirituel. Un frère Eppo, admis dans la salle réservée à ceux dont l'état est désespéré, voit de nombreux démons s'agiter, furieux, et tenant un tison enflammé à la main. Les saints apôtres arrivent heureusement pour rassurer les malades et les exhorter à la confiance. Ce frère avait eu jusque-là une crainte horrible de la mort. Ce sentiment se dissipe, quand il aperçoit les anges, qui approchent de l'endroit où les moribonds, étendus sur un cilice couvert de cendres, se préparent à rendre le dernier soupir. Il demande à y prendre place et il attend la mort en paix.

L'assistance religieuse organisée autour des mourants par les coutumes de Cluny transforme le passage de la vie terrestre à celle des cieux. Elle les fait vivre par la pensée dans le monde que la foi révèle. Il ne faut pas s'étonner de voir alors les réalités surnaturelles les dominer à la façon des faits sensibles ; rien dans la vie humaine n'échappe à leur influence. L'ordre que ces illuminations manifestent est exactement celui que l'Église suit dans sa liturgie officielle. Voici, par exemple, un beau commen-

taire mystique du répons *Subvenite*, par lequel le chœur invite les anges à se porter au devant de l'âme du chrétien, dont le corps reçoit les honneurs de la sépulture. L'infirmerie de Cluny est encombrée de malades et les morts sont fréquentes. Cette mortalité extraordinaire a lieu pendant le temps pascal. Parmi les moribonds se trouve un frère, qui, ayant reçu les derniers sacrements, se dispose à partir pour le ciel dans les sentiments d'une foi très vive. Il aperçoit un splendide cortège qui entre dans l'infirmerie ; ceux qui le composent sont vêtus de blanc. Il pense avoir, devant lui, les frères, en coule, qui s'assemblent autour de son lit et vont réciter les prières des agonisants. Mais l'infirmier ne reconnaît personne, au grand étonnement du malade. Au lieu des frères, il a sous les yeux les anges du paradis qui vont accompagner son âme.

Hugues est très attentif aux effets que produit la transformation de l'existence humaine par les vérités de l'ordre surnaturel. Il y découvre le sens véritable des pratiques dont est faite la vie religieuse. La liturgie lui apparaît comme le foyer de cette lumière splendide ; aussi la met-il au-dessus de tout. Personne n'aime plus que lui la beauté de la maison où se chantent les louanges du Seigneur. Ne trouvant pas l'église de Cluny digne des fonctions sacrées, il se préoccupe d'en bâtir une autre. Ce souci le hante pendant ses oraisons jusqu'au jour où saint Pierre lui ordonne de faire commencer les travaux. La nouvelle église, quand elle est achevée, excite l'admiration générale ; on dirait le déambulatoire des anges ; elle est digne du nom qu'elle porte ;

c'est bien la maison du Seigneur. Et le Seigneur aime à y manifester sa présence. L'abbé Hugues l'aperçoit en quelques solennités, allant par le chœur durant la psalmodie ; il chante avec les moines en s'accompagnant d'une lyre d'or.

Les derniers jours qu'il passe à la tête de sa famille monastique, le saint vieillard donne le spectacle d'une union à Dieu sur le point de se consommer. Il est au terme de sa carrière ; il prie constamment ; son âme cherche ainsi à trouver le Seigneur. La fatigue l'empêche de suivre la procession, le dimanche des Rameaux ; de son siège, il assiste à toute la cérémonie. Une émotion profonde s'empare de son âme, au chant de l'hymne *Gloria, laus*. Peu après, un habitant de Varenne, village peu éloigné de l'abbaye, se présente de la part d'un puissant baron. Il dit avoir aperçu saint Pierre entouré de Saints. L'apôtre le charge d'aller prévenir l'abbé Hugues de sa mort prochaine, pour qu'il mette ordre à ses affaires. Mais le brave homme, soit par négligence soit par crainte, n'en fait rien. Saint Pierre lui apparaît une seconde fois et il réitère son ordre. Le saint abbé l'écoute attentivement ; puis il se tient à la disposition de son maître.

Ses forces en effet l'abandonnent rapidement. Le jeudi saint, il ne peut achever la cérémonie du lavement des pieds. Le lendemain, sa faiblesse est plus grande encore. Sur sa demande, le samedi, on le transporte à l'église pour lui donner la satisfaction d'entendre chanter une dernière fois la bénédiction du cierge pascal. Il salue avec une pieuse émotion la lumière qui flambe, et ce symbolisme, qui lui est fa-

milier, l'invite à soupirer après la Terre Promise. Le jour de Pâques, revêtu de ses ornements pontificaux, il reçoit la communion en même temps que les frères. On l'étend sur sa couche dans la soirée. Il n'attend plus que le terme de ses labeurs, et son salaire. Le mardi, la vue s'éteint, la langue se paralyse, les sens s'émoussent. Le Prieur, qui lui porte le Viatique, lui demande s'il reconnaît le Sacrement de la chair vivifiante du Sauveur : « Je le connais, dit-il, et je l'adore. Je vénère la croix du Seigneur. » Il recommande aux frères de ne point oublier l'anniversaire de l'évêque Geoffroy et de l'abbé Guy. Il se fait apporter la châsse qui contient les reliques de saint Marcel, martyr. Avant de perdre complètement l'usage de la parole, il adresse à ses fils un suprême adieu avec la formule du salut monastique : *Benedicite.* Au soleil couchant, les frères en larmes se portent dans l'église de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu où ils le déposent sur le cilice et la cendre. Lorsque le soleil des cieux disparaît à l'horizon, le soleil de Cluny se couche pour ne plus reparaître.

A cette heure, Geoffroy, évêque d'Amiens, qui voyage en Italie, se voit au monastère de Cluny où on lui demande d'administrer l'extrême-onction à l'abbé Hugues. Il croit célébrer la messe et communier son vénérable ami. Revenu à lui-même, il annonce à ses compagnons la mort du saint abbé. Le frère Bernard de Narbonne, qui gouverne alors le prieuré de Nogent-le-Rotrou, entend saint Denys, patron de ce monastère lui dire dans une vision : « Frère, pars pour Cluny, tu verras l'abbé Hugues sur le point

de mourir, tu verras son successeur Pons, que les saints apôtres ont envoyé de Rome. » Il se mit en route et put arriver à temps. Accablé de fatigue, il eut le chagrin de ne point se trouver près de lui lorsque Hugues rendit le dernier soupir. Il assista avec les yeux de l'âme à son départ pour le ciel. Il aperçut la Mère de Dieu qui allait au devant de lui, accompagnée des apôtres Pierre et Paul, que suivait le chœur des martyrs et des confesseurs. Il reconnut parmi ces derniers Martial, Martin et Benoît. Les démons essayèrent de se ruer contre l'âme de l'abbé Hugues ; mais la Mère de Dieu la mit à l'abri avec sa manche, et les esprits mauvais s'enfuirent.

Hugues fut introduit dans une vigne magnifique. Il appela le frère Bernard : « Viens, frère, et mange avec nous de beaux raisins ; il y en a en abondance. Je vais me reposer ici trois jours pour avoir le temps de laver mes pieds, couverts de la poussière du chemin et de faire disparaître l'enflure causée par la fatigue de la marche. Après quoi, je prendrai possession de la demeure que Dieu m'a préparée pour l'éternité. Invite l'abbé Pons, mon successeur, à garder l'innocence pour son compte personnel, et à témoigner aux autres une grande miséricorde. »

Le frère Bernard raconta cette vision, trois jours avant de mourir.

Avec saint Hugues, l'abbaye atteindra son apogée. Sans qu'il y ait, à vrai dire, une « mystique » de Cluny, on n'aura pas été sans observer ce double caractère : la splendeur d'une liturgie qui peu à peu envahit tout, et une sorte de familiarité, très tou-

chante, avec le monde surnaturel. Vers le même temps S. Anselme y ajoutera la recherche intellectuelle. S. Bernard préférera monter à Dieu par plus de travail, de pauvreté, de pénitence, et par une vraie tendresse de dévotion à quoi ses prédécesseurs ne nous avaient guère accoutumés.

CHAPITRE V.

SAINT ANSELME.

L'abbaye du Bec est, au onzième siècle, un foyer intense de vie intellectuelle. La France, l'Angleterre et l'Italie profitent de son rayonnement. Il doit sa force à deux hommes exceptionnels : le bienheureux Lanfranc et saint Anselme. Mais ils subissent l'un et l'autre l'attraction d'un moine, qui s'efface dans le recul des siècles. Les contemporains le remarquent à peine dans son rôle modeste. C'est le bienheureux Herluin, fondateur du monastère. Ce saint homme discerne les mérites du Lombard Lanfranc, que pousse vers lui le désir de posséder la perfection évangélique. Lanfranc, moine, a le milieu qui met en valeur ses facultés intellectuelles. Devenu prieur, il enseigne les moines, ses jeunes frères. L'ardeur de sa foi et de sa charité ne souffre point de l'étendue de ses connaissances ni de son zèle à les communiquer.

La curiosité intellectuelle est, à cette époque, aussi vive que le désir de la profession monastique, mais la chrétienté ne présente aucune organisation sérieuse de l'enseignement ; des prêtres et des moines instruisent comme ils peuvent les jeunes clercs et religieux dans les écoles paroissiales, cathédrales ou abbatiales ; mais le niveau des études n'y est pas élevé. Aussi voit-on la jeunesse avide d'instruction courir fort loin autour des églises qui possèdent un

maître de renom, et prendre rang parmi ses disciples. Il y a, dans cette foule, des moines, des clercs en grand nombre, et quelques laïques. Cette affluence dure aussi longtemps que la renommée des maîtres. Quand la lumière subit une éclipse, les disciples abandonnent les lieux, et s'en vont à la recherche de qui la possède et sait la communiquer.

Lanfranc attire et retient les disciples. Herluin enchaîne par les liens de la conversion ceux qui fuient le siècle, et se donnent à Dieu pour toujours. C'est le cas d'Anselme qui lui arrive d'Aoste, la cité alpine. Le jeune moine cherche le Seigneur de toute son âme. Il s'évade, sous la direction de son abbé, des préoccupations séculières ; il nourrit son esprit et son cœur des vérités éternelles. Le prieur Lanfranc n'a aucun disciple qui puisse lui être comparé. Il profite chaque jour en sagesse et en savoir. L'abbé Herluin est dans la nécessité de priver son monastère de son prieur et maître, pour le placer à la tête de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen récemment fondée par le roi d'Angleterre et duc de Normandie, Guillaume. Il se console de cette perte en lui donnant pour successeur dans sa double fonction frère Anselme. Le nouveau prieur est âgé de trente ans. Il s'acquitte de sa charge avec une supériorité telle que Lanfranc en est presque oublié. Plus tard, quand Herluin est mort, ses frères, à l'unanimité de leurs suffrages, lui confient le gouvernement spirituel et temporel du monastère.

Anselme, abbé du Bec, continue son enseignement ; il est mêlé par l'exercice de sa fonction à la vie publique de la région. Or en ces temps, la conquête

de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, a considérablement développé l'activité politique, militaire et commerciale de nos pays. Les abbés des grands monastères se trouvent en relations fréquentes avec les évêques, les ducs, les comtes et les seigneurs. Anselme est vite au premier rang ; tous reconnaissent sa supériorité intellectuelle et morale. Il est partout à sa place. Sa parole éclaire et encourage. Son action se fait sentir en Angleterre pour le moins autant que sur le continent.

Les Normands restent nombreux dans l'île qu'ils viennent de conquérir. On y rencontre une foule d'hommes d'Église. Les abbayes les plus renommées y possèdent des prieurés où elles entretiennent un personnel religieux. Les dignitaires ecclésiastiques sont volontiers choisis parmi les chanoines et les moines de Normandie. L'ancien prieur du Bec, Lanfranc, est devenu archevêque de Cantorbéry. Sa correspondance avec l'abbé du Bec est une preuve éclatante du crédit de ce dernier.

Lanfranc est aux prises avec des difficultés qu'un saint seul est capable de résoudre. La simple prudence humaine est insuffisante. En ces circonstances, il est moins difficile de remplir son devoir que de le connaître. C'est cette science que l'archevêque recherche auprès d'Anselme.

Le roi d'Angleterre s'efforce d'établir son autorité pour de bon. Il veut ne rien laisser lui échapper. Afin de mettre sur les intérêts matériels une main plus ferme, il ambitionne de diriger les esprits et les consciences. Cette politique devient facilement abusive. Ceux qui la suivent trouvent naturel de lier les

évêques à leur puissance. Le gouvernement de la société religieuse est absorbé par celui de la société civile, et il ne reste plus qu'à faire son deuil des libertés ecclésiastiques, qui se trouvent sacrifiées les unes après les autres. Le régime que cette politique introduit porte le nom d'investiture ; car les princes l'imposaient en même temps qu'ils désignaient un évêque ou un abbé. Les abus qu'un pareil état de choses traîne après lui s'étendent aux diverses Églises de la chrétienté latine. La réaction qui se produit finira par triompher, le jour où elle sera conduite par des saints. Les lumières mystiques sont en ces circonstances, les plus entraînantes. On s'en aperçoit avec Anselme.

Devenu lui-même, après la mort de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry et primat des Églises d'Angleterre, il se voit presque aussitôt contraint d'entrer en lutte avec le souverain qui lui a offert cette dignité. Il lui est impossible de sacrifier les droits du pape aux exigences du monarque. Le voici au premier rang des hommes intrépides qui défendent à cette époque les libertés ecclésiastiques en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie. Il est condamné à passer deux fois la mer pour prendre le chemin de l'exil. L'attention de tous se tourne vers lui. Sa cause est désormais celle de l'Église universelle. Le succès qu'il obtient au terme de sa vie est pris avec raison pour une grande victoire catholique.

Pendant cette phase, la plus glorieuse de son existence, Anselme est ce qu'il fut au Bec : un saint

et un mystique. Il use des moyens de défense que lui donnent ses extraordinaires facultés intellectuelles et morales ; mais la prière est sa grande force. Il ne perd jamais de vue les vérités éternelles, qui éclairent les esprits sur la marche providentielle des événements. Son travail antérieur continue. Ses lettres nous le montrent à l'œuvre. Elles vont à tous ceux qui le questionnent ou qui prennent intérêt à sa cause. On constate à leur lecture l'attraction qu'exercent son jugement ferme, son esprit lucide et son exquise bonté. Son cœur est un foyer où se retrouvent les amis de Dieu et de son Église ; ils y deviennent amis et frères.

L'Archevêque de Cantorbéry ne diffère point de l'abbé du Bec, lequel appartient à la même famille spirituelle que les grands abbés de Cluny. Aussi de Lyon, qui est quelque temps son séjour d'exil, il visite plusieurs fois leur illustre monastère. Saint Hugues l'accueille comme le plus intrépide champion des droits sacrés de l'Église. Ces deux hommes sont passionnés pour les mêmes causes ; ils brûlent du même amour, ils ont les mêmes sentiments. L'affinité spirituelle qui se forme entre eux se prolongera au delà du temps. Quelle que soit la sainteté de Hugues et l'importance de son rôle, Anselme a sur lui une incontestable supériorité. Elle n'est pas seulement due à sa dignité épiscopale ; il faut surtout tenir compte des avantages que ses écrits lui donnent. L'Église nous les montre, quand elle orne son front du nimbe des docteurs. Il l'est à un degré éminent. Son siècle n'en a pas un pareil. Ses œuvres doctrinales lui méritent cette place à part. On y trouve

le spectacle très beau de la foi du saint à la recherche de la connaissance scientifique, que l'intelligence acquiert par son travail : *fides quaerens intellectum*. Là encore, il ne s'écarte jamais de la méthode des Saints.

Son application à l'étude, qui est persévérante, ne le détourne ni de la prière ni de la pratique des vertus. Son biographe et fidèle compagnon, Eadmer, le présente, l'esprit tourné vers Dieu, cherchant à pénétrer le sens des divines Écritures et à connaître toutes les sciences sacrées ; il s'élève ainsi au sommet de la contemplation des vérités éternelles et des mystères du salut. Dieu lui révèle des secrets, qui éclairent singulièrement les problèmes inexplorés dont il cherche la solution. Ses intuitions lui font découvrir des raisons auxquelles nul avant lui ne paraît avoir songé. Cette méthode, qui lie à la contemplation la recherche du philosophe, est celle de tous ses travaux et de son existence entière. Mais elle est surtout de mise dans la méditation des Livres Saints.

Une foi absolue en la parole de Dieu, telle que les Écritures la conservent, donne à son travail personnel une base indiscutable et une direction sûre. Le but de ses efforts est de mettre l'intelligence en parfait accord avec la foi, en écartant les obscurités dont l'ignorance humaine entoure un certain nombre de vérités. L'expérience qu'il acquiert ainsi lui communique une clairvoyance extraordinaire ; on dirait que le Verbe divin dirige sur son esprit ses rayons lumineux. Cette illumination a lieu aux heures où il y pense le moins. Pendant une insomnie, avant

l'heure des offices nocturnes, il pense au don de prophétie, qui mettait sous les yeux des prophètes le passé et l'avenir et leur donnait d'en écrire avec l'assurance des choses vues. Il se demande comment cela peut devenir possible. La réponse lui arrive inopinée. A la faveur d'une vision, il aperçoit de ses yeux à travers la muraille du dortoir les frères qui préparent tout à l'église et vont sonner les cloches. Cette vision intellectuelle résout sa difficulté.

Les veilles sont favorables à cette action du Seigneur dans l'esprit des saints. Tout est au repos dans la nature et les sociétés. Le silence et la solitude qui en résultent, laissent aux facultés intérieures une grande liberté d'exercice. Ces influences divines sont en général suivies d'une joie que l'âme peut à peine contenir. C'est ce qui arrive la nuit où Anselme croit avoir trouvé enfin la preuve de l'existence de Dieu et de ses perfections, dont le développement remplit tout son *Proslogium*.

Quelques passages de ce traité initient le lecteur aux dispositions les plus intimes d'Anselme : « O mon Dieu, je veux vous comprendre, commence par dire l'intelligence humaine. Ce n'est pas afin de croire en votre vérité que je veux la comprendre. J'y crois, ô mon Dieu ; mais je veux comprendre cette vérité que ma foi accepte et que mon cœur aime. O mon Dieu, je veux vous saisir, s'écrie l'être humain s'élançant vers Dieu par tous ses sens à la fois.

« Je suis plongé en vous ; je vis et je me meus en vous. Comment se fait-il que je ne puisse vous approcher ? Vous n'êtes cependant pas loin. Vous

êtes autour de moi, vous êtes en moi. Comment se fait-il que je ne vous sente pas ? Vous vous cachez à mon âme derrière le voile de votre lumière et de votre béatitude ; mon âme alors demeure dans les ténèbres et dans sa misère. Elle regarde et elle n'aperçoit point votre beauté. Elle écoute et elle n'entend point votre harmonie. Elle flaire, et elle ne respire point votre parfum. Elle goûte et ne perçoit point votre saveur. Elle palpe, elle ne sent point ce qu'il y a en vous de volonté. Car vous possédez tout cela en vous, Seigneur mon Dieu ; vous le possédez à votre manière qui est ineffable, vous qui avez donné aux créatures de le posséder à leur manière sensible. Mais, par le fait de la langueur invétérée du péché, les sens de mon âme se sont raidis ; ils se sont blasés, ils se sont fermés. »

Anselme, soulevé dans un élan mystique, exhale son désir véhément de trouver Dieu, de le posséder malgré les nuages que sa faiblesse de créature et de pécheur accumule devant son âme : « Que je vous voie, que je vous entende, que je vous sente, ô mon Dieu ; je veux vous aimer, je veux que tout en moi s'attache à vous, que mon esprit vous médite, que ma langue vous célèbre, que vous soyez la faim de mon âme, la soif de ma chair et l'objet vers lequel s'élève tout mon être. » L'étude s'est muée par l'amour de Dieu en prière et en contemplation dans l'âme de notre Docteur.

Toute sa vie, cette âme soulevée au-dessus d'elle-même aborde ainsi l'étude des mystères de notre foi. Il pense et il écrit en mystique pour le moins autant qu'en théologien et en philosophe. La préface de son

traité de *La foi aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe de Dieu* témoigne de cette disposition intérieure : « Que nul ne se plonge dans les difficultés des problèmes divins, écrit-il, sans avoir auparavant obtenu, par une foi solide, la gravité des mœurs et la sagesse, de peur qu'il ne s'embarrasse dans des erreurs opiniâtres pour s'être engagé à la légère dans les sentiers sinueux de sophismes multiples. Que personne n'ait la présomption d'aborder la discussion des plus hautes vérités religieuses avant de s'en être rendu capable. Lorsqu'il s'y est sagement préparé, qu'il ne laisse point sa foi hésitante devant les difficultés et les impossibilités auxquelles sa raison peut se heurter. »

Plus il approche du terme de sa carrière, plus cette pieuse coutume de contempler avant d'écrire discipline son labeur de théologien. Il l'avoue en présentant à ses lecteurs son livre sur l'accord de la prescience divine, de *La prédestination et de la grâce avec le libre arbitre :* « Ce que Dieu a bien voulu me découvrir de ces questions m'ayant beaucoup plu, j'ai pensé que d'autres éprouveraient la même satisfaction, si je l'écrivais. J'ai voulu offrir gratuitement à ceux qui le demanderaient ce que j'ai reçu gratuitement. » Tout son savoir théologique ne fait qu'entretenir sa charité. « Seigneur, faites-moi goûter par l'amour ce que je goûte par la connaissance. Faites-moi sentir par le cœur ce que je sens par l'intelligence », dit-il dans son livre des *Motifs de l'Incarnation.* Il serait facile de recueillir dans ses œuvres des témoignages multiples de ces préoccupations pieuses.

Au lieu de détourner son esprit des réalités présentes, ses tendances mystiques s'élèvent et le maintiennent à des hauteurs spirituelles d'où les hommes et les événements apparaissent dans toute leur vérité. Les féodaux du onzième siècle ont besoin de rencontrer parmi eux et à leur tête des abbés et des évêques animés de cet esprit, pour les soustraire aux impulsions anarchiques de la force brutale et leur imposer une discipline morale et religieuse. Ils savent leur montrer les liens qui unissent la terre au ciel, et leur donner le respect des institutions et des hommes par lesquels se réalise l'ordre nouveau et surnaturel. Leur doctrine explique leur manière de gouverner. Elle a son objet pratique et sensible, sa force terrestre, sa garantie durable dans l'Église, qui continue l'œuvre du Christ.

Anselme a pour l'Église un amour passionné qu'il exprime en sa langue de théologien et de mystique. Ce sentiment anime toute sa correspondance, et il explique sa conduite dans la querelle des investitures.

Il écrit au comte de Maurienne, Humbert : « Ne considérez point l'Église, qui se trouve dans vos États, comme vous étant livrée pour être soumise à votre domination et léguée à vos successeurs en héritage ; elle a plutôt droit à trouver auprès de vous des égards et une protection, que vous transmettrez à vos descendants. Aimez-la comme votre mère, honorez-la comme l'épouse et l'amie de Dieu. Ceux qui la foulent aux pieds seront rejetés de son sein et foulés aux pieds par les démons ; ceux qui la glorifient seront glorifiés en elle au milieu des anges. »

A Robert, comte de Flandre, qui a renoncé aux investitures, il adresse ces sages avis : « N'allez point croire que vous amoindrissez votre dignité en défendant la liberté de l'Église, l'épouse de Dieu et votre mère ; ne croyez pas vous abaisser en l'exaltant, ni vous affaiblir en la fortifiant. » A sa femme la comtesse Clémence, il dit : « Votre devoir est d'inspirer cet amour de l'Église à votre époux et de lui conseiller à temps et à contre temps de se conduire à son égard en protecteur, non en maître, en fils, non en beau-fils. »

A Baudouin, frère et successeur de Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem, il écrit : « Dieu n'aime rien tant en ce monde que la liberté de son Église. Ceux qui cherchent à la dominer plus qu'à lui rendre service montrent d'une manière éclatante qu'ils sont en opposition avec lui. Il veut que son épouse soit libre, non esclave. Ceux qui la traitent et l'honorent comme une mère se conduisent comme ses enfants, et les enfants de Dieu. Ceux, au contraire, qui la dominent, comme si elle leur était soumise, cessent d'être ses enfants pour lui devenir étrangers ; ils sont par conséquent déshérités à juste titre des biens qui leur sont promis. »

Avant d'entrer en lutte contre le roi Henri, il a demandé au Pape Pascal ses instructions : « Je ne crains rien, lui écrivit-il, ni l'exil, ni la pauvreté, ni les tourments, ni la mort. Avec la grâce divine, mon cœur est prêt à supporter tout cela par obéissance au Siège apostolique et pour ma mère, l'Église du Christ. » Cette vue des grandeurs surnaturelles de l'Église le met à même de discerner exactement les

positions prises par les ennemis de la foi ; il trouve aussitôt les réponses à leur faire. On ne l'ignore pas à Rome. Pendant l'un de ses exils, il assiste au concile de Bari, où les évêques latins et les orientaux discutent de la procession du Saint-Esprit. Les Grecs obscurcissent et entravent les débats par leurs interminables subtilités. Les latins ne savent que répondre. Le pape Urbain, qui préside l'assemblée, se tourne alors vers Anselme : « Père et maître Anselme, archevêque des Anglais, où êtes-vous ? — Seigneur et Père, que désirez-vous de moi ? — Pourquoi gardez-vous le silence comme les autres ? Venez, venez, montez à nos côtés ; aidez-nous à combattre pour votre mère et la nôtre. »

Anselme s'est élevé à ces hauteurs par son application au devoir, par les veilles prolongées, par les macérations qu'il pratique, par la patience dans les maladies et les désolations spirituelles, par la prière et la contemplation. Cette ascension commence avec sa vie monastique. Sa charité est inépuisable ; il a l'art de se donner. Dieu, attentif à ses efforts, ne lui ménage point ses faveurs. Il lui offre en échange son Esprit de conseil et de sagesse. Ses moines, les abbés ses confrères, les évêques et les princes qui le visitent ou lui écrivent sentent à la clarté de ses paroles que cet Esprit guide sa langue et sa plume. Ils ont en sa direction une confiance entière.

Les communications fréquentes qu'il a avec le Seigneur sont connues de ses disciples et de ses amis ; ils n'ignorent pas davantage ses miracles. Ils savent par expérience l'efficacité de ses oraisons.

Des signes extérieurs ne leur permettent à ce sujet aucun doute. Ils se disent, entre autres choses, qu'un de ses moines l'aperçut une nuit priant au chapitre avant l'office de matines : un globe de feu, qui se tenait au-dessus de sa tête, l'inondait de lumière.

Ses disciples recourent à lui pour acquérir l'art de l'oraison. C'est pour répondre à leur désir, qu'il rédige ses méditations et ses prières. Il mettra toute sa vie à compléter ce recueil, qui est la partie la plus belle de son œuvre littéraire. Nulle part ailleurs, il n'apparaît autant lui-même. On y apprend à pleurer ses fautes, à mettre sa confiance en Dieu, à désirer les biens célestes, à acquérir la componction. Son exemple forme les âmes à la pratique de l'oraison.

Voici en quels termes il s'adresse à Lui dans sa méditation XV : « Venez, soyez à moi, ô Dieu que j'aime, que je chéris, que je bénis de cœur et de bouche, que je loue, que j'adore. Mon âme s'attache à vous, elle brûle de votre amour ; elle ne respire que pour vous, elle aspire à vous posséder. Elle ne désire que vous seul ; elle ne trouve de douceur qu'en vous ; elle ne veut s'entretenir que de vous, n'entendre parler que de vous, n'écrire que sur vous, ne traiter que de vous. » Dans la méditation XIII, il s'adresse ainsi à Notre Seigneur : « Comment se fait-il que vous êtes plus doux à ceux qui vous aiment comme Verbe fait chair que dans vos splendeurs de Verbe ? O Jésus, mon âme aspire à contempler votre beauté ; elle brûle de vous entendre. O le désiré de mon cœur ! Jusques à quand supporterai-je votre absence ? Jusqu'à quand pleurerai-je de ne plus jouir de vous ? Mais où habitez-vous

donc ?... Il m'arrive de loin comme un parfum de votre suavité, parfum plus doux que ceux du baume, de l'encens, de la myrrhe, et que les plus délicieux aromes. Il allume en moi des ardeurs pures, qui me dévorent. Elles sont douces, et cependant j'ai peine à les supporter. » Les effets que produit en son âme la contemplation des scènes douloureuses de la Passion apparaissent à chaque instant sous sa plume. Je n'en citerai qu'un exemple : « Jésus est doux quand il incline sa tête pour mourir ; il est doux quand il étend ses bras ; il est doux quand il laisse ouvrir son côté ; car cette ouverture sacrée nous a révélé les richesses de sa bonté et l'amour de son cœur pour nous... O bon Jésus, vous êtes doux à mes lèvres, doux à mon cœur, doux à mes oreilles. Je ne cherche que vous. Quand même aucune récompense ne me serait promise, quand même l'enfer et le paradis n'existeraient pas, à cause de votre bonté si douce, je m'attacherais à vous pour vous-même. »

Les prières qu'il fait à Dieu sous le poids écrasant de ses responsabilités sont, de toutes, celles où son cœur se livre davantage. La dignité épiscopale l'accable. Nouveau Martin, nouveau Grégoire, il se soulage dans le cloître de son église au milieu des moines, ses frères et confidents. « Je ressemble au hibou, leur dit-il ; il se trouve dans son élément, il est heureux, dans son trou avec ses petits ; mais quand il sort parmi les corbeaux et les autres oiseaux, qui le pourchassent et le criblent de coups de bec, il se trouve fort mal. C'est ce qui m'arrive. Je suis à l'aise et j'éprouve une douce consolation, toutes les fois que je suis avec vous ; tandis que je

me sens accablé et déchiré par les affaires, lorsque je suis au milieu du monde ; je me trouve alors bien mal et je suis saisi de crainte ; je tremble à la pensée du grand dommage que mon âme peut souffrir. » Pendant qu'il parle ainsi, les larmes coulent de ses yeux en abondance. « Vous, du moins, dit-il à ceux qui l'entourent, vous, mes amis, je vous en conjure, ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappé. »

Anselme continue de chercher sa force en Dieu par la prière : « On m'appelle maître, écrit-il en sa méditation LXXIX[e] ; mais je ne sais point l'être. On me nomme pasteur, mais je ne puis en exercer les fonctions. On me voit m'asseoir sur le banc où siège l'évêque ; mais, en me regardant, je comprends bien que je ne vis pas comme un évêque. On me rend les honneurs dus à l'évêque ; je ne montre pas dans ma vie la conduite d'un évêque. Je n'ai pas encore vécu comme un bon laïque, et les clercs attendent de moi le modèle de leur vie... Vous avez établi docteur un ignorant, guide des âmes un aveugle, directeur un égaré. Instruisez donc ce docteur, dirigez ce directeur. Enseignez, conduisez, gouvernez mes diocésains, et moi avec eux. »

Cette prière a son complément dans la méditation XVIII : « O Christ, ô mon Dieu, Pasteur et Directeur des âmes, c'est vous qui, sans aucun mérite de ma part et par un effet de votre miséricorde, avez élevé ma petitesse aux fonctions pastorales. Par considération de vous-même et de votre nom, rendez-moi propre à ce ministère, afin que je gouverne sagement cette maison et que en toutes circonstances

je puisse paître votre troupeau selon vos volontés. Par pitié, par bonté, accordez-moi de devenir en votre maison une lumière ardente et brillante... Rien ne vous est difficile, rien ne vous est impossible. Pour vous, vouloir c'est faire ; votre volonté se confond avec l'exécution. Voilà pourquoi je crois de cœur et je confesse de bouche que vous voulez vous servir d'un être aussi petit que moi pour remplir magnifiquement ces fonctions. Vous pouvez, je le sais, et j'en suis certain, vous servir de moi, petit et faible, pour faire produire à votre troupeau des fruits abondants. »

Ce ton humble, simple est celui de toutes les prières d'Anselme. Plus la grâce l'élève, plus il se tient à sa place de créature et de pécheur. Cette attitude, à laquelle s'ajoute une confiance illimitée en la miséricorde divine, caractérise tous les mystiques du moyen-âge ; ils restent par là les disciples des Pères, leurs maîtres. Rien ne contribue davantage à leur conserver une simplicité que l'on ne retrouvera bientôt plus chez leurs successeurs.

Par saint Anselme, Notre-Dame fait son entrée solennelle dans le mysticisme chrétien. A cette époque, les monastères lui rendent un culte filial. Leurs églises sont dédiées, nombreuses, à son nom. Les moines devancent par ces actes de piété les évêques, les chapitres et les communes du treizième siècle. Ils s'appliquent à faire de la France le royaume de Marie. Au Bec, l'abbé Herluin en a fait, par la dédicace de son église, la mère et la souveraine de l'abbaye. Les moines constituent sa famille ; ils la

vénèrent comme une abbesse. Il faut voir là autre chose que des sentiments. Les frères se racontent mille traits qui les rendent en quelque sorte visibles et palpables. Ils savent, à n'en pas douter, que Notre Dame visite souvent le monastère, et qu'elle s'y installe. Le sacristain, Gothbert, l'a vue assise sur le siège de l'abbé au chœur ; saint Pierre et saint Paul étaient à ses côtés. Les anges chantaient des psaumes.

Ce milieu est bien fait pour Anselme ; il se prend lui-même pour le serviteur et le fils de Notre Dame. Ses grandeurs théologiques excitent son admiration ; il ne se lasse jamais de lui dire son amour et sa vénération : « Rien n'est égal à Marie, écrit-il dans son oraison ; rien, excepté Dieu, n'est plus grand que Marie. Dieu a donné pour fils à Marie son propre Fils, égal à lui-même, né de son cœur. Toute la nature a été créée par Dieu, et Dieu est né de Marie. Dieu a tout créé et Marie a enfanté Dieu. »

« O Vierge, écrit-il ailleurs, je sais qu'il existe des Apôtres, des Patriarches, des Prophètes, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges ; ce sont des intercesseurs puissants, et je suis tout disposé à leur offrir mes supplications. Mais vous, ô Notre-Dame, vous êtes plus puissante et plus élevée que tous ces intercesseurs. Tous ces saints et les anges eux-mêmes, comme aussi les rois et les puissances d'ici-bas, les riches et les pauvres, les maîtres et les serfs, les grands et les petits, vous reconnaissent pour leur souveraine. Ce qu'ils peuvent, avec vous, en se réunissant tous, vous le pouvez à vous seule et sans eux. Pourquoi le pouvez-vous ? Parce que

vous êtes la Mère de notre Sauveur, l'Épouse de Dieu, la Reine du Ciel, de la Terre et de tous les éléments. Je m'adresse donc à vous, je me réfugie auprès de vous, et je vous prie instamment de m'aider en toutes choses. Si vous gardez le silence, nul ne priera pour moi, ni ne m'assistera. Si vous priez pour moi, tous prieront, tous m'assisteront. »

Les prières et les discours n'épuisent pas son enthousiasme. Il le répand dans ses hymnes, ses proses et son psautier de la Vierge. Sa poésie est pleine de théologie et de grâce. Le « latin mystique » peut y puiser. Anselme est un initiateur ; Bernard, Fulbert de Chartres, Adam de Saint-Victor, cent poètes du moyen-âge, chanteront après lui les grandeurs, les bontés, les beautés de Notre-Dame.

On voit que chez S. Anselme la spéculation théologique ne nuit pas à la piété. Elle l'inspire, la soutient et l'enrichit. Ce penseur reste un cœur simple, une âme aimante, et un mystique complet.

CHAPITRE VI.

SAINT BERNARD.

Par sa vie sainte, par ses écrits et par son influence, saint Bernard a fait faire au mysticisme chrétien un progrès considérable. Nous le connaissons bien, car il apparaît dans une lumière historique abondante. Sa correspondance, ses discours et homélies, ses traités livrent le fonds de son esprit et de son cœur. Parmi ses moines et les abbés, avec les hommes d'église et les gens du siècle, il pense, il sent, il parle comme il s'exprime dans ces pages, lesquelles après plusieurs centaines d'années sont extraordinairement vivantes. On y reconnaît les sources limpides de la doctrine.

Il est l'homme de la Bible, dont les idées, les images et les mots coulent de sa plume et de ses livres comme de source. Il se l'est assimilée par l'étude et la contemplation ; elle illumine et elle embellit sa pensée et sa langue. Cependant cette pensée est très personnelle. Mais, à force de lire et de méditer les Livres saints, il se forme entre son intelligence et celle des écrivains sacrés une union telle que des idées et des sentiments identiques s'extériorisent spontanément en une langue de même allure. C'est ce qui fait sa grande originalité.

Bernard se forme à peu près seul, dans un milieu monastique qui exerce vraiment sur son être une influence profonde. Tout, jusqu'au cadre extérieur de

sa vie, a un effet intellectuel et moral en cette âme ouverte et sensible. Cîteaux compte plusieurs années d'histoire, quand il s'y présente avec une belle suite d'amis et de parents, entraînés par son exemple à la recherche de la perfection évangélique. Il n'est donc pas un fondateur ; ce titre et ce rôle appartiennent au saint abbé Robert, qui échangea son monastère de Molesmes pour la solitude de Cîteaux, et aux abbés Albéric et Étienne Harding, qui gouvernèrent à leur tour la nouvelle maison. C'est du milieu créé par ces hommes qu'il reçut une forte empreinte.

Il se donne tel qu'il est à sa famille religieuse, avec toutes les ressources de son esprit et les élans de son cœur. On le voit immédiatement s'identifier avec Cîteaux, ses usages, ses aspirations surnaturelles. En échange, Cîteaux s'identifie à Bernard, s'approprie ses idées, ses sentiments. Bernard anime ce corps vigoureux et sain. Les chrétiens d'élite cèdent à une attraction que toute sa personne dégage ; enchaînés par sa doctrine, sa bonté, ses exemples, ils le suivent jusque dans le cloître. Ils vivent de la vie qu'il mène ; ils se renouvellent à son image et ressemblance. Pas un ne l'égale. Par eux cependant son action se développe et finit par s'étendre à toute la chrétienté latine. Cela se fait parallèlement à l'extension de l'ordre de Cîteaux. Les abbayes se multiplient avec une rapidité que l'on n'avait pas encore vue ; elles se lient les unes aux autres sous la direction de l'abbé de Cîteaux en une puissante fédération monastique. Cette organisation laisse bien loin derrière elle ce que Cluny a commencé. Les abbés qui

les gouvernent sont de la famille spirituelle de Bernard ; ils sont pénétrés du même esprit et ils reflètent sa pensée. Ses livres circulent de monastère en monastère ; les moines en écoutent la lecture ; ils les méditent. Ses lettres sont lues et pieusement conservées. Ainsi se crée dans l'ordre cistercien un état d'esprit, qui active les aspirations mystiques et facilite l'ascension des âmes.

Les biographes de Bernard fournissent les moyens d'assister à la formation des liens qui l'unissent à sa famille religieuse. Son arrivée a tous les caractères d'un événement providentiel. Les sujets manquent à Cîteaux, et l'abbé Étienne est dans les angoisses d'un supérieur qui voit sa maison défaillir. Le Seigneur lui fait dire par un de ses moines, mort depuis peu, de reprendre courage ; car sa postérité spirituelle deviendra nombreuse, au point d'étonner les hommes. Bernard sur ces entrefaites, sollicite son admission au noviciat ; trente compagnons entrent ce même jour. Cela se passe en 1112. Les austérités communes lui paraissent insuffisantes. L'esprit compte seul à ses yeux ; il arrache ses sens aux séductions des joies terrestres par le travail, le jeûne, les veilles. Il ne se donne aucun répit.

Le recrutement continue. Cîteaux, foyer intense de vie religieuse, attire ceux qui éprouvent le besoin de vivre pour Dieu. Il lui arrive des hommes puissants en œuvre et en parole. Les fondations se succèdent d'année en année et activent le recrutement, en multipliant les foyers. Bernard ouvre personnellement celui de Clairvaux en 1125. Avec un corps délabré par son expérience héroïque de la vie reli-

gieuse, avec une âme qui déborde de la pensée et de l'amour de Jésus-Christ, il prend la tête de ses douze frères. Sans négliger le moindre de ses devoirs, il accumule des provisions de doctrine pour se les assimiler et en faire la sage distribution.

A Clairvaux, la vie est dure : la cuisine des moines, fort parcimonieuse, n'admet d'autres condiments que le sel et l'huile ; on y joint, au dire d'un témoin, Guillaume de Saint-Thierry, la faim et l'amour de Dieu. Pour faire apprécier cette nourriture, Bernard aime à dire : « Si vous connaissiez toutes les obligations qui incombent aux moines, vous arroseriez de vos larmes toutes les bouchées de pain que vous mangez. Nous sommes entrés dans ce monastère pour pleurer nos fautes et celles du peuple. En mangeant le pain que les fidèles nous donnent, nous contractons l'obligation d'expier leurs péchés, comme s'ils étaient les nôtres. » Les quelques tempéraments que le saint apporta dans la suite à des rigueurs excessives ne compromirent pas cependant les effets de cette substitution spirituelle.

Le développement de Clairvaux, qui ne se fait pas attendre, met son abbé en rapports intimes et suivis avec les seigneurs, les princes, les évêques, les rois et le pape. Tous acceptent l'ascendant de sa sainteté et de sa doctrine. Il devient la lumière du monde, la terreur des semeurs d'hérésie, le conseiller des Rois et des Souverains Pontifes. Réformateur des abus, restaurateur de la discipline, vengeur des opprimés, soutien de la Papauté, apôtre d'une croisade, il excite l'admiration et l'enthousiasme des foules.

Son don de prophétie et les miracles qu'il opère rehaussent son action publique d'un prestige surnaturel. Au milieu de tout cela, Bernard reste un humble moine cistercien, un mystique.

Il fait part d'une expérience personnelle, quand il écrit à un moine de Clairvaux, devenu le pape Eugène III. « La parole ne peut exprimer les vérités et les choses qui nous surpassent : l'Esprit nous les révèle. Mais, pour obtenir cette grâce, il faut rechercher la lumière par la contemplation, la demander par la prière et l'acquérir par la sainteté. » On ne peut appliquer cette méthode, sans y être stimulé par l'amour des choses divines et prédisposé par la pureté de cœur et l'humilité. Celui qui l'applique, entre en possession des forces de l'Esprit-Saint ; il s'imprègne de l'onction de la grâce, qui lui donne un enseignement ineffable. Dieu, qui refuse ces biens aux grands et aux sages du siècle, les communique aux petits et aux faibles.

Il décrit ce travail intime de la grâce dans un passage de son homélie LXXIV sur le Cantique des cantiques : « Le Verbe, dès qu'il entre, a fait sortir l'âme de son sommeil. Mon cœur, qui est dur, pierreux, malade, blessé par lui, s'est ému et attendri. Le Verbe s'est mis à arracher et à détruire, à édifier et à planter, à arroser ma sécheresse, à éclairer mes ténèbres, à ouvrir ce qui s'était fermé, à embraser ce qui était glacé. Le Verbe Époux, quand il pénétrait dans les profondeurs de mon être, ne m'a jamais manifesté sa présence par des signes extraordinaires, paroles ou images ; j'ai seulement ressenti son contact au mouvement de mon cœur. La

correction de mes défauts, l'amortissement de mes appétits charnels, un renouvellement de ma vie intérieure et une vue générale de l'ordre surnaturel sont les effets habituels de son action puissante. »

Il faut le laisser analyser lui-même ce travail du Verbe, auquel il se prête en toute docilité : « A ce degré, l'âme a besoin de se manifester au dehors, ainsi qu'une lampe voulant sortir du boisseau sous lequel on la tient cachée depuis longtemps. Le corps, image de l'âme, participe à cette lumière ; elle brille dans ses regards ; elle se traduit dans son langage, elle se reflète dans son sourire, dans ses démarches et dans ses actions. La beauté visible de ses vertus est la preuve de la nubilité d'une âme ; elle la rend apte à contracter avec le Verbe divin le mariage spirituel. »

Bernard en est là. Toute son œuvre procède de cet état mystique, où l'unité des affections et des volontés entre le Créateur et la créature va se perfectionnant chaque jour. Celui qui recherche sa doctrine dans ses divers écrits ne doit jamais le perdre de vue. Souvent il trace les chemins qui conduisent à ce sommet ; parfois, il raconte en une langue inimitable les noces mystiques du Sauveur et du chrétien.

Après beaucoup d'autres, nous allons procéder à cette recherche des pensées spirituelles du Docteur de Clairvaux. Son livre *De la Considération* est le premier à dépouiller :« Vous me demandez, écrit-il au début, ce qu'est la piété ; eh bien ! c'est la pratique de la considération. » Il ne pouvait mieux définir

son titre. Cet exercice, continue-t-il, fait prévoir, et régler à l'avance, ce qui doit être accompli ; c'est une anticipation salutaire de l'action, qui permet de la purifier dans sa source ; il règle les affections, il corrige les défauts, il dirige les actes, il forme les mœurs, il ordonne la vie entière, en la rendant honnête et bonne ; il procure à la fois la science des choses divines et celle des choses humaines. Il substitue l'ordre à la confusion, il raffermit ce qui se relâche, il recueille ce qui se dissipe ; il pénètre les secrets, il recherche avec soin la vérité, il discute ce qui en a l'apparence, il découvre le mensonge et l'imposture. Nous réglons ainsi d'avance notre conduite et nous soumettons à une critique rigoureuse nos actions antérieures. Les âmes ont par là un moyen de redresser tout ce qui a besoin de l'être. En somme, aux yeux de saint Bernard, la considération est l'art de se connaître et de se gouverner.

Son livre, qui est un heureux complément du *Pastoral* de saint Grégoire, montre l'application de ces règles dans la vie d'un Pontife, qui doit se sanctifier au gouvernement de l'Église universelle. Mais l'exposé des principes qu'il contient, a une portée plus générale encore ; chacun peut y découvrir les vérités au moyen desquelles on devra se fixer une ligne de conduite.

Deux opuscules de l'abbé de Clairvaux éclairent les sentiers qui conduisent au point où la considération est enfin possible ; car, il faut bien se le dire, les débutants ne peuvent s'y adonner avec quelque utilité. Le premier, qui a pour titre *La conversion*, est adressé aux membres du clergé séculier ; le

second, *Du précepte et de la dispense,* est destiné aux moines. Celui-ci enseigne l'art de l'obéissance à la Règle monastique et les moyens efficaces d'en tirer tous les avantages possibles. Or pour le moine, la Règle est la grande route qui conduit sûrement à l'union avec Dieu ; elle simplifie la considération en la mettant en exercice sous le contrôle d'un supérieur responsable.

Le traité des *Divers degrés de l'humilité et de l'orgueil* fait monter plus haut le disciple de Bernard. Il commente d'une manière lumineuse le chapitre septième de la règle de saint Benoît. Voici sa définition de l'humilité : une vertu par laquelle l'homme, ayant de lui-même une connaissance véritable, se méprise. Ses degrés marquent le rythme de l'ascension d'une âme vers l'union avec le Seigneur. « Le Seigneur, écrit-il, nous propose et les fatigues de la route et la récompense du voyage, lorsqu'il nous affirme qu'il est la voie, la vérité et la vie. Il appelle voie l'humilité qui mène à la vie. L'une est le travail, l'autre est le fruit de ce travail... Il se présente lui-même comme le modèle de l'humilité, et le type de la douceur : Ceux qui suivent ses exemples, au lieu de marcher dans les ténèbres, possèdent la lumière de vie. Qu'est la lumière de vie, sinon la vérité, qui éclaire tout homme venant en ce monde ? C'est elle qui nous montre où est la vie véritable. » Notre docteur s'empresse de conclure : la connaissance de la vérité est le fruit de l'humilité. Son enseignement ne s'écarte donc pas de l'expérience faite par saint Benoît et saint Grégoire. Mais il faut suivre le développement de sa pensée.

Le premier pas vers la vérité consiste à s'étudier soi-même et à connaître sa misère personnelle ; le deuxième fait compatir aux souffrances et aux misères du prochain ; le troisième purifie l'œil du cœur, qui devient alors capable de contempler les choses divines. Saint Bernard analyse le travail opéré dans l'âme par l'esprit de Dieu, au cours de cette ascension ordonnée : « Le Fils de Dieu, le Verbe, sagesse du Père, rencontre d'abord cette faculté de notre âme, nommée raison, ensevelie sous le poids de la chair, captive du péché, aveuglée par l'ignorance et adonnée sans réserve aux choses du dehors. Il s'en empare avec bonté ; il la relève par sa puissance, il l'instruit par sa sagesse ; il l'attire en elle-même et il l'utilise avec un art merveilleux, comme on fait d'un intermédiaire ; il l'établit son propre juge. L'âme, ainsi dressée, par respect pour le Verbe auquel elle s'est unie, devient sa propre accusatrice, à la fois témoin et juge ; elle remplit contre elle-même l'office de la vérité. »

L'humilité naît de cette première rencontre du Verbe et de la raison. L'Esprit-Saint daigne ensuite visiter une autre puissance de l'âme, la volonté, que la chair souille et contamine. Elle a subi déjà l'influence et le contrôle de la raison. L'Esprit la purifie en douceur, il l'enflamme, il la façonne, il la rend miséricordieuse. Semblable à une peau qui s'étend sous l'action de l'huile dont on l'enduit, la volonté, imprégnée d'une onction céleste, se dilate au point d'aimer ses ennemis mêmes. La charité procède ainsi de la seconde union, qui est celle de l'Esprit de Dieu et de la volonté humaine.

La raison est éclairée par la parole chargée de vérité, pendant que l'Esprit de vérité anime la volonté : l'hysope de l'humilité purifie la première, et le feu de la charité embrase la seconde. L'âme tout entière reçoit l'influence de l'humilité, qui la rend sans tache, et de la charité, qui la transforme et la remplit. La volonté ne s'insurge plus contre la raison et la raison n'ignore plus la vérité. L'âme est établie dans la paix et le Père se l'unit comme une épouse glorieuse. Elle appartient désormais à l'adorable Trinité.

Cette consécration ne la détache point des vertus initiales, qui la suivent dans toute son ascension. Au sortir de l'école de l'humilité, où elle s'est formée, sous la direction du Fils de Dieu, à l'art de rentrer en soi-même, elle est digne de se voir introduire par l'Esprit-Saint dans les celliers de la charité. Saint Bernard désigne par cette image le cœur du prochain. L'âme s'élève de là, chargée de fleurs et de fruits, symbole des bonnes mœurs et des saintes vertus. Alors elle est admise dans la demeure du Roi, dont l'amour la fait languir. Il lui est donné d'y contempler des choses invisibles et d'y entendre des choses ineffables, que l'homme a défense de redire : ces mystères dépassent d'une hauteur infinie la pauvre science que sur terre la nuit raconte à la nuit.

Voilà une âme en pleine vie mystique. L'émotion de Bernard passe de son cœur dans son style, quand il se lamente de n'être point arrivé à la possession de cette lumière. Il en parle néanmoins avec une expé-

rience telle qu'on ne peut croire à ses humbles déclarations. Ce traité, comme tous les autres, est un miroir de sa vie intérieure. Un mystique seul a le secret des formules qui reviennent à chaque instant sous sa plume, par exemple celle où il condense toute la pensée que développe son traité *De l'amour de Dieu :* la raison d'aimer Dieu, c'est qu'il est Dieu, et la mesure de cet amour, c'est de l'aimer sans mesure[1].

Ses homélies sur le *Cantique des cantiques* sont le chef-d'œuvre de l'abbé de Clairvaux. Elles ont été prononcées devant ses moines, dans le chapitre de l'abbaye. Jamais il ne s'est élevé plus haut. Il découvre les mystères de l'union de Dieu avec les âmes à travers les figures de ce poème biblique, qui devient comme le chant nuptial du Christ et de l'Église. Parce que l'Église est faite des chrétiens ses enfants, les mêmes traits conviennent aux individus et à leur collectivité sainte.

Le don mutuel caractérise l'union nuptiale dans ce domaine, le Christ et le chrétien se livrent l'un à l'autre. Ce don a sa perfection dans le mysticisme ; ses phénomènes correspondent aux phases par lesquelles ce don s'effectue et se reçoit. C'est la traduction développée du *Dilectus meus mihi et ego illi.* C'est l'épouse qui parle ; elle commence par l'amour, et elle continue en parlant de son bien-aimé ; on voit à son langage qu'elle poursuit une seule idée, son Époux. Celui qui ne la comprend pas est étranger

1. Pour le développement de cette pensée, voir au tome II de la présente collection, l'excellente traduction due à H. M. Delsart.

à ses sentiments. Elle ne sait ni garder le silence ni exprimer tout ce qu'elle ressent, lorsque la présence et les discours de son Époux la ravissent de bonheur. Si elle vient à prendre la parole, c'est moins pour dire ce qu'elle pense que pour éviter de se taire. La sainte affection qui la consume a besoin de s'épancher ; l'épouse, en apaisant ainsi l'ardeur qui l'embrase, ne prête attention ni à ce qu'elle dit ni à la manière dont elle s'exprime. Elle laisse échapper tout ce qui se présente à son cœur. Cette observation de saint Bernard peint bien l'allure de ce chant nuptial.

Cette union ne lie pas deux personnes égales. L'une y trouve sa félicité suprême, l'autre manifeste une bonté merveilleuse. L'Époux est celui qui prend soin de l'univers et qui le gouverne ; l'Épouse est l'assemblée des justes, la génération de ceux qui cherchent Dieu et le visage de l'Époux. L'Époux assemble toutes les âmes en une même Église pour s'en faire une épouse unique. A cette fin, il est venu sur la terre accomplir l'œuvre de notre salut. L'Époux, parce qu'il est Dieu, donne toute son attention à une personne unique dans une multitude, comme il peut en voir beaucoup en une seule. La multitude de ces objectifs ne le multiplie pas plus que le petit nombre ne le diminue ; la diversité ne le disperse pas plus que l'unité ne le limite. Il s'occupe d'un grand nombre, sans être pour cela moins attentif à chacun.

Peut-on se rendre compte de ce qui se passe entre l'Époux divin et son Épouse humaine, apprécier ce que l'un reçoit, ce que l'autre donne ? C'est une science expérimentale, qui s'obtient par une grande

pureté de cœur et de corps, et une entière conformité de sentiments avec l'Épouse. « Donnez-moi, écrit saint Bernard, donnez-moi une âme qui aime exclusivement Dieu et pour Dieu tout ce qu'elle doit aimer, une âme dont Jésus-Christ soit la vie depuis longtemps, qui ait pour unique sollicitude sa présence divine, sa gloire, la fidélité à son service. » Une âme de cette trempe est à même de comprendre. Elle mérite d'attirer l'attention de l'Époux et les sollicitudes de sa Providence.

L'abbé de Clairvaux sait que dans son auditoire le Verbe a ses âmes choisies entre mille. Plusieurs de ses homélies ont été prononcées pour elles. Dieu leur a réservé comme un héritage ses plus abondantes bénédictions. Ces richesses spirituelles font leur bonheur et leur sécurité. Elles ont entendu les conseils du sage ; elles recherchent, dès le matin, leur Créateur. Elles le prient, elles s'appliquent à aplanir les voies et à rectifier les sentiers par lesquels on arrive jusqu'à lui. Les miséricordes du Seigneur descendent sur elles. Il prend plaisir à les visiter ; sa venue ne les surprend jamais, même quand elles sont furtives. L'âme le voit venir de loin ; elle observe tous les gestes qu'il fait en approchant ; elle pressent le désir qu'il a d'être en sa compagnie. Elle l'aperçoit dès qu'il est en sa présence ; elle saisit son divin regard quand il le fixe sur elle, tout comme on distingue le rayon de soleil qui entre par la fenêtre ou par une ouverture dans la muraille. Elle entend les paroles tendres qu'il lui adresse : ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle.

Ceux qui se sont familiarisés avec le Cantique

des cantiques reconnaissent les allusions multiples auxquelles se complaît l'esprit de Bernard. L'intelligence de ces phénomènes, continue-t-il, s'acquiert par l'expérience qu'on en fait ; il en est de même de l'art de les bien observer, de les désigner chacun par son nom et d'en parler clairement aux autres. Ceux qui possèdent cet art taisent volontiers ce qu'ils ont appris dans le silence ; mieux vaut, en effet, garder son secret.

Notre docteur mystique s'étend avec complaisance sur les visites de l'Époux. Il nous apprend de la sorte ce qu'il observe en lui-même et dans la vie de ses disciples. Les paroles édifiantes, qui incitent à la pratique des vertus sont, d'après lui, les chemins par lesquels le Seigneur se rend auprès de ses amis. Lorsqu'une parole fait votre âme s'appliquer tout entière à Dieu et s'enflammer de charité, sachez que l'Époux est là. Les effets de sa présence font penser à un feu, qui brûle sans embraser, qui meut sans entraîner. L'âme est ainsi disposée à une action plus directe du Seigneur. Il agit ensuite à la manière d'un feu qui consume, sans faire souffrir, doucement ; sa chaleur s'exerce contre les vices pour les détruire ; sa vertu tient lieu d'onction. Il finit par consumer les souillures du péché et la rouille des vices, par purifier la conscience et la pacifier.

Les regards de l'Époux illuminent l'esprit ; le cœur éprouve alors une dilatation extraordinaire et soudaine ; la clarté qui le pénètre lui donne l'intelligence des Écritures et la pénétration des mystères de la foi. Mais ce rayon lumineux entre seulement par de petites ouvertures, aussi longtemps que la

muraille branlante du corps est debout. Quand l'Époux fait à l'épouse la faveur d'un regard plein de bonté et de miséricorde, sa voix douce et agréable lui insinue la connaissance et l'exécution de la volonté divine, avec lesquelles l'amour véritable se confond. Ce sentiment ne peut, en effet, rester inactif ; il stimule continuellement le cœur à satisfaire aux moindres désirs de Dieu. C'est alors que l'Épouse s'entend dire de se lever en diligence, pour voler sans doute à la conquête des âmes.

Saint Bernard, au lieu d'isoler son mystique de l'Église, le mêle à son existence complète, à toute son activité. La contemplation, dit-il, a cela de particulier que, en embrasant un cœur des feux de l'amour divin, elle le remplit quelquefois d'une volonté ardente de gagner des âmes au Seigneur, en échangeant volontiers le repos de la contemplation pour le travail de la prédication. Ainsi fait-il lui-même. Au fond, l'apôtre qui remplit toute sa mission doit être un mystique. Son labeur apostolique fini, il s'empresse de revenir à la contemplation. Mais ce passage d'un genre de vie à l'autre expose l'âme à des alternatives au milieu desquelles on la voit flotter ; elle craint de trop se laisser prendre aux formes de son activité, au bien qu'elle accomplit, à elle-même enfin et de se détourner, si peu que ce soit, de la volonté divine. La prière est le seul remède efficace à ces inquiétudes ; l'âme s'y réfugie et avec soupirs et larmes, elle exprime au Seigneur et son désir de connaître et de faire toute sa volonté. Bernard autorise cette psychologie du mystique par deux exemples, tirés des Livres saints : l'Évangile

lui fournit celui de Marthe et Marie autour de Jésus, et il emprunte à l'Ancien Testament celui de Job. Ce dernier a l'avantage de développer ses sentiments en une langue expressive et imagée.

Que devient l'âme sur ces hauteurs ? L'épouse, nous dit l'abbé de Clairvaux, arrive ainsi à l'humilité volontaire, qui procède du cœur par l'amour. Ce sentiment est bien supérieur à celui qui a sa source unique dans l'esprit. Il ne suffit pas d'être humble par adhésion à la vérité ; il faut s'abaisser sous l'action spontanée de l'amour. L'épouse souhaite que tous la tiennent pour ce qu'elle est à ses propres yeux. Le premier sentiment, qui est une humilité de vérité, est produit par l'évidence de notre condition ; on ne peut y échapper, sans s'insurger contre la saine raison. Jésus-Christ, que son amour pour nous a déterminé à descendre le plus bas possible, donne l'exemple de l'humilité volontaire. Sa mère a marché sur ses traces. Ce second sentiment, que la charité inocule dans la volonté part du cœur. C'est celui que l'Époux divin attend de son épouse ; il est constant, fécond ; rien ne le diminue, pas plus les reproches que les louanges. Il produit l'obéissance parfaite. Sa puissance devant Dieu et devant les hommes est souveraine. La majesté divine a pour l'âme où règne cette humilité un attrait irrésistible ; quant à l'âme humble, le respect qu'elle porte à Dieu, se mue en une amicale familiarité. « La vie des humbles, écrit saint Bernard, les élève jusqu'à Celui avec qui habite la compassion, et qui trouve à se communiquer un suave bonheur. L'épouse, ne

comptant que sur son humilité, ne s'arrête plus à la pensée que son indigence spirituelle puisse la priver des grâces de l'Époux. »

Cette double disposition de l'humilité et de l'obéissance fait la beauté de l'épouse. Ceci est surtout vrai de ceux qui la réalisent dans une vie sans tache. La simplicité, l'innocence, l'humilité, l'obéissance lui composent une parure incomparable. L'Époux s'extasie devant une pareille beauté ; il se laisse voir, il livre ses secrets. L'épouse a une vue plus pénétrante des choses spirituelles ; elle est prête à considérer les mystères de l'Incarnation et de la Passion.

Le bouquet de myrrhe du Cantique nuptial, où il voit un symbole de la Passion de Notre Seigneur, qui donne à l'âme la paix et la sécurité au sein des alternatives pénibles ou joyeuses, fournit à Bernard une occasion de faire des confidences personnelles. Elles ont la précision d'une autobiographie mystique : « Dès le début de ma conversion, écrit-il, je me suis efforcé de cueillir et de fixer sur mon cœur ce bouquet formé des souffrances de mon Seigneur. J'y ai mis d'abord les privations de son enfance, puis les travaux de ses prédications, les fatigues de ses courses, ses veilles passées en prière, ses tentations et son jeûne au désert, les larmes que lui arrache sa charité compatissante, le souci que lui causent les embûches de ses adversaires, les dangers qui lui viennent de faux frères, la honte des outrages dont on l'accable : crachats, soufflets, railleries, insultes et coups, enfin tout ce qu'il endura à travers la forêt de ses douleurs. Je n'ai pas cru devoir omettre la myrrhe qu'on lui offrit pour breu-

vage sur la croix, et celle qui servit à sa sépulture ; dans l'une, il a pris pour lui l'amertume de mes péchés ; dans l'autre, il a conservé l'incorruptibilité de mon corps. Toute ma vie, je garderai le souvenir de leur abondance et de leur suavité.

« Voilà ce qui me soutient dans l'adversité, ce qui me rend humble dans la prospérité, ce qui me guide durant la vie présente à travers les écueils de la joie et de la tristesse. Voilà ce qui me concilie la miséricorde du Souverain Juge, lequel m'apparaît doux et humble. Je ne le trouve pas seulement disposé à écouter mes prières ; il m'offre encore un modèle à imiter. Il n'est inaccessible qu'aux puissants orgueilleux. J'ai fréquemment ces vérités à la bouche, vous le savez, et Dieu sait que je les ai toujours dans le cœur ; on voit par mes lettres combien elles me sont familières. Ma meilleure philosophie est de savoir Jésus et Jésus crucifié. »

L'épouse se purifie dans le sang rédempteur, et sa clairvoyance surnaturelle devenue plus vive lui fait entrevoir le Seigneur. Il s'agit d'une vue de Dieu compatible avec notre état présent. Elle n'est pas le fait du grand nombre. On ne peut la confondre avec celle que nous réserve la vie future. Au ciel, il n'y aura ni images ni représentations fournies par les sens, ni chair, ni croix, ni infirmités corporelles. L'épouse verra Dieu sans énigme ni figure ; ses lèvres le proclameront tel que cette vision sublime et ravissante le manifeste à ses yeux.

Bernard se demande comment le Verbe et l'âme peuvent s'entretenir. L'Époux n'articule aucun mot ; il parle, comme les esprits, d'une façon toute spiri-

tuelle. Le Verbe est esprit, l'âme est esprit ; ils ont un langage immatériel, pour signaler leur présence et se manifester leurs pensées. Le langage du Verbe est la bonté par laquelle il se communique ; celui de l'âme est l'ardeur de son amour. L'âme qui n'a pas cet amour est dénuée de langage, elle est incapable de converser avec le Verbe. C'est le Verbe qui infuse à l'âme le sentiment de cet amour ; elle aime et elle se sait aimée. Cette infusion de l'amour est à la fois le don et le langage du Verbe ; la réponse de l'âme est faite d'admiration et de reconnaissance.

L'abbé de Clairvaux a parmi ceux qui l'écoutent des moines qui ont une grande expérience des dons célestes ; ils goûtent par moments le repos de l'épouse endormie près de l'Époux qui ne veut pas laisser troubler son sommeil. « Ma joie déborde leur dit-il, quand je vois la divine Majesté s'incliner jusqu'à ses créatures infirmes et converser avec elles ; Dieu épouser une âme exilée et ne pas rougir de lui témoigner un amour passionné ! Cette scène est une vision du ciel sur la terre. L'âme sent la suavité de son union à Dieu, mais elle est incapable de l'exprimer. Elle ne peut rien traduire de ce qu'elle éprouve. » Le pieux Docteur essaie néanmoins de donner une idée du sommeil mystique auquel il vient de faire allusion. Ce n'est ni le repos qui enchaîne paisiblement les sens pour un temps, ni le repos affreux qui détruit la vie. Il n'a rien de corporel.C'est le repos vivifiant, vigilant, qui illumine les sens intérieurs ; il écarte la mort et il donne une vie éternelle. C'est un sommeil qui suspend l'action des sens, et néanmoins ne les endort pas. C'est une extase de

l'épouse, qui l'arrache aux pièges de la vie, sans la lui ôter. Il se produit quand l'âme sort d'elle-même ; son vol l'emporte au delà de notre façon commune de penser. Ayant perdu, non la vie, mais le sentiment de la vie, elle n'éprouve plus les tentations auxquelles la vie l'expose. Perdant le souvenir des choses terrestres, elle se dépouille des désirs inférieurs ou corporels, et de leurs images. La pureté la rapproche des anges et la fait vivre en leur compagnie. Cet état est le ravissement, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même. Mais ce phénomène mystique a besoin, pour se produire, de la contemplation et de la solitude.

Cet exposé de la doctrine de saint Bernard est la meilleure preuve qui puisse être alléguée du progrès qu'il a fait faire à la science de la mystique et à l'art d'en observer le développement intérieur. L'Esprit-Saint agit ainsi depuis toujours dans les âmes qu'il élève à Dieu. Mais ce travail échappait à l'observation. A Cîteaux, à Clairvaux, son action mystique est intense. Le grand *Exorde de Cîteaux,* et les monuments de l'hagiographie cistercienne en fournissent les preuves. L'abbé de Clairvaux, Docteur, n'a qu'à voir et à observer ; il le fait avec sa tournure d'esprit, à travers la littérature biblique. Les images qu'il lui emprunte deviennent transparentes grâce à l'emploi qu'il en fait. Il continue par là toute une tradition ecclésiastique qui suit son cours avec les richesses dues à son expérience personnelle et à ses enseignements.

Entre tous les apports de saint Bernard à la tradi-

tion mystique de l'Église, il convient de signaler la place importante qui est reconnue à Notre Dame, et la part accordée à la liturgie. Les mystiques du Moyen-Age ne s'écartent jamais de cette orientation. Elle nous apparaîtra de nouveau dans la vie et les écrits des mystiques bénédictines, Gertrude et Mechtilde.

CHAPITRE VII.

SAINTE HILDEGARDE.

Sainte Hildegarde est la première des saintes mystiques du moyen-âge. Elle s'impose par la sainteté de sa vie, par ses écrits et par son influence extraordinaire. Rarement mystique fut mêlée de cette façon à la vie publique. Ses traités, ses correspondances, tout ce qui reste de ses écrits la situent fort bien dans son milieu historique. Nous n'avons malheureusement pas une édition complète et satisfaisante de ses œuvres. Il nous faut nous contenter de ce qui en a été publié dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, par Dom Martène, par le cardinal Pitra, et de ce que nous a donné le bollandiste Stilting.

Hildegarde appartenait à une famille noble du Palatinat. Ses parents l'offrirent au Seigneur dans le monastère du mont Saint-Disibode, au diocèse de Mayence. Elle avait huit ans. L'abbesse Jutta devint pour elle une seconde mère, ne négligeant rien de ce qui put contribuer à sa formation religieuse. L'enfant, d'abord, la moniale ensuite, profita si bien de cette sage direction que ses sœurs la jugèrent digne de remplacer leur vénérable abbesse, quand Dieu l'eut rappelée à lui, le 22 décembre 1136. Hildegarde avait alors 38 ans.

Son abbaye, comme il arrivait fréquemment à cette époque, était peu éloignée d'un monastère

d'hommes, qui veillaient sur ses intérêts spirituels et temporels ; ils assuraient le service liturgique de la maison et l'administration des sacrements. Les moniales recouraient à leur direction. Les religieux et les religieuses suivaient la règle bénédictine, tempérée par des coutumes locales. On ne peut en aucune manière les rattacher à l'ordre de Cîteaux, sous prétexte que notre sainte a eu des rapports épistolaires avec saint Bernard.

Les phénomènes mystiques se produisirent en elle pour la première fois d'assez bonne heure et ils continuèrent durant des années sans que personne en eût le moindre soupçon. Sa grande défiance d'elle-même lui interdisait de les communiquer ; ce sentiment d'humilité sincère s'accorde très bien avec cette sorte de pudeur mystique, qui protège les dons de Dieu contre les indiscrétions, en les tenant dans le mystère. Le Seigneur aime le secret, et la publicité lui cause de la répugnance. Pendant cette période de discrétion, la grâce la prépara aux faveurs les plus élevées ; elle éprouva les souffrances et les humiliations dans lesquelles l'âme se purifie. Ce fut Notre Seigneur qui la détermina à prendre la plume, ou tout au moins à dicter, tantôt en latin tantôt en allemand. Des moniales lui donnaient leur concours, mais le travail le plus important fut laissé à Geoffroy, son confesseur. Son rôle équivalait à celui d'un secrétaire. Elle avait quarante ans, quand l'ordre d'écrire lui fut donné. Quelques années plus tard, le développement de sa communauté nécessita la construction d'un nouveau monastère au Mont Saint-Rupert, près de Bingen (1148). Là encore, les mo-

niales bénéficièrent de la direction des religieux qui habitaient le monastère voisin. Les œuvres mystiques de la sainte abbesse conservent des traces nombreuses des relations qu'elle eut avec eux, et du concours qu'ils lui donnèrent.

Sa vie intérieure passa par toutes les phases que l'on sait ; les élévations de l'âme vers le Seigneur, chez elle comme chez tous les mystiques, sont précédées et suivies de souffrances et d'humiliations extraordinaires. L'infirmité de la nature humaine est ainsi mise en évidence, au moment où Dieu se plaît à faire éclater en elle les richesses et les beautés de sa grâce.

Le Seigneur corrige chez Hildegarde les effets malheureux de l'ignorance naturelle que le péché d'Adam et d'Ève a eus pour juste châtiment. Il lui communique, en particulier, la science des divines Écritures ; elle acquiert ainsi une intelligence du psautier et des Évangiles, que l'on rencontre difficilement même chez les saints. Elle a le don des langues ; il lui arrive même de parler une langue inconnue. Les lumières qui pénètrent son esprit ne s'arrêtent pas aux faits et aux doctrines appartenant à l'ordre surnaturel ; elles projettent leur clarté sur les sciences de la nature. Les secrets des cœurs ne peuvent pas plus échapper à ses observations que les actions éloignées. Elle possède le don de prophétie, presque à l'état permanent. Son histoire montre qu'à cette faveur correspond une mission publique. Dieu l'a bien suscitée, en effet, pour ranimer la foi des membres du haut clergé et des princes chrétiens. Elle s'acquitte de cette tâche, comme il sied à

une femme et à une moniale. Cependant on la voit jouer par moments un rôle qui l'élève au-dessus de son sexe ; alors elle parle et elle agit en prophétesse.

L'Esprit divin la pousse et la guide dans cette voie ; les événements sollicitent son intervention, et, en corroborant de leur témoignage ses affirmations, ils lui donnent l'autorité morale dont elle est digne. L'expérience qui en est faite confirme sa mission. C'est par ce moyen que Dieu l'accrédite auprès des évêques et des princes ; mais cela ne s'est pas fait en un jour.

Dès son enfance, elle a joui d'une lumière intérieure qui laisse loin derrière elle celle des sens et de l'esprit humain. Sa vivacité et son intensité sont en raison de son union avec le Seigneur. C'est comme une nuée mystérieuse dans laquelle se reflète tout ce que le Seigneur veut lui apprendre. Il y a dans cette illumination de l'âme deux degrés. Le plus élevé se trouve plus rapproché du foyer ; la lumière y brille de tout son éclat ; c'est bien le *lux vivens.* Hildegarde ne peut s'y tenir en permanence : l'illumination par suite est intermittente. Elle jouit d'une manière habituelle d'une illumination moins vive, qui provient cependant de la même source. Cette clarté douce, ininterrompue, est comme une ombre de la lumière vivante, *umbra luminis viventis.* Son intelligence ne perçoit rien en dehors. Cela ne diminue point son activité naturelle ; elle ne néglige aucun des devoirs attachés à sa fonction abbatiale ; elle veille à la bonne administration du monastère ; elle sait défendre les droits de sa famille religieuse. Ce que l'on connaît d'elle laisse

deviner une femme de gouvernement, douée d'une intelligence lucide et d'un caractère ferme.

Au lieu d'écrire elle-même, elle dicte tantôt en latin tantôt en allemand, soit à son confesseur soit à des moniales. Elle ne livre ainsi que ce que Dieu lui enseigne dans sa lumière. Le plus considérable de ses écrits a pour titre les deux mots par lesquels il commence, *Scivias*. On a d'elle, entre autres choses, une vie de saint Rupert et une autre de saint Disibode, patron du monastère qu'elle gouverna, un commentaire de la règle bénédictine, etc.

De sa correspondance fort étendue, il reste environ trois cents lettres. Elles suffisent pour apprécier son rôle et mesurer son influence. Sur la liste de ses correspondants figurent les noms de deux papes, ceux du patriarche de Jérusalem, d'un bon nombre d'évêques, d'abbés et de princes. Les uns obtiennent une réponse à des questions posées, d'autres reçoivent de sages avertissements ou l'annonce d'événements qui les intéressent.

Conon, abbé de Saint-Disibode, est blâmé de sa faiblesse envers ses moines, qu'il a le tort de prendre pour de la charité ; Hildegarde lui écrit, en même temps, qu'il mourra bientôt. Ses lettres aux abbés, soit bénédictins soit cisterciens, leur donnent une véritable direction. Celles qui sont adressées aux communautés elles-mêmes les invitent en termes chaleureux à la réforme des abus ; elle s'efforce de ramener la concorde dans les maisons divisées ; elle presse les chanoines et les clercs de Cologne d'embrasser une vie digne de leur profession. Son in-

fluence est celle d'une grande réformatrice. C'est pour appuyer ses exhortations qu'elle prédit aux intéressés les calamités, dont le monde est menacé en punition des fautes commises. Les faits arrivent généralement tels qu'elle les annonce. Son crédit augmente d'année en année, et de toutes parts les yeux se tournent vers elle. Ses lettres ont beau se multiplier et les visiteurs affluer au Mont Saint-Rupert, Hildegarde ne suffit plus à sa tâche. Des foules ont besoin de la voir et de l'entendre ; elle cède aux instances qui lui sont faites, et elle parcourt les villes du pays rhénan, de la Franconie et de la Souabe ; elle visite les monastères du diocèse de Mayence, ceux de Trèves et de Metz. Elle se rend partout où l'appelle le service de Dieu. On la voit en Belgique et en France ; elle fait avant de mourir le pèlerinage à Saint-Martin de Tours.

Guibert de Gembloux l'accompagne dans ce dernier voyage. Il est l'un de ses correspondants assidus. Comme beaucoup, il lui soumet les difficultés que présente l'étude des divines Écritures et des sciences sacrées. Il lui transmet un jour trente-huit questions assez difficiles, de la part des Cisterciens de l'abbaye de Villers.

Personne cependant ne cherche moins qu'Hildegarde la notoriété. C'est tout à fait à son insu qu'elle attire l'attention au cours de la rédaction du *Scivias*. Son confesseur, Geoffroy, prenait des notes sous sa dictée. Le caractère de ces communications surnaturelles l'impressionna vivement. Il ne crut pouvoir en garder le secret. Le premier auquel il en parla fut Conon, son abbé. Celui-ci prit connaissance du

récit des visions. Mais ne voulant pas porter à lui seul un jugement, il en fit part à l'archevêque de Mayence, Henri, et à des ecclésiastiques éminents. La rumeur s'en répandit dans les milieux ecclésiastiques rhénans, où le Pape Eugène III la recueillit, quand il alla à Trèves présider un concile. Une mission, ayant à sa tête l'évêque de Verdun, Albert, s'en fut sur place examiner l'abbesse Hildegarde. Les envoyés se firent remettre une copie de tout ce qu'elle avait pu dicter, afin de l'étudier à loisir. Ce qu'ils apprirent de sa vie, et ce qui leur fut donné de voir eux-mêmes leur donna toute satisfaction. Le pape, à la suite de cette information, adressa à la sainte une lettre toute de bienveillance paternelle. Les Pères du concile de Trèves reconnurent la sincérité de ses révélations ; ils prirent soin en même temps de l'inviter à ne pas compromettre les dons de Dieu par une sotte complaisance en elle-même. A partir de ce jour, la renommée porta au loin le nom et les vertus de la prophétesse. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, lui écrivit pour se recommander à ses prières. Hildegarde, dans une réponse humble et confiante, lui avoue et son ignorance naturelle et les connaissances que le Seigneur lui donne dans ses visions ; elle lui parle des épreuves qui souvent l'accablent.

Le *Scivias* fait connaître le mysticisme de la sainte abbesse. On y découvre toute une théologie et une science de l'Église, présentées à travers des tableaux, avec une grande élévation de sentiments. Hildegarde commence par décrire la vision ; elle en expose

ensuite le symbolisme pour finir par un commentaire. Chacune des visions remplit aisément un chapitre. Elles sont distribuées en trois livres, comprenant, le premier six visions, le deuxième sept, et le dernier treize. Dans ces tableaux apparaissent successivement la toute-puissance divine, l'œuvre créatrice, les chœurs angéliques, la chute du genre humain, la vocation du peuple juif, l'action mystérieuse du Seigneur, la construction spirituelle de l'Église, les sacrements, la hiérarchie ecclésiastique, l'Eucharistie, les dons de l'Esprit-Saint, les vertus qu'il faut pratiquer en cette vie, la fin des temps et, au sommet de ces visions, l'auguste Vierge Marie.

Impossible de faire passer chacun de ces tableaux sous les yeux du lecteur. Il suffira de lui présenter quelques-uns des meilleurs. Voici, par exemple, celui qui est tracé en l'honneur de tous les Saints, dans la treizième vision du livre troisième. Hildegarde contemple un ciel immense et serein, un concert le remplit de son harmonie ; des chœurs divers célèbrent dans un ordre parfait les joies éternelles. Ils saluent Notre Dame en lui offrant des éloges enthousiastes : elle est un diamant splendide, que le soleil pénètre de sa beauté et de son éclat ; en elle afflue la source divine et créatrice qui jaillit éternellement du sein du Père. Le Verbe restaure en elle l'œuvre qu'Ève a manquée. Elle est la perle radieuse d'où le Verbe fait jaillir toutes les forces et toutes les vertus ; elle est comme la matière initiale d'où procèdent toutes les créatures. Tige très suave qui s'élève de la racine de Jessé. Elle est la plus belle des filles de Dieu, en laquelle Il contemple toutes les

vertus. Le Père éternel fixe sur elle un regard de complaisance, (ainsi qu'un aigle considère de ses yeux le soleil), lorsque son Verbe se décide à prendre chair dans son sein. En cet impénétrable mystère, une fleur aux couleurs éclatantes sort de cette admirable Vierge.

C'est ensuite le tour des anges, plongés dans la très glorieuse lumière de vie ; leurs désirs ardents de puiser en cette lumière inabordable pour toutes créatures ne sont jamais apaisés. Leur innocence, que n'a jamais ternie une action mauvaise, laisse ariver jusqu'à eux toute gloire et toute félicité. Le démon est rejeté de ce bonheur, pour avoir voulu s'élever au-dessus des sommets invisibles, où se tient la Divinité. Les anges ont à garder les peuples, dont l'image brille sur leur face : les archanges reçoivent les âmes des justes ; les Vertus, les Puissances, les Dominations et les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, qui conservent le sceau des secrets divins ; leurs regards plongent dans ce qu'il y a de plus caché ; ils voient les pensées intimes de Dieu le Père, comme si elles étaient inscrites sur sa face.

Hildegarde reconnaît le chœur des Patriarches et des Prophètes, qui ont vu des yeux de l'esprit les événements cachés, et annoncé en termes d'une lumineuse obscurité, la lumière qui devait venir dans la tige, que cette clarté a fait surgir du sol. Ces saints antiques ont prédit leur salut aux âmes exilées, prisonnières de la mort ; ils ont avancé parmi les hommes à la façon de roues qu'aucun obstacle n'arrête, et publié en une langue admirable les mystères de la montagne dont le sommet touche les cieux. Ils

sont tous dominés par le Précurseur, qui s'est levé parmi eux avec l'éclat d'un flambeau allumé ; sa lumière éclaire la montagne et il répand autour de lui des eaux abondantes.

La cohorte apostolique se montre auprès de la tige sans épines que surmonte la fleur ; elle a parcouru la terre et fait entendre sa voix en tous lieux aux hommes déchus et vivant à la façon des animaux. Elle est l'armée du Sauveur, qui s'en est allée offrir aux fidèles la régénération ; l'Agneau l'a envoyée combattre avec le glaive les chiens immondes, qui ont détruit son œuvre. Elle se dresse lumineuse, dans la possession de la science véritable, contre les suggestions de Satan ; elle lui arrache ses victimes pour les laver de leurs souillures dans la fontaine d'eau vive ; elle brille de tout son éclat au milieu de ténèbres épaisses. Comme un faisceau de colonnes robustes, elle soutient l'épreuve de l'Agneau et tout le décor de sa maison. L'Agneau les inonde de joie ; la Vierge Mère est à leur tête. L'Agneau est l'Époux, et son épouse est sans tache.

Les glorieux vainqueurs, que sont les martyrs, ont sauvé par l'effusion de leur sang l'Église qu'ils ont édifiée de leurs mains ; ils se sont nourris du sang de l'Agneau et des chairs de la victime immolée. Grande est leur récompense. Durant leur vie, ils ont méprisé leurs corps, ils ont imité l'Agneau ; ils sont entrés dans ses souffrances pour rétablir son héritage. Le sang qu'ils ont versé les fait ressembler à des roses éclatantes et parfumées, qui exhalent le bonheur dans la joie. Ils ne quittent plus leur Seigneur éternel. Ils sont la force de l'Église.

Voici les confesseurs, qui continuent, en le servant entre le temple et l'autel, l'œuvre du lion très fort. Ils sont associés au travail des anges, qui chantent ses louanges et assistent les peuples dans leurs besoins. Les uns et les autres servent l'Agneau. Ils sont comblés d'honneurs. Les vierges, brillantes comme l'aurore, contemplent Dieu. Elles sont belles et nobles ; le Seigneur se reconnaît et s'admire lui-même, toutes les fois qu'il les considère. Elles s'épanouissent comme des fleurs odorantes dans le jardin de l'Agneau. Elles tirent du sol une fraîcheur inaltérable, pendant que leur éclat éblouit de toute part. Leur excellence provient, non d'une dignité terrestre, mais des embrassements de leur Époux.

Il est facile de distinguer les traits de ce tableau qu'Hildegarde a pris dans la Bible ; elle a pu, du reste, les trouver dans les livres liturgiques de son église. On reconnaît aisément l'influence que la liturgie a eue sur sa vision. C'est le commun des saints qui apparaît au ciel, en la forme d'un calendrier éternel. Les louanges qui leur sont adressées nous les montrent associés par leurs œuvres caractéristiques à la gloire et à la vie divines. Dieu se félicite de les installer à la place inoccupée des anges déchus. La fille de Sion peut se réjouir de ce que le Seigneur lui a rendu tous ceux que le serpent lui avait fait perdre. Elle est plus belle et plus riche qu'elle ne l'aurait été sans cela.

Alors Dieu dans sa divine lumière tourne en dérision le diable, honteux de son échec. De leur côté, les vertus, qui arment les hommes contre les perfidies diaboliques, et qui les ramènent à Dieu par

le chemin de la pénitence, élèvent la voix : « Nous sommes les vertus de Dieu, nous demeurons en lui ; nous combattons pour le Roi des rois, nous séparons le bien du mal. Nous nous sommes manifestés par une victoire, quand est tombé celui qui ambitionnait de voler au-dessus de lui-même. Nous continuons de combattre, en assistant ceux qui nous appellent au secours, en déjouant les embûches du démon, et en conduisant au séjour éternel du bonheur ceux qui veulent nous imiter. » Un dialogue s'établit alors entre les vertus et les âmes de ceux qui vivent sur la terre. Les vertus se produisent isolément sur la scène. Le diable intervient et cherche à tirer parti de la discussion ; à la fin, la vertu d'humilité se présente, et elle invite les vertus à lui conduire les âmes pécheresses pour leur appliquer les remèdes de la Passion du Sauveur. Le diable, troublé par sa présence, lui demande qui elle est et d'où elle vient. Il s'efforce de l'intimider. La foi reconnaît une reine dans l'humilité et elle l'appelle à son aide. L'humilité fait signe à la victoire et lui donne l'ordre de lier le diable. Ce qu'elle fait, avec l'assistance de toutes les vertus. Cette œuvre consommée, elles acclament d'une seule voix le Christ, et elles célèbrent la gloire du Seigneur.

Le mystère de l'Église triomphante et de l'Église militante s'éclaircit dans cette vision avec la communion des saints et l'œuvre commune du ciel et de la terre : la louange divine, vers laquelle tout se concentre. La symphonie délicieuse et réconfortante enveloppe tous les habitants des cieux, et les vertus, qui entraînent les vivants à leur suite. Ses accents

adoucissent les cœurs les plus durs, et les réduisent à la componction et les mettent sous l'action du Saint-Esprit. Elle fait dans les âmes l'unité. Sainte Hildegarde finit son commentaire par une chaleureuse exhortation à la louange divine, dont le psaume CL lui fournit le thème.

La vision de la fin des temps se transforme en une esquisse de tableau grandiose ; les traits sont tirés, pour la plupart, de nos Livres saints. La création tout entière est violemment secouée, avec les éléments qui la composent. Le feu, l'air et l'eau s'agitent et secouent la terre. La foudre éclate sur tous les points à la fois, dans un ciel en tempête. On voit les montagnes s'effondrer et les forêts s'abattre. Tout ce qui est mortel exhale la vie. Tous les éléments sont ainsi purifiés, toute souillure a disparu, si bien qu'on ne peut en découvrir la trace. Une voix puissante se fait entendre de tout l'univers. Hildegarde saisit ces paroles : « Fils des hommes, qui êtes étendus sous terre, levez-vous. » De tous les points du monde, les ossements humains sortent de terre, se rejoignent et s'articulent dans un ordre parfait ; ils se couvrent de chair. Chacun est là avec ses qualités et son sexe ; les bons sont resplendissants, et les mauvais sont noirs. Les uns portent le signe de la foi, les autres en sont privés ; parmi ceux qui le portent, il en est qui le présentent devant leur visage, brillant et pur comme de l'or, tandis que chez beaucoup, il n'en reste plus qu'une ombre.

Un éclair immense brille tout à coup à l'orient ; c'est le Fils de l'homme qui apparaît sur un nuage

avec les traits qu'il avait pendant sa vie mortelle ; ses plaies sont visibles et glorieuses ; les chœurs angéliques l'entourent ; son trône, resplendissant d'un feu qui ne consume point, domine l'immense tempête où le monde se purifie. Un tourbillon enlève à sa rencontre la multitude des humains qui a son signe. La séparation des bons et des méchants s'effectue de la sorte : d'une voix aimable et douce il communique aux justes la béatitude de son royaume céleste ; il rejette dans les tourments infernaux les damnés, avec les accents d'une colère terrible. La scène se déroule ainsi qu'elle est décrite dans l'Évangile, sans interrogation ni réponse. Chacun a en évidence ses œuvres bonnes ou mauvaises. Ceux qui n'ont pas le signe se tiennent à distance au milieu des diables ; ils n'assistent pas au jugement ; tout se passe pour eux dans des nuées épaisses et agitées, qui leur dérobent la vue de la scène ; ils attendent la fin, en poussant des gémissements amers. Le jugement terminé, les éclairs, le tonnerre, le vent, la tempête cessent aussitôt ; le calme est complet parmi tous les éléments. Les élus resplendissent d'une lumière plus éclatante que celle du soleil ; ils se dirigent avec les milices angéliques vers les cieux dans une vive allégresse, pendant que les réprouvés hurlent de douleur, en courant avec les démons aux supplices éternels. L'esprit humain ne peut concevoir l'enthousiasme des chants qui remplissent les cieux, et la tristesse profonde des gémissements infernaux.

La face du monde change alors. Tous les éléments resplendissent dans une imperturbable séré-

nité ; on dirait qu'une puissance divine les a dépouillés d'une écorce noirâtre ; le feu cesse de brûler, l'air est sans brume, l'eau devient stable et le sol ferme. Le firmament ruisselle de la beauté que lui prodiguent le soleil, la lune et les étoiles. Ces astres paraissent immobiles ; il n'y a plus le jour et la nuit. Le jour est désormais sans fin.

Lorsque le tableau s'est déroulé tout entier sous ses yeux, Hildegarde entend une voix céleste qui lui commente chacune des scènes dont il est composé. Les données de l'Apocalypse et de l'Évangile selon saint Mathieu y prennent place, dans un ensemble harmonieux, qui provoque un grand sentiment d'admiration. Des choses vues et entendues sort une louange divine spontanée. C'est l'effet que produit toujours la mystique de notre grande abbesse. Née de la liturgie, elle y est ramenée par son propre mouvement.

Le mystère de l'Église lui est montré dans la lumière de Dieu, qui n'a ni lever ni coucher. L'Église prend tantôt le symbole d'une femme, l'épouse, tantôt celui d'une tour ; certaines visions réunissent les deux figures. De ces images, la voix céleste fait le commentaire lumineux. Ainsi procèdent sans doute les contemporains, quand ils méditent devant le portail sculpté d'une église, les enluminures d'une Bible ou d'un Sacramentaire, ou les verrières d'une cathédrale. Les réminiscences bibliques ou liturgiques prennent place dans l'œuvre de l'artiste et lui donnent vie ; ces rapprochements naissent d'une inspiration artistique qui se projette, pour les envelopper et les pénétrer, sur les textes scripturaires,

sur les oraisons et les antiennes, sur les cérémonies du culte. Les sacrements et tous les phénomènes de la vie surnaturelle, qui s'épanouissent au sein de l'Église, reçoivent une expression figurée. Les gens du Moyen-Age, qui manquent de livres, s'appliquent volontiers à rechercher l'harmonie qui unit un signe à une idée ou à un fait ; leur esprit travaille les idées et les choses en profondeur.

Hildegarde a un jour cette vision de l'Église ; c'est une femme placée en pleine lumière, au pied de la croix où est suspendu le Fils de Dieu ; elle reçoit l'eau et le sang qui coulent du côté entr'ouvert de son Époux. Celui-ci lui offre en dot, de la part de son Père, le sacrement de son corps et de son sang. Les enfants, qu'elle lui donne par la régénération baptismale l'entourent. Fréquemment elle se rend avec eux à l'autel pour admirer sa dot et la montrer au Père éternel et aux anges. Cela se fait par la célébration du sacrifice eucharistique. La pieuse abbesse aperçoit alors les beautés surnaturelles de cette action auguste.

Lorsque le prêtre approche de l'autel, couvert de ses vêtements sacrés, j'ai vu, dit-elle, une lumière sereine descendre des cieux avec les anges, et entourer l'autel, jusqu'au moment où, la messe terminée, il revient à la sacristie. Lorsque le célébrant a lu l'Évangile, offert sur l'autel le pain et le vin destinés à la consécration, et dit au Dieu tout-puissant son chant de louange : *Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus Sabaoth,* à l'instant où il prononce les paroles sacrées, un éclair d'une inexprimable clarté

jaillit des cieux entr'ouverts, et se dirige vers les saintes offrandes. L'hostie est tellement pénétrée de son éclat qu'elle devient éblouissante comme le soleil. La lumière céleste, en même temps, l'enlève vers son point de départ, dans les secrets du ciel ; elle la ramène ensuite sur l'autel. Ce mouvement continue avec un rythme qui fait songer à la respiration humaine. Pendant qu'Hildegarde contemple cette transfiguration du cérémonial liturgique, un autre spectacle se développe aux yeux de son âme ; les mystères principaux de la vie du Sauveur : sa Nativité, sa Passion, sa Sépulture, sa Résurrection, son Ascension, se reflètent comme en un miroir, tels qu'ils se sont accomplis pendant sa vie terrestre. Quand le prêtre chante le suave cantique de l'Agneau innocent, la clarté éblouissante se retire dans les cieux ; une fois le ciel fermé, la sainte abbesse entend ces paroles : « Mangez le corps de mon Fils, buvez son sang, pour faire disparaître de vos vies les traces de la prévarication d'Ève, et pour rentrer en possession de l'héritage perdu. » Les dispositions intérieures de ceux qui communient apparaissent au dehors : les uns sont lumineux, les autres pâles ; il y en a qui semblent tout noirs. Quelques-uns sont couverts de poils en désordre et de taches dégoûtantes, ou encore d'épines menaçantes ; on distingue chez plusieurs des marques de lèpre ou des plaies purulentes et nauséabondes. La communion inonde les uns de lumière et rend plus épaisses les ténèbres où les autres se trouvent plongés.

Lorsque, la messe achevée, le prêtre se retire, Hildegarde perçoit distinctement une voix céleste,

qui lui dit : « L'Église dans le secret des mystères vient d'être unie au Christ Jésus, Fils de Dieu, suspendu à la Croix. » Elle écoute ensuite avec une attention pieuse le commentaire de sa vision qui lui est donné par le Père éternel. On trouverait difficilement ailleurs un plus bel exposé des effets que l'Eucharistie produit dans l'Église et dans les âmes.

Par ces visions dont on vient de donner quelques aperçus, par sa vie toute d'épreuves et de souffrances, par l'intimité de son union avec Dieu, Hildegarde occupe parmi les mystiques bénédictins une place qu'on ne lui a pas toujours reconnue.

CHAPITRE VIII

SAINTE ÉLISABETH DE SCHÖNAU.

Sainte Élisabeth, moniale bénédictine, est une contemporaine et une compatriote de sainte Hildegarde. Le monastère de Schönau, où elle passa toute sa vie, est du diocèse de Trèves. Elle eut des relations personnelles avec l'abbesse de Mont Saint-Rupert. Au cours de visites, elles se communiquèrent les faveurs mystiques dont le Seigneur les honorait l'une et l'autre. Hildegarde a sur Élisabeth une supériorité incontestable ; il est même difficile d'établir entre elles la moindre comparaison. La dernière néanmoins prend une part active au travail de réforme que la première s'efforce de promouvoir. Mais son action est beaucoup moins étendue et profonde. Elle l'exerce par correspondance ou de vive voix sans avoir à quitter son monastère.

A Schönau, comme à Mont Saint-Rupert les moniales bénéficient pour leur direction spirituelle du voisinage d'un monastère d'hommes, gouverné par l'abbé Hildelin. Élisabeth eut un frère, du nom d'Egbert, abbé de Saint-Florin. Une grande intimité régnait entre eux. Egbert l'aida à surmonter ses répugnances lorsque son directeur lui eut ordonné de faire connaître les faveurs spirituelles dont le Seigneur la comblait. Il s'installa à ses côtés, reçut ses confidences, et lui servit de secrétaire. La sainte finit par se suffire à elle-même.

Elle avait douze ans lorsque ses parents la donnèrent à Dieu au monastère de Schönau. Onze ans plus tard, en 1152, le Seigneur la visita pour la première fois. Ces visites surnaturelles furent fréquentes ; elles avaient lieu les dimanches et jours de fête pendant les offices, sous les yeux, par conséquent, de nombreux témoins. Les signes extérieurs de ses extases ne pouvaient être dissimulés ; on l'entendait s'exprimer facilement en latin, malgré son ignorance de la langue, dire tout haut des choses qu'elle ne pouvait connaître. Revenue à elle-même, elle en éprouvait une grande confusion. Moines et moniales, qui furent les premiers au courant, entretinrent de ces phénomènes extraordinaires les personnes de leur entourage. Bientôt dans le pays, tout le monde sut ce qui arrivait à Élisabeth. Les uns la prirent pour une sainte, les autres objectèrent que, si elle était une servante du Seigneur, elle garderait le silence. Plusieurs affectaient de ne voir là que les rêves d'une imagination féminine ; quelques-uns parlaient d'illusions diaboliques.

Plus confuse encore, Élisabeth s'abîme dans l'humilité ; elle recherche le silence avec angoisse. Mais ceux qui ont autorité pour lui parler au nom du Seigneur ne lui permettent pas de se taire. Les grâces que Dieu lui fait, pensent-ils, ne sont pas destinées seulement à la consoler dans les épreuves de son existence ; elles doivent concourir au bien commun ; les fidèles ont donc profit à les connaître. La patiente obéit.

Sa vie présente le grand signe qui caractérise les

véritables mystiques : la douleur. Tout en elle contribue à la faire souffrir. Ses membres, non contents de lui refuser par moments leur service, s'insurgent contre elle et la torturent ; il ne lui reste que la langue pour prier le Seigneur et chanter sa louange. Encore à certaines heures plus pénibles, cette consolation lui est-elle enlevée ; force lui est bien de se replier en son âme où Dieu l'attend. Quand elle est sortie de cet état, d'autres infirmités l'assaillent. Le démon se met de la partie. Cet esprit du mal cause des souffrances intérieures plus lourdes à porter que toutes les peines du corps. Quoi qu'il lui advienne, la pauvre amie de Dieu n'est jamais abandonnée.

Elle eut à passer une fort mauvaise semaine de la Pentecôte. Ses infirmités ne lui permirent pas de recevoir la communion, en ce jour de fête. Le lendemain, elle fut accablée d'une tristesse, qui dura toute la semaine ; son âme est comme enfoncée dans les ténèbres. Impossible d'en sortir. Les fautes de sa vie passée et ses faiblesses actuelles assaillaient sa conscience, qui dans son trouble ne pouvait que les grossir l'une après l'autre. L'obscurité intérieure se fit affreuse ; elle s'épaississait de jour en jour. Le souvenir des douceurs et des lumières reçues antérieurement la rendait plus insupportable. Tout l'ennuyait ; son âme n'avait qu'un sentiment, le dégoût. Son psautier, qu'elle aimait tant, lui devenait odieux ; elle le rejetait après la récitation d'un psaume. La voyant épuisée, le démon lui suggéra des pensées contre la foi, des doutes sur la divinité du Rédempteur et les prérogatives de sa mère. Les forces physiques l'abandonnaient ; elle prenait juste

assez de nourriture pour ne pas mourir. Elle aurait voulu en finir avec la vie.

Ce n'était qu'une épreuve ; elle s'en rendit compte et demanda aux sœurs des prières qui lui furent accordées. Le Seigneur ne la perdait pas de vue, et, quand il eut bien mesuré l'étendue de sa patience, il dissipa la tentation, et l'infirme revint à la possession d'elle-même.

Le diable prend toutes les formes pour la séduire ou l'épouvanter. En la fête de Saint Maximin, il se présenta devant elle, vêtu de la coule monastique, pendant les Complies. Elle ressentit, après l'office, une faiblesse extrême ; les sœurs la transportèrent au chapitre sur sa demande et récitèrent des oraisons sur elle. Elle essaya de se prosterner devant le crucifix sans pouvoir y réussir, à cause d'un engourdissement extraordinaire de ses membres ; elle finit néanmoins par se laisser tomber tout du long. Les prières achevées, elle se redressa ; les sœurs lui mirent sous les yeux le livre des Évangiles et l'aidèrent à lire le récit de la Passion. Le fantôme diabolique apparut de nouveau ; lorsque les moniales arrivèrent au verset où il est dit que Satan prit possession du corps de Judas Iscariote, son agitation et ses ricanements manifestèrent son allégresse. Élisabeth était seule à l'apercevoir. Il disparut après la lecture de l'Évangile.

Le démon, à sept reprises différentes, revint sous une apparence humaine ; il était trapu, horrible à voir ; il avait le visage en feu, un jet de flamme sortant de sa bouche, lui tenait lieu de langue ; aux pieds et aux mains, ses doigts se terminaient en

griffes. Il se dressa en cette forme devant elle pendant un office nocturne. Elle l'aperçut une autre fois sous l'aspect d'un chien furieux ; c'était le matin, dans le dortoir, aux pieds de son lit ; il menaçait de la déchirer des dents et des griffes. Elle le vit encore sous l'aspect d'un taureau, qui lui barrait le chemin du chœur, pour l'empêcher d'aller à la messe. Ce spectre l'assaillit plusieurs fois ; de toutes ces apparitions, il n'y en avait aucune qui lui causât la même frayeur. Elle trouvait alors un refuge auprès de Notre Dame, sa consolatrice, ou à l'ombre de la croix. Un jour, n'y tenant plus, elle enjoignit au monstre de s'en aller, par la vertu du Seigneur. Ce qui arriva.

L'action du diable allait beaucoup plus loin ; il n'était jamais plus dangereux que les jours où il se présentait en douceur. Elle l'aperçut un matin transformé en un clerc revêtu de son aube ; il s'en fut la trouver au chapitre pendant son oraison. Elle continua de prier comme si de rien n'était et, sa prière finie, elle se rendit au dortoir ; le faux clerc la suivit. Il l'accompagna de nouveau à l'oratoire où deux sœurs étaient en prière. Là, il tenta de fixer son attention par des gestes lascifs. La bienheureuse, indignée, lui intima l'ordre de partir au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le démon se contenta de prendre un costume monastique, qu'il parut porter avec beaucoup de révérence. Il la suivit quand elle alla rejoindre la communauté et, après lui avoir fait un sourire, il disparut, mais ce n'était pas fini.

Elle communia, et, les offices terminés, elle se rendit avec les sœurs au réfectoire pour le repas

principal. Un grave malaise la mit dans l'impossibilité de prendre la moindre nourriture. Ses forces l'abandonnaient ; elle tomba, au sortir du réfectoire, dans une insensibilité complète, sans pouvoir dire un mot. Elle réussit néanmoins à faire comprendre son désir intime, qui était qu'on lui apportât les reliques des saints, et qu'on récitât la Passion du Seigneur, avec des prières. Ce traitement liturgique lui procura une paix sereine. Mais son état parut grave aux moniales et aux moines de Schönau ; ils commencèrent des exercices de prières et de pénitences qui devaient durer une semaine ; chaque jour, la messe était célébrée à ses intentions. Un jeudi, pendant la messe votive de l'Esprit-Saint, elle éprouva une grande dilatation de cœur ; les cieux s'illuminèrent ; une colombe d'une exceptionnelle beauté, qui en sortit, s'approcha, vola trois fois autour de sa tête et revint à son point de départ. Les jours suivants, pendant la messe, des interventions mystiques se produisirent ; le vendredi, elle aperçut la croix dressée dans le ciel, à gauche de la divine majesté ; le samedi, Notre Dame se montra au sein d'une lumière éblouissante, prosternée en adoration. Cette vision se renouvela désormais tous les samedis au même moment. Entretemps, les forces lui étaient revenues.

Ces malaises revenaient à l'approche des fêtes. Ils étaient quelquefois assez graves pour inspirer des inquiétudes aux sœurs. C'est ce qui advint une année, deux ou trois jours avant l'Annonciation. Le matin de la solennité, des sœurs récitèrent les litanies auprès d'elle pour lui obtenir quelque soulagement ;

elles lui demandèrent, avant de la quitter, si elle désirait faire la communion. Le manque de préparation, où sa maladie la mettait, lui dicta une réponse négative. Après leur départ, un ange du Seigneur s'approcha de l'infirme et lui enjoignit de se lever et d'aller communier. Ce qu'elle fit aussitôt ; il ne lui restait plus aucune trace de son mal. Ces souffrances, et l'action diabolique, ne faisaient, en somme, que la préparer aux faveurs surnaturelles.

Les images tiennent dans sa vie mystique une place importante. L'Esprit-Saint se manifeste fréquemment sous la forme traditionnelle d'une colombe ; la croix intervient aussi, et la colombe aime à y prendre son repos, ou à s'approcher de l'autel pendant la célébration du sacrifice. Elle l'aperçut, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul, qui volait autour de la tête du célébrant, au moment de la collecte et se posait sur le corporal au chant du *Sanctus*.

La vie mystique d'Élisabeth se développe tout entière autour de la liturgie. A travers les solennités de l'Église militante, elle assiste aux splendeurs triomphantes de l'Église des cieux. Les saints lui apparaissent le jour même où elle les honore. Le calendrier de l'abbaye de Schönau a, dans ses visions, une réalisation mystique. L'importance qu'elles prennent à ses yeux varie avec le rôle joué durant sa vie par le personnage céleste, et celui qu'il conserve dans la piété chrétienne. Les mystères du salut, qui illustrent les saisons liturgiques, ont, de leur côté, une forme sensible et vivante ; par ce moyen, elle

assiste à une représentation touchante des scènes évangéliques. L'église est le théâtre ordinaire de ces spectacles.

La veille de saint Jean-Baptiste, Élisabeth vient de réciter cinquante psaumes et des oraisons, pour se préparer à la fête du lendemain, quand elle aperçoit, au soleil levant, un personnage inondé de lumière et de gloire. Il s'approche avec un visage souriant pour la mettre à l'aise ; il avait au front une couronne d'or splendide, et à la main droite une palme éblouissante de beauté. C'était Jean-Baptiste. Elle l'aperçut de nouveau au *Te Deum* des matines, et pendant la messe. Sa vue la mit en extase. L'impression qu'elle en ressentit fut très vive ; elle n'eut plus à la fin la force de la supporter.

Aux premières vêpres de leur office, les Apôtres Pierre et Paul se montrèrent à elle pendant une extase, précédés de la Mère de Dieu, avec les insignes de leur martyre. Ils avancèrent ; Pierre la bénit d'un signe de croix. Elle le salua en chantant l'antienne : *Tu es pastor ovium.* A saint Paul, elle adressa ces paroles : *Bonum certamen certavi.* Elle vit, les jours suivants, saint Benoît, sainte Marguerite, saint Alexis. En la fête de sainte Madeleine, elle assista en esprit à la sépulture du Seigneur et aux veilles de la sainte près du saint tombeau.

Pendant la nuit, le dimanche après la fête de saint Jacques, Dieu lui donna une vision de la gloire céleste, avec la multitude des saints : Apôtres, Martyrs, Confesseurs, Vierges, saintes Femmes, chacun à son rang. Le trône de la divine majesté se dressait

au milieu, beau comme un arc en ciel. Le Fils de l'Homme était à droite, sa croix à gauche ; elle resplendissait. Notre-Dame se tenait à côté de son Fils, et les vingt-quatre vieillards à côté de la croix. Cette vue absorbait toute l'attention d'Élisabeth. — Un autre jour, le Seigneur lui laissa entrevoir l'adorable Trinité ; mais il lui fut impossible de traduire en paroles humaines ce qu'elle en aperçut.

En la fête de la Toussaint, son ange gardien la conduit au ciel et dans le purgatoire. Les liens mystérieux que la dédicace crée entre une église et le ciel lui furent manifestés par la vision d'une échelle symbolique allant de l'autel au paradis ; des adolescents y montaient et y descendaient.

Notre Dame lui apparaît fréquemment. Elle la voit ,en particulier, le jour de l'Assomption, entourée des vierges, martyres ou non martyres, et des saintes femmes, toutes appliquées à la louange divine. Les antiennes et les strophes des hymnes ou des proses empruntent à cette vision leur sens véritable. La Vierge se montre volontiers à côté d'un saint, quand on célèbre sa fête. C'est ce qui advient en la Décollation de saint Jean-Baptiste. Le saint se montre à diverses reprises ; une lumière caractéristique annonce sa visite et provoque l'extase. La bienheureuse adore en premier lieu la Trinité, puis elle adresse à saint Jean une antienne. Notre Dame se présente avec lui pendant la messe. Leur vue excite Élisabeth à l'oraison et à la ferveur ; rarement elle prie aussi bien. Marie et Jean l'écoutent. Revenus dans les cieux, ils se prosternèrent devant la Trinité ; la multitude des saints unit ses adora-

tions et ses prières aux leurs. Quand arrivent les mystères de Marie, Élisabeth l'aperçoit dans le ciel ou dans l'église, seule généralement ; son attitude correspond aux louanges que la liturgie lui décerne. On la trouve à la place qui lui est faite par les récits évangéliques, dans les visions qui s'épanouissent autour du Propre du Temps, avec les grandes solennités et les dimanches.

Les notes de son frère ne permettent point de reconstituer la vie mystique intégrale de notre sainte. Cependant elles suffisent pour la caractériser. Des extases, qui se produisent à l'occasion d'un office liturgique, la mettent sous l'influence d'une vision ; les faits religieux, commémorés dans la liturgie, revêtent ainsi une forme mystique qui, en les rendant sensibles, les illustre avec un grand respect de la vérité ou tout au moins de la vraisemblance. D'Élisabeth de Schönau, ce caractère passera à Gertrude et à Mechtilde, pour fixer dans leurs œuvres le mysticisme liturgique du Moyen-Age.

Sa vie mystique ne s'arrête point là. Cependant, même les manifestations qui n'ont rien à voir, directement du moins, avec la liturgie gardent cette empreinte caractéristique. On la reconnaît dans son livre des *Voies de Dieu, liber viarum Dei.* Il a pour point de départ une triple vision, dont le Seigneur la favorise durant les fêtes de la Pentecôte de l'année 1156. La première lui montre une haute montagne qui a le sommet plongé dans une lumière éclatante ; trois chemins y donnent accès ; le premier a la couleur d'un ciel serein, le deuxième est tout vert, le

troisième de pourpre. Au point où aboutit le premier chemin se tient un personnage de grande distinction, ayant une tunique bleue de ciel, et une ceinture blanche ; sa face a l'éclat du soleil, ses yeux scintillent comme des étoiles, sa chevelure est blanche comme la neige ; un glaive à deux tranchants sort de ses lèvres ; il a une clef dans la main droite, et un sceptre dans la gauche.

La deuxième fois, le jour même de la Pentecôte, trois voies nouvelles apparaissent sur les flancs de la montagne ; l'une est encombrée d'arbustes épineux ; l'autre serpente gracieusement à travers la verdure et les fleurs ; la dernière est large et bien posée. En l'octave de la fête, une troisième vision lui fait découvrir une nouvelle série de quatre chemins allant du pied au sommet de la montagne ; deux sont faciles à gravir, les autres présentent des difficultés.

L'ange qui accompagne Élisabeth se charge de lui expliquer le symbolisme de ces tableaux mystiques. La montagne représente le ciel ; la lumière, la gloire béatifique ; le personnage n'est autre que le Souverain Seigneur. Les voies figurent les divers genres de vie que mènent les chrétiens, et où ils ont à se sanctifier. En la fête de saint Jacques, l'Esprit divin l'élève au sommet de la montagne, d'où elle peut voir la multitude des saints, arrivés au ciel par ces divers chemins.

Par ces visions, le Seigneur prélude à une action profonde qu'il confie à sainte Élisabeth. Elle doit faire entendre aux chrétiens de l'Église militante, engagés dans ces voies multiples, des paroles de véri-

té et de salut. Dieu les lui inspire pendant un sommeil mystique. Elle en fait le thème de ses discours aux contemplatifs, aux actifs. L'Esprit-Saint profite d'autres solennités pour lui suggérer ce qu'il convient de dire aux fidèles engagés dans les voies du salut : personnes mariées et vierges, prélats, veuves et solitaires, les adolescents et les enfants. Elle parle en réformatrice, et avec autorité ; elle dénonce les vices qui corrompent les âmes, et les abus qui minent dans ses assises la société chrétienne. Ses exhortations à la pénitence et à la conversion des mœurs ont la chaleur du feu.

La rédaction de ces discours est achevée en la fête des saints apôtres Pierre et Paul. L'ange qui lui a servi de guide, s'approche d'Élisabeth pendant son oraison préparatoire à l'office ; il lui ordonne de faire parvenir son *Liber viarum* aux évêques de Trèves, de Cologne et de Mayence, qui, de leur côté, informeront l'Église romaine et le peuple chrétien de ce qu'il renferme.

L'action réformatrice se poursuit jusqu'à sa mort ; elle s'exerce tantôt de vive voix tantôt par écrit. Le Seigneur lui révèle ce qu'il convient de dire à chacun. Les lettres qui contenaient ses avis ont presque toutes disparu. Celles qui restent sont adressées à des abbesses, à des abbés, à des communautés entières d'hommes ou de femmes. Elle est engagée par les circonstances à les écrire, et le Seigneur l'y détermine dans ses visions. La première qui soit sortie de sa plume, est adressée à un abbé et à un monastère du diocèse de Metz. Un moine,

qui est venu conférer avec elle des vérités divines, lui demande une lettre d'exhortation pour son abbé et ses confrères. Elle s'en remet au Seigneur. La nuit, pendant l'office de matines, une lettre, pensées et paroles, se présente toute faite à son esprit. Il n'y a plus qu'à la dicter. Une seconde lettre ayant la même destination, lui est suggérée trois jours plus tard. Ses hésitations dès lors se dissipent et elle entre résolument dans la voie indiquée d'en-haut.

Élisabeth gouverne jusqu'au dernier soupir son abbaye de Schönau. Les âmes de ses moniales gravitent autour de la sienne ; l'abbé et les moines sont très attentifs aux manifestations de sa vie surnaturelle. Son frère Egbert est encore à son poste de secrétaire et de conseiller. Ayant été le témoin émerveillé de son existence mystique, il se trouve près de sa couche d'infirme pour assister à sa maladie dernière et à sa mort. Ce spectacle est la continuation de celui auquel son entourage est habitué. Egbert le décrit dans une lettre à quelques moniales, ses proches parentes.

La maladie qui doit l'emporter commence le jour de la Pentecôte. Le mardi suivant, ses souffrances deviennent si aiguës que la communauté se réunit autour de sa couche pour invoquer le Seigneur ; prière qui se prolongera la nuit. Le lendemain, les frères en aube lui portent solennellement les reliques des compagnes de sainte Ursule, qui sont de sa part l'objet d'une dévotion tendre et confiante. Ces bienheureuses martyres vont l'assister, ses extases la mettent en rapports directs avec elles. Les tortures qu'elle souffre, ne troublent pas du reste un instant

le cours de sa vie mystique. Ses visions, tout aussi fréquentes, sont précises. Elle adapte ses pensées et ses sentiments au rythme de la liturgie, qui se célèbre au chœur nuit et jour. Sa prière est toute de confiance, d'adoration, d'admiration. Son cœur est en la compagnie des Saints et des Saintes. Les psaumes, les chants liturgiques remplissent sa mémoire ; on les entend sortir de ses lèvres et aller droit à la sainte Mère de Dieu et à l'adorable Trinité.

Cependant ses sœurs, qui l'entourent, ne sont pas oubliées ; elle les recommande au Seigneur, et Egbert nous a conservé les avis qu'elle leur donne en guise de testament spirituel. On remarque son insistance à revenir sur ses visions, sur leur sincérité et leur autorité. Ses exhortations pieuses aux absents comme aux présents continuent avec une extraordinaire présence d'esprit. Son agonie se prolonge jusqu'au 18 juin, où elle s'endormit doucement pour se réveiller dans les cieux à l'heure de none.

Toute sa vie intérieure avait été à l'image de celle des grands abbés de Cluny : la liturgie est, avant toute chose, la source et l'aliment de sa sainteté et c'est par elle que notre sainte demeure en commerce habituel avec les habitants du paradis ; ils sont ses consolateurs et ses guides. Sainte Élisabeth de Schönau est bien dans la tradition des grands mystiques bénédictins.

CHAPITRE IX.

SAINTE GERTRUDE.

Sainte Gertrude appartient à une famille mystique, qu'elle a fait connaître elle-même. Le monastère saxon d'Helfta lui servait de foyer. L'abbesse Gertrude de Hacborn en fut la mère très aimée. « Elle avait fleuri en toutes les vertus, écrit d'elle sa bienheureuse homonyme, comme une rose merveilleusement aimable et gracieuse, tant devant Dieu que devant les hommes. » Quand son âme quitta la terre, le Seigneur parut venir en personne à sa rencontre, plein d'allégresse ; il avait à sa droite la Vierge Marie et à sa gauche Jean l'Évangéliste ; la multitude des saints l'accompagnait. Les anges l'invitaient, en lui disant : « Viens, viens, viens, Dame et Maîtresse ; les délices du ciel t'attendent. Alleluia, alleluia. »

La chantre de l'abbaye, Mechtilde, aura une place à part dans cette galerie de mystiques. Elle n'était pas la seule. Quelques-unes ont droit à un souvenir, par exemple cette sœur G. dont l'humilité et la dévotion à Notre Dame faisaient l'admiration de Gertrude ; elle l'aperçut assise près du Seigneur dans une éblouissante clarté, pendant le chant de l'offertoire, à la messe de ses obsèques. Il faut mentionner une jeune novice, noble de naissance, plus noble encore par le cœur, qui mourut bienheureusement le jour de l'Assomption ; Gertrude l'aperçut devant le

trône de l'empereur Jésus, environnée de lumière, et parée de beaux ornements, semblable à une fiancée, n'osant ni lever les yeux ni même les ouvrir sur la gloire d'une majesté si grande. Elle avait une sœur, novice comme elle, qui la suivit trente jours plus tard ; Gertrude la vit semblable à une vierge, portant une tunique rouge, et sur le point d'être présentée au divin Époux.

Le cinquième livre du *Héraut de l'amour divin* raconte la migration au ciel de ces compagnes humbles, pieuses et pures. L'auteur, qui les a assistées au moment de leur mort, après les avoir beaucoup aimées durant leur vie, les accompagne de sa sympathie et de son admiration ; elle est le témoin ému de l'accueil que leur fait dans sa gloire le Rédempteur, dont elles sont les épouses mystiques. Les visions, dans lesquelles la foi illuminée de Gertrude les situe, donnent une juste idée de ce que fut pour elles la vie présente. Fiancées du Seigneur Jésus, roi de la gloire éternelle, elles lui ont gardé une fidélité virginale dans les exercices religieux du monastère ; la mort les introduit auprès de leur Époux divin, qui les attend ; elle inaugure les noces mystiques qui se prolongeront durant toute l'éternité.

Le monastère où elles vivent n'est pas isolé. Les conditions matérielles et morales de l'existence en société le mêlent aux événements dont la région est le théâtre : guerres, conflits des princes avec l'Église, mesures que prennent les évêques pour défendre les intérêts qui leur sont confiés, calamités publiques, etc. Les moniales en ressentent les effets. Les mys-

tiques donnent à ces faits leur sens profond, et leur intervention auprès de Dieu par la prière contribue pour une part très large au triomphe de l'ordre. En voici des exemples, tirés tous de la vie de sainte Gertrude.

Un froid intense risquait de faire périr les hommes et les bêtes ; s'il durait encore, les récoltes seraient compromises. La sainte recommande le peuple chrétien au Seigneur pendant la messe ; voici la réponse qui lui est faite : « Sache que toutes tes demandes sont exaucées. — Seigneur, répondit-elle, si je suis vraiment exaucée et que je doive en rendre grâces, donnez-moi la preuve de cette bonté, en faisant cesser ce froid rigoureux. » La messe à peine terminée, le dégel commença. La pluie gêna le travail des moissons ; on craignait de perdre toutes les récoltes. Les religieuses se mirent en prière ; l'oraison de Gertrude eut sur le Seigneur l'influence attendue ; la pluie cessa. Elle obtint, en une autre circonstance, un changement de direction des vents. Les chrétiens reconnaissaient les services publics rendus par les prières de ces saintes filles, placées entre le ciel et la terre pour appeler sur les hommes l'effusion des divines miséricordes.

Gertrude fut admise au monastère d'Helfta en l'année 1261 ; elle avait 5 ans. La vie monastique, telle que la règle bénédictine peut la réaliser, est éminemment éducatrice ; une enfant intelligente et docile y trouve un milieu très favorable à son développement intellectuel et moral. Il suffit que des maîtresses expérimentées dirigent avec soin ses

efforts personnels. La moniale adolescente éprouvait une horreur naturelle pour tout ce qui est mal, et elle prenait à ce qui est bien un grand plaisir. Elle continua ainsi durant toute sa jeunesse. Les avis de ses supérieures, leurs réprimandes au besoin, et les bons exemples des sœurs secondaient ces heureuses dispositions. Cependant cette existence pieuse ne lui suffisait pas ; elle avait peur de choir dans le laisser aller d'une vie indifférente et molle. « J'allais, écrivit-elle dans la suite, de pensées, paroles et actions, commettre sans remords de conscience, à ce qu'il me semble aujourd'hui, tout ce qui se serait présenté, et n'importe où je pouvais le faire, comme une païenne vivant au milieu des païens. » Dieu l'arrêta sur cette pente par une intervention directe de sa grâce.

« Vous avez commencé cette œuvre, dit-elle, dans l'Avent qui précède ce jour de l'Épiphanie où je devais accomplir ma vingt-cinquième année, en excitant en moi un certain trouble qui ébranla tellement mon cœur que je ne ressentis plus que du dégoût pour les folles pensées de la jeunesse, et ainsi mon cœur reçut une certaine préparation pour vous accueillir. » Le 27 janvier 1281, à l'heure du crépuscule, l'office de complies étant achevé, le Seigneur lui apparut pour la première fois, dans le dortoir, semblable à un jeune homme de seize ans, plein d'amabilité et de délicatesse. « Je te sauverai et te délivrerai, sois sans crainte, lui dit-il entre autres choses, reviens vers moi et je t'enivrerai du torrent de ma volupté divine. »

Cette apparition, ces paroles produisirent l'effet

d'un rayon de lumière ; les ténèbres de l'ignorance spirituelle et les vanités du jeune âge se dissipèrent aussitôt. Gertrude put entrer en elle-même et apprendre à se connaître ; elle expérimenta les attentions merveilleuses de l'Époux céleste à l'endroit de son épouse. Le commerce de tendresse inauguré alors se précisa de diverses manières, plus particulièrement en la fête de la Purification et de l'Ascension ; à partir de ce moment, elle eut le sentiment très net de la présence ininterrompue de son Époux dans le sanctuaire de son âme. Jésus ne quitta plus Gertrude, et Gertrude ne se sépara jamais de Jésus. Il la combla de ses faveurs ; elle en énumère les plus précieuses.

« Entre ces faveurs, il en est deux que je préfère ; l'empreinte que vous avez formée sur mon cœur des illustres joyaux de vos plaies très salutaires, puis la blessure d'amour, que vous avez faite à mon cœur d'une manière évidente et efficace. Vous avez encore voulu m'admettre aux intimités les plus précieuses de l'amitié, en mettant à ma disposition, de diverses manières, cette arche très noble de votre divinité, je veux dire votre cœur déifié, pour y trouver toutes mes jouissances. C'est par lui que vous m'avez manifesté tant de vos secrets jugements et aussi de vos délices ; c'est par lui que vos tendresses ont souvent, en quelque sorte, fendu mon âme. »

Gertrude continue : « Afin de mettre le comble à vos bienfaits, vous m'avez donné pour avocate votre très douce Mère et vous m'avez plus d'une fois recommandée à sa tendresse avec autant de

sollicitude qu'un fidèle époux en mettrait à recommander à sa propre mère une épouse chérie. De plus, vous avez député souvent pour mon service particulier les premiers et les plus nobles de votre cour, je ne dis pas seulement parmi les anges et les archanges, mais parmi les plus élevés. »

La conscience qu'elle a de ces grâces extraordinaires produit en son âme un sentiment profond de reconnaissance et d'humilité. « Je vous rends ce qui est vôtre, écrit-elle, dans l'élan de sa gratitude, et par cet instrument mélodieux, savoir, votre divin cœur, par la vertu de l'Esprit Paraclet, je les fais résonner et je chante ; à vous, Seigneur Dieu, Père adorable, louanges et actions de grâces, de la part de tout ce qui est au ciel, en la terre et dans les enfers, de tout ce qui est, fut et sera à jamais. » Cela dit, elle prend devant Dieu la place que son humilité lui assigne : « J'ajouterai maintenant ce qui est mien, c'est-à-dire la noirceur de mon ingratitude, qui contraste avec l'éclatante multitude de vos bienfaits. De même que vous ne pouvez rien donner qui ne convienne à votre libéralité toute divine, de même je n'ai rien reçu qu'avec la grossièreté qui m'est naturelle, comme une vilaine qui ne pouvait que tout gâter. Mais votre mansuétude royale semblait n'en rien voir, et vous ne paraissiez jamais me diminuer vos bienfaits. » Plus le Seigneur s'applique à l'élever, plus elle s'ingénue à découvrir et à confesser les bassesses de ses sentiments et de ses actions. Il en sera ainsi jusqu'au terme de son existence.

Les merveilles opérées par la grâce en l'âme de

Gertrude n'étaient pas pour elle seule. Il ne lui appartenait point cependant de les révéler à qui que ce fût. Tout se passait donc entre elle et le Seigneur. C'est le Seigneur qui prit l'initiative de communiquer à des sœurs, amies intimes et dévouées, des choses qu'elles n'auraient pu naturellement connaître. Les dons qui lui étaient conférés allaient ainsi profiter aux autres. Mais cette communication ne devait pas être limitée au monastère d'Helfta. Elle eut grand' peine néanmoins à prendre la plume ; le Seigneur intervint pour surmonter cette répugnance. « En apprenant ces faveurs, lui dit-il, plusieurs se sentiront portés à en désirer de semblables et, dans cette pensée, ils ne manqueront pas de travailler quelque peu à leur amendement. » Elle craignait encore de mettre le public au courant de ses secrets. Le Seigneur, à diverses reprises, renouvela ses instances et elle finit par lui obéir simplement. Il ne l'abandonna point à ses seules ressources dans l'exécution de ce travail, entrepris uniquement pour sa gloire et l'édification du prochain. La coopération se fit sentir de mille manières. Le livre paru, l'afflux des grâces divines sembla grandir ; l'autorité de ses prières devant le Seigneur se manifesta par des faits souvent miraculeux ; sa clairvoyance surnaturelle fut en certains cas celle des prophètes. Ses compagnes comprenaient à des signes indiscutables que son âme était devenue un ciel intellectuel ; le Seigneur y avait établi son séjour ; rien ne pouvait empêcher son rayonnement de se produire.

Les révélations de sainte Gertrude sont réunies en un ouvrage auquel fut donné le titre significatif

de *Héraut de l'amour divin.* Elle le termina peu de temps avant sa mort, survenue en 1302. Son œuvre n'eut pas la célébrité de celle de sainte Hildegarde. On la connut à Helfta et dans le voisinage ; puis toute trace de son influence disparut. Aucun historien ne fait au Moyen-Age la moindre allusion à l'auteur. Son nom n'est pas inscrit sur les martyrologes ou les calendriers des églises d'Allemagne. Ce silence contraste singulièrement avec la notoriété qu'eut Gertrude dans l'Église catholique au dix-septième siècle. Rome l'inséra au martyrologe en 1677 et son culte s'étendit rapidement à l'Église universelle. Il ne fut nulle part mieux accueilli qu'en Espagne et dans l'Amérique latine, où il servit à propager celui du Sacré-Cœur. Ce fait doit être remarqué ; il caractérise la mission de Gertrude, et il explique le silence prolongé qui a laissé sa personne et son œuvre dans l'oubli. Sa manifestation se trouva providentielle, à l'époque où Notre Seigneur allait révéler à une autre mystique les tendresses ineffables de son cœur, pour réagir contre les influences glaciales du Protestantisme et du Jansénisme. Il préparait en même temps un remède efficace aux effets de l'athéisme public, qui désole nos sociétés.

C'est un chartreux de Cologne, Lansperge, qui publia le premier le *Héraut de l'amour divin* en 1536. Il s'en est fait, depuis, des traductions nombreuses ; on en a surtout extrait fréquemment les chapitres qui représentent mieux l'esprit de la sainte. Malgré cette diffusion, la doctrine qui anime toute son œuvre reste mal connue. Il est difficile, en

vérité, de la découvrir à une première lecture. Elle n'apparaît qu'au terme d'une étude approfondie et d'une grande expérience de notre tradition ecclésiastique. Les éléments d'une théologie du Sacré-Cœur et d'une mystique liturgique y sont épars. Il n'y aurait qu'à les mettre en ordre, à les éclairer et à les animer pour reconstituer son esprit [1]. La connaissance qu'on acquerrait ainsi donnerait tout leur sens aux églises romanes et gothiques qui se dressent vers les cieux du sol de la chrétienté. L'esprit de Gertrude est celui des artistes qui les ont construites et parées, des clercs ou des moines qui les ont desservies et des fidèles qui les ont remplies.

Le *Héraut de l'amour divin* est l'œuvre personnelle de sainte Gertrude, sauf le premier livre où

1. [Ce que dit ici l'auteur est très exact. La grande mystique est, en effet, peu connue. Les « Révélations » sont toujours d'une lecture difficile. Composé uniquement du récit plus ou moins détaillé de faveurs extraordinaires, de prodiges surnaturels, cet ouvrage déroute l'esprit impuissant à dégager du cadre merveilleux qui l'enveloppe la physionomie si attachante de la sainte moniale. Heureusement pour ceux qui veulent regarder vivre l'incomparable mystique, pénétrer en son âme et vivre eux-mêmes avec elle, on doit à un moine, D. G. Dolan, une étude d'âme de la sainte, un essai de psychologie finement mené, qui nous donne avec un rare bonheur une analyse fouillée et extrêmement attrayante. Le livre paru en anglais en 1912 vient d'être excellemment traduit par les moniales de Dourgne et paraît dans la présente collection « Pax », vol. V, sous le titre : *Sainte Gertrude, sa vie intérieure.* Indispensable introduction aux « Révélations », cet ouvage constitue pour ceux qui ne peuvent lire les écrits de la grande mystique, une lecture des plus bienfaisantes, parce qu'elle leur rend accessible celle que le Père Faber appelait si justement « le Prophète et le Docteur de la vie intérieure ».] *(Note de l'éditeur.)*

l'on a inséré une biographie, rédigée dans le goût du temps par un contemporain, vraisemblablement une moniale d'Helfta. Dans le deuxième, Gertrude rappelle au Seigneur, en un style d'oraison, les faveurs mystiques dont elle a été l'objet. Le dernier contient les visions où Dieu lui montra l'état des âmes connues d'elle, après leur mort. Les révélations qu'elle eut dans le cours ordinaire de sa vie remplissent les livres troisième et quatrième. Celui-ci se présente comme une sorte d'année liturgique mystique ; il caractérise très nettement le mysticisme des moniales d'Helfta. Le précédent n'a rien qui soit étranger à la liturgie ; il fait assister aux rapports plus personnels entre l'âme et le Seigneur.

La Bible est la grande source où Gertrude semble puiser ses pensées ; c'est comme un manuel d'oraison et d'instruction religieuse ; toute sa théologie en dérive. Les Évangiles, les Psaumes, le Cantique des cantiques lui sont plus familiers. Une lecture assidue a pénétré de bonne heure son cœur et son intelligence des sentiments et des pensées que les Livres Saints contiennent. En possédant tous les secrets, elle les trouve à la place qui leur est faite dans les offices liturgiques ; les mystères et les saints que l'Église célèbre, la distribution des lectures et des versets, les textes qui les encadrent, en un mot l'organisation de la liturgie leur communique une vie lumineuse, devant laquelle notre contemplative s'épanouit comme un lys ou une rose. Les oraisons, les antiennes, les répons, les hymnes, les séquences, les cérémonies, tout ce qui entre dans la liturgie et la constitue, offre à son mysticisme une source

abondante. Elle doit beaucoup aux vies des saints. De tous les écrivains ecclésiastiques, qui fournissent aux offices nocturnes des sermons ou des homélies, saint Bernard est celui dont l'influence sur les pensées de sainte Gertrude se fait le plus sentir.

Pour comprendre la vie mystique des moniales d'Helfta, il est indispensable de mettre quelque unité dans ses divers phénomènes. Les vérités autour desquelles ils s'agrègent tous peuvent se formuler ainsi : la liturgie est unique au ciel, dans l'Église, et dans l'âme ; Notre Seigneur est le héraut de la louange divine au ciel, dans l'Église et dans l'âme. Une intelligence avertie du rôle que l'Esprit-Saint attribue à la liturgie dans la vie de l'Église, y découvre aisément ces deux vérités, et leur fonction dans la pratique chrétienne.

Le Seigneur Jésus, roi de gloire, montra un jour à sainte Gertrude son corps mystique, l'Église, en la forme de son corps naturel. Ce fut pour elle une révélation de la communion des Saints. La partie droite de son corps, revêtu des insignes royaux, représentait les élus qui sont dans l'Église ; les ornements figurent les hommages et les services que leur rendent les chrétiens éclairés. La partie gauche de son corps était nue et comme couverte de plaies ; c'était l'image de tous les imparfaits, encore chargés de vices et de défauts. La charité mise à leur faciliter la correction, lui apporte quelque soulagement, tandis que la dureté avec laquelle certains les traitent et les aigrissent se change en coups de poings violents. Le Seigneur, vaincu par sa propre

tendresse et provoqué par la bienveillance de ses amis, les élus, affecte de ne voir que les bienfaits ; avec les vêtements qui recouvrent son côté droit, il efface les taches dont les autres se sont couvert le visage ; ce qui revient à dire : il communique aux indigents les mérites des saints. La vie du Seigneur, charriant avec elle les mérites de ses élus, circule à travers l'Église, créant ainsi l'unité mystérieuse entre ses fidèles.

L'Esprit de Dieu lui manifeste cette vérité au moyen d'une comparaison fort simple : « Un homme mange, lui dit-il, et tout son corps en reçoit de la force ; cependant la bouche prend seule plaisir au goût de la nourriture. Ainsi la bonté infinie de Dieu accroît les mérites de tous les membres de l'Église, toutes les fois que les élus reçoivent quelque faveur spéciale. » Ce fait, qui est l'application des enseignements de la théologie catholique sur la communion des Saints, est mis en lumière par toute la vie mystique de la liturgie. On le retrouve dans les relations que l'année liturgique établit entre elle et les saints, comme dans ses rapports charitables avec ses sœurs et avec les personnes auxquelles il lui arrive de s'intéresser.

Les mystères, dont la foi lui présente la réalisation en la vie et en la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ, lui apparaissent divinement épanouis dans la gloire des cieux ; rien n'altère leur merveilleuse unité. La grâce, qui en émane, les conserve et les reproduit dans l'Église sous les yeux des croyants et avec leur coopération. L'Esprit-Saint est l'agent principal de cette continuité ecclésiastique

de la vie de Jésus-Christ ; il se sert de la liturgie pour la canaliser, pour attirer les chrétiens et les mêler à son courant. L'année liturgique de Gertrude montre celle-ci en pleine conscience de la part qu'elle prend à ces communications sacrées. Voici quelques exemples, choisis entre beaucoup d'autres, qui nous initient à la familiarité dont l'Époux divin l'honorait.

Aux matines de Noël, pour la récompenser de sa fidélité à le servir, le Seigneur l'attira en lui-même avec une puissance telle qu'il se fit comme un doux épanchement de la divinité en son âme, et réciproquement un reflux de son âme en Dieu ; elle trouva dès lors, au chant des psaumes et des répons, une indicible douceur spirituelle. Jésus, Roi des Rois, assis sur son trône impérial et divin, recevait les louanges et les hommages des moniales d'Helfta, rangées devant lui pour célébrer l'office nocturne. L'illustre Vierge Mère siégeait dans la gloire à côté de son Fils.

Lorsque le chœur chanta le répons *Descendit de cœlis,* le Seigneur, sous l'action des sentiments qui l'avaient arraché au sein de son Père pour le faire passer par le sein d'une Vierge, dans l'exil de notre vie misérable, apparut tout pénétré d'amour. Après avoir fixé sur sa Mère un regard souriant, plein d'une infinie douceur, il lui donna un baiser, qui renouvela en elle toutes les joies que lui avait fait ressentir la vie humaine de son Fils. Le sein immaculé de la glorieuse Vierge Marie semblait aussi transparent que le cristal le plus pur ; la divinité, dont il était rempli, trahissait sa présence par des

rayons, brillants et variés comme de l'or retenu à un cristal par des liens de soie colorés. L'Enfant, fils unique du Père, s'appuyait comme une fleur sur le cœur de sa Mère virginale.

Au douzième répons, *Verbum caro factum est,* les moniales, suivant une coutume de leur monastère, honoraient le mystère de l'Incarnation par une inclination profonde. Le Seigneur lui dit : « Toutes les fois qu'une personne s'incline à ces mots avec une pieuse reconnaissance, et me remercie de m'être fait homme pour son amour, ma bienveillance me pressera de m'incliner vers elle et, du plus profond de mon cœur, j'offrirai en double à Dieu mon Père les fruits de ma bienheureuse humanité pour accroître son bonheur éternel. » Aux mots : *et veritatis,* qui terminent ce répons, la Vierge s'avança, admirablement parée de sa double prérogative : la maternité et la virginité, s'approcha de la religieuse qui occupait la première stalle à droite, et, en la pressant sur son cœur avec le bras droit, elle imprima suavement en son âme l'image du noble petit enfant, beau par-dessus tous les enfants des hommes. Elle agit de même avec toutes les moniales. Chacune parut tenir l'Enfant entre les bras de son âme.

Le chant de l'Introït *Dominus dixit* causa au Seigneur une joie extrême. Au verset *Primogenitus Mariae Filius* (trope inséré dans le *Gloria in excelsis),* Gertrude prit la liberté de dire à Notre Dame que *Unigenitus* conviendrait mieux, puisque Jésus était son fils unique. La Vierge, d'un regard serein, la tranquillisa : « Après Jésus, mon premier

né, ou plutôt par lui, je vous ai tous conçus pour être ses frères et mes enfants ; je vous ai adoptés dans les entrailles de ma charité maternelle.

Les dimanches de Carême, le récit évangélique s'anime à ses yeux ; il en sort une scène vivante dans laquelle son âme est à la fois témoin et acteur. Au cours de la semaine sainte, elle assiste à la Passion du Seigneur. Pâques l'associe aux gloires de la Résurrection. Au début de l'Invitatoire, à Matines, elle fait au Seigneur cette demande : « Enseignez-moi, ô le plus bienveillant des maîtres, comment je puis vous adresser de dévotes louanges à l'occasion de l'*alleluia,* qui se répète fréquemment en ce jour. — Tu pourras me louer dignement par l'*alleluia,* lui fut-il répondu, en l'unissant aux louanges continuelles que la cour céleste fait de moi. Remarque que ce mot contient toutes les voyelles, excepté la voyelle *o,* qui exprime la douleur ; on la remplace, en redoublant *a.* » A chaque psaume, répons ou leçon, l'application qu'elle en faisait à la solennité inondait Gertrude de joies spirituelles et de lumière ; elle jouissait de son union intime avec le Seigneur.

La gloire que les Saints possèdent au ciel lui semblait venir directement des mérites acquis par eux. Leur vie sainte avait dans l'éternité son épanouissement normal. Elle les voyait à leur place dans l'Église. Cette vue la pénétrait d'une grande félicité, qui animait toute leur liturgie ; elle participait ainsi à leurs mérites et à leur bonheur. Saint Grégoire le Grand lui sembla reproduire en sa personne les mérites de tous les Saints. Sa prévoyance paternelle et sa diligence au service de l'Église l'égalaient aux

Patriarches ; le soin qu'il avait eu d'annoncer aux hommes les machinations du diable, et de leur tracer, à cette occasion, une ligne de conduite, l'égalait aux Prophètes ; sa fidélité au Seigneur dans l'adversité comme dans la prospérité, et son zèle à publier par toute l'Église la parole de Dieu, le mettaient au rang des Apôtres. Ses vertus lui assurent les mérites des martyrs, des confesseurs et des vierges. Gertrude posa au Seigneur cette question : « Qu'a-t-il reçu pour avoir enrichi l'Église de tant d'écrits salutaires ? » Il daigna lui répondre : « Ma divinité entière se complaît merveilleusement en chacun de ses écrits ; tous les sens de mon humanité y goûtent de suaves délices. Il partage avec moi cette jouissance, toutes les fois que la lecture de ses œuvres à l'Église fait naître dans les âmes un sentiment d'amour ou de componction. Il en reçoit autant de dignité et d'honneur devant toute la cour céleste, que quand un officier se voit décoré par son chef, ou admis à la table de son souverain. » Le Seigneur, sachant sa dévotion à saint Bernard et à saint Augustin, ajouta, qu'ils avaient, ainsi que les autres docteurs, une dignité correspondant à l'importance et à l'utilité de leur doctrine.

Le dernier répons de matines commençait par ces mots : *O Pastor.* Lorsque les religieuses se mirent à le chanter, le bienheureux Grégoire parut se lever dans les cieux, fléchir les genoux, élever les mains, et supplier le Seigneur pour l'Église. Le Seigneur lui découvrit son cœur déifié ; Grégoire y puisa des deux mains les grâces et les consolations divines pour les répandre sur la terre, mais il exclut de cette

générosité les indignes et les ingrats. Le Seigneur alors lui mit une ceinture d'or éclatante.

Les saints et les mystères apparaissent ainsi successivement en des tableaux où le ciel et la terre se rencontrent. Ils ne manquent ni de grandeur ni de beauté. Les artistes qui cherchent une inspiration religieuse, gagneraient à les connaître. Ces qualités ne sont pas néanmoins celles qu'il convient de chercher sous la plume de Gertrude. Elle veut surtout donner des leçons de foi et d'amour. L'objet principal de cette foi et de cet amour est le Seigneur très bon et très beau. Elle met en lui la bonté au-dessus de la beauté. Cette disposition la prépare à comprendre les secrets de son cœur adorable. Souvent elle en parle. Personne jusque-là ne l'avait fait avec cette insistance.

En la fête de la dédicace, au chant du répons *Benedic,* le Seigneur l'introduisit dans son cœur, disposé en forme de maison. Il lui sembla qu'elle allait défaillir sous l'influence des joies qui l'inondèrent. « Puisque tu cherches habituellement à m'offrir la partie la plus noble de ton être, c'est-à-dire ton cœur, j'ai voulu, pour te faire plaisir, te donner le mien. Je suis le Dieu qui se fait tout pour toi en toutes choses : vertu, vie, science, nourriture, vêtement, en un mot tout ce qu'une âme aimante peut souhaiter. » Il ajouta bientôt : « Il est nécessaire que je me conforme aux désirs de celle qui se prête au bon plaisir de mon cœur. » Ce cœur divin lui sembla construit de pierres précieuses taillées, de diverses couleurs, liées entre elles par des

attaches d'or. En chacune d'elles, se jouaient des feux d'un merveilleux éclat. Ces pierres figuraient les élus, qui se soutiennent les uns les autres, rattachés qu'ils sont par les liens d'une étroite charité. Leurs joies et leurs charmes se reflètent dans la beauté de chacun. Une année, à pareil jour, le Seigneur lui dit : « Voilà que je mets à ta disposition toute la douceur de mon cœur divin, afin que tu puisses en faire part à tous, dans la mesure où tu le voudras. » Reconnaissante de cette invitation, elle puisa dans ce cœur adorable les miséricordes divines, pour en asperger les ennemis de son monastère ; elle obtint ainsi pour eux la grâce de la conversion.

L'une des manifestations les plus touchantes du cœur divin se fit sous la forme d'une messe chantée dans les cieux par le Seigneur en personne. Les anges remplissaient les offices de chantres et de servants. A l'offertoire, le cœur de Jésus sortit de sa poitrine et se transforma en un autel d'or, brillant comme le feu. Les anges, préposés à la garde des hommes, volèrent tout autour et y déposèrent en offrande les actions bonnes, et les prières de leurs clients. Les Bienheureux vinrent à leur tour présenter leurs mérites. Enfin l'ange gardien de Gertrude arriva, magnifique comme un prince ; il offrit sur l'autel du cœur divin, dans un calice d'or, les tribulations, les contrariétés et les peines que sa protégée avait endurées depuis son enfance ; d'un signe de croix, le Seigneur bénit le calice, ainsi que le prêtre fait à la messe.

Ensuite il entonna la préface, *sursum corda*, à laquelle furent associés chacun, selon son rang, dans

les chœurs des anges et des saints. Ce fut Notre Dame qui commença le *Sanctus*, que les chœurs célestes continuèrent, à partir de *Dominus Deus Sabaoth*. Le cérémonial de cette messe dans l'Église de l'Éternité coïncidait avec les rites de celle qui se célébrait dans l'église du monastère. Ce parallélisme continua jusqu'à la fin du sacrifice ; l'unité de l'action divine dans cette liturgie du ciel et dans celle de la terre excitait l'admiration de Gertrude. Au moment de l'élévation, elle aperçut le Seigneur Jésus, se levant de son trône impérial, pour offrir de ses deux mains, à son Père éternel, son cœur très saint ; il recommandait son Église à Dieu en lui faisant cette offrande. L'intelligence humaine est incapable de comprendre et d'exprimer la beauté sublime de ce cérémonial. Pendant que cette incompréhensible opération divine la remplissait de bonheur, le Seigneur l'invita par signe à réciter le *Pater Noster*, en se rappelant la longue préparation que cette prière subit dans son cœur avant d'être enseignée aux hommes. Elle pria ensuite, sur sa demande, pour l'Église universelle, en union avec les oraisons et les actions de sa très sainte Humanité : « Cette prière, lui dit-il, sera pour l'Église le salut des saluts. »

Gertrude posa cette question : « Seigneur, quelle communion y aura-t-il ? — Tu le sauras d'abord par l'oreille du cœur, lui fut-il répondu ; puis sa douceur ineffable te pénétrera jusqu'à la moelle des os. » Il lui communiqua ensuite les vertus de sa dignité ; leur union devint telle qu'elle semblait ne faire avec lui qu'un seul être. Elle puisa dans cette communion

toute la félicité qu'un cœur humain peut goûter pendant la vie présente. De son côté, le Seigneur éprouva dans cette délicieuse union avec une âme assez de satisfactions pour se consoler des fatigues et des souffrances que lui avaient coûtées le salut des hommes. Cette félicité ajoute à la gloire des bienheureux qui en sont les témoins. Gertrude, en revenant de cette messe, se sentit plus fortement unie que jamais à son Époux.

Le tableau céleste qui lui est présenté en la fête de la Trinité donne une expression plus élevée encore à sa théologie du Sacré-Cœur. Pendant qu'elle chantait un verset en l'honneur des trois personnes divines, Dieu fait homme lui apparut, debout, avec les grâces d'une jeunesse florissante ; il portait sur chaque membre une fleur d'une telle beauté et d'un tel éclat que rien en ce monde ne peut lui être comparé. Le sens de cette vision lui fut aussitôt révélé. La petitesse des hommes ne leur permet pas d'élever leurs louanges à la hauteur de la Trinité, mais Jésus-Christ s'empare de leurs efforts ; il les ennoblit par l'union avec sa nature humaine, de manière à les rendre dignes de Lui être offerts en holocaustes.

Au commencement des Vêpres, elle se vit en présence de la Trinité glorieuse, le Fils de Dieu fait homme lui offrant son cœur. Ce cœur adorable ressemblait à une lyre qui reproduit doucement les paroles et les chants des offices liturgiques. La voix des moniales qui chantaient sans dévotion se perdait dans le murmure sourd des cordes inférieures. Celles qui animaient leur psalmodie d'une attention fer-

vente offraient par le cœur de Jésus-Christ un chant suave et mélodieux, que l'artiste divin accompagnait avec les cordes les plus sonores.

En la fête de l'Annonciation, ce rôle liturgique du Sacré-Cœur lui fut manifesté dans un autre tableau. Les moniales chantaient l'antienne de Tierce. L'Esprit-Saint dirigeait sur l'âme de Marie une légère brise sortant du Cœur de Jésus-Christ ; des vertus de la Vierge s'éleva une musique merveilleuse qui accompagnait devant la Trinité la mélodie sainte des sœurs. Cette intercession divine ne fait que poursuivre dans les cieux l'œuvre rédemptrice commencée sur terre. L'âme chrétienne ne doit jamais la perdre de vue. Qu'elle prie ou qu'elle travaille, ses prières et ses actes n'arrivent au Père, au Fils et au Saint-Esprit que par Jésus-Christ Notre Seigneur. Personne n'a mieux vu que sainte Gertrude cette fonction du Rédempteur en exercice continuel. Elle y puise une consolation sans cesse renouvelée ; les faiblesses qui rendent si difficile l'ascension vers Dieu en sont diminuées d'autant, ou, tout au moins, leurs effets deviennent moins préjudiciables. Le Seigneur lui en donne des preuves sensibles.

Ne pouvant supporter de la voir triste, il lui présenta un jour de ses propres mains son cœur sous la forme d'une lampe ardente. « J'offre aux yeux de ton âme mon cœur, instrument de musique *(organum)* de l'adorable Trinité ; tu lui remettras avec confiance, pour qu'il y supplée, tout ce que tu ne peux accomplir parfaitement toi-même ; de la sorte, je ne verrai en toi rien qui ne soit de la dernière

perfection. Mon cœur sera désormais à ta disposition pour réparer à toute heure tes négligences. » Cette bienveillance extrême causait à Gertrude autant d'admiration que de sainte frayeur. Pour dissiper sa crainte, le Seigneur ajouta : « Si, aimant beaucoup chanter, avec une voix souple et sonore, tu étais en la compagnie d'une personne qui voulût à tout prix chanter malgré son ignorance musicale et sa voix fausse et désagréable, tu serais indignée, si elle en venait à ne point vouloir te permettre de chanter : Eh bien ! mon cœur, qui connaît la faiblesse et l'inconstance de la nature humaine, éprouve un désir ardent d'être invité à exécuter pour toi ce que tu es incapable de faire ; il a pour réussir une vertu toute puissante et une sagesse infinie. Je souhaite ardemment m'acquitter avec joie et bonté de cette tâche.

Le cœur divin attire à lui et rend parfaites les œuvres accomplies à la gloire de Dieu, et les pousse, en les unissant aux siennes, à une perfection qui leur donne une valeur inappréciable.

Ces observations sur la vie surnaturelle laissaient Gertrude humiliée de ses défauts, et confuse de cette bonté extraordinaire. Elle faisait pitié. Il lui sembla, dans ces dispositions, que la grâce la revêtait d'un ornement spirituel ; cette parure était tissée avec les mérites de Notre Seigneur plus qu'avec les siens. Une voix, douce comme une harpe qu'un artiste toucherait, retentit aux oreilles de son cœur : « Toi, qui es mienne, disait-elle, viens à moi, toi qui es ma chose, entre en moi ; devenue une même chose

avec moi, demeure avec moi. » Elle se sentit entraînée dans le cœur de Jésus-Christ avec une douceur inexprimable. Elle ne pouvait dire ce qu'il lui fut donné de voir, d'entendre, de goûter, de toucher du Verbe de vie.

Dans une autre circonstance, durant le chant de l'antienne pascale : *Vidi aquam egredientem de templo,* le Seigneur lui dit : « Regarde mon cœur, il sera ton temple. Choisis dans les diverses parties de mon corps celles où tu pourras le mieux vivre en régularité. Mon corps deviendra ainsi ton cloître. » Elle répondit : « Seigneur, je ne sais que chercher. Car j'ai trouvé une telle abondance de joies dans votre cœur, devenu mon temple, que je n'en puis sortir. » Ces scènes de la vie mystique réduisent en images les phénomènes les plus élevés de l'union mystique de l'âme avec Jésus-Christ.

Le Maître daigna lui révéler, en la fête de saint Jean l'Évangéliste, les motifs pour lesquels son cœur tenait dans ces tableaux une place si importante. Tout se passa entre elle et l'apôtre durant l'office nocturne. Il la fit s'appuyer sur la poitrine du Sauveur, à droite, pendant qu'il se plaçait lui-même à gauche. « Voici le Saint des saints, qui attire à soi tout le bien du ciel et de la terre », lui dit-il, en touchant du doigt cette poitrine avec une respectueuse tendresse. « Je t'ai placée à l'ouverture du cœur divin afin que tu puisses en tirer aisément la douceur et la consolation, que les bouillonnements perpétuels de l'amour divin répandent sur ceux qui en ont le désir. — Bien-aimé de Dieu, lui demanda-t-elle, n'avez-vous pas ressenti le charme de ces pul-

sations divines, lorsque vous reposiez à la Cène sur ce sein béni ? — Je l'ai senti et ressenti ; sa suavité a pénétré mon âme, ainsi que l'hydromel imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais ; mon âme s'est échauffée, comme une chaudière bout au contact d'un feu ardent. — Pourquoi avez-vous gardé à ce sujet un silence absolu ? — J'ai eu pour mission de présenter à l'Église naissante, sur le Verbe incréé, une parole qui pût satisfaire l'intelligence humaine jusqu'à la fin des temps, sans néanmoins se vider et s'user. La connaissance des pulsations du Cœur divin était réservée aux derniers temps ; cette expérience des mystères de l'amour divin pourra rendre quelque chaleur au monde engourdi par la vieillesse. »

CHAPITRE X.

LES EXERCICES DE SAINTE GERTRUDE

Sainte Gertrude composa pour son usage personnel et pour celui des religieuses de son monastère un recueil de pieux exercices destinés à favoriser le renouvellement dans leurs âmes des grâces reçues, et l'ascension vers Dieu par la pratique de l'amour divin. Ces exercices sont au nombre de sept. Le premier a pour but de recouvrer l'innocence baptismale en mettant l'âme dans les dispositions requises pour recevoir dignement les sacrements de Baptême, de Confirmation et d'Eucharistie. Les trois exercices suivants se font sur la conversion spirituelle, la consécration virginale et la profession religieuse, en ramenant l'âme aux trois actes par lesquels une vierge se sépare du monde et contracte toutes les obligations de la vie monastique. Les trois derniers tendent à exciter dans l'âme les ardeurs de l'amour divin, la reconnaissance envers Dieu et le besoin de célébrer ses louanges, la volonté enfin de réparer ses fautes et de se disposer à bien mourir.

Les quatre exercices du début sont un commentaire spirituel et pratique qu'une vierge se fait à elle-même des formules et des rites au moyen desquels se sont opérées sa régénération chrétienne et sa consécration au service divin. Leur caractère liturgique est nettement tranché. Sainte Gertrude envisage les sacrements et quelques sacramentaux

comme des sources de vie et de forces surnaturelles qui s'épanchent sans interruption dans les âmes, où elles se sont ouvert une voie. Mais l'efficacité de ces forces est en raison directe des dispositions de chacun et de sa coopération à la grâce. Les différences de l'un à l'autre deviennent ainsi très profondes. L'extraordinaire variété que présentent les habitants du ciel et les fidèles de l'Église militante le démontre assez. Ici-bas, nous allons des grâces initiales aux sommets de la sainteté et de la vie mystique.

Cette progression se fait sans la moindre apparence d'un désordre. Cet ordre parfait amène une distribution harmonieuse des valeurs surnaturelles chez ceux qui les possèdent. Dans cette hiérarchie, chacun est bien à sa place et cette place est celle qu'il mérite ; elle est de grâce pendant la vie présente, et de gloire pendant la vie future. A n'importe quel point de son ascension vers Dieu, le chrétien ne se sépare pas de ses origines surnaturelles ; il reste constamment sous l'action des sacrements et des sacramentaux qui l'ont installé dans son état. La continuité est ici plus rigoureuse que n'importe où ; elle ne souffre aucune diminution du passage de l'Église militante à l'Église triomphante. Par suite, il faut s'attendre à reconnaître chez les mystiques les plus élevés les traits bien caractérisés de leurs initiations par la liturgie. Leur merveilleux épanouissement sous les regards du Seigneur part d'une cérémonie, dont le rituel et le pontifical gardent la règle et le texte. Les oraisons et les rites, qui enveloppent et symbolisent les grâces octroyées, s'y tiennent cachées à la façon des racines.

Le chrétien, si haut qu'il soit sur la montagne mystique, ne se sépare jamais des principes de son ascension. La fermeté de son vol spirituel a sa cause dans la force pratique des liens qui l'y rattachent. Quand il veut s'élever plus haut ou lorsqu'il craint les humiliations du vertige, qu'il remonte fidèlement à ses origines, pour reprendre conscience de leurs vertus. Son élan s'affermira aussitôt. Gertrude peut lui servir de guide. Sa direction est fort simple. Après avoir situé l'âme en face d'un rite, dont elle garde l'impression salutaire, elle provoque en son esprit et en sa puissance affective l'éclosion des pensées et des sentiments correspondant le mieux aux paroles et aux actes liturgiques. En d'autres termes, le chrétien se transporte spirituellement au jour et au lieu où il a reçu tel sacrement, tel sacramental ; puis, avec l'expérience qu'il a de la vie intérieure, il produit les pensées, les sentiments qu'il voudrait avoir eues au moment où le sacrement et le sacramental lui furent administrés. C'en est assez pour obtenir le renouvellement des grâces reçues jadis, et l'heureuse réparation des dommages occasionnés par les négligences ou les fautes. Cette préoccupation, qui est le grand moteur de ces exercices, détermine avec la reconnaissance envers Dieu, la pieuse coutume des anniversaires liturgiques.

Dans ces exercices, Gertrude manifeste ses aspirations personnelles. Ils portent donc jusqu'à nous un écho fidèle de sa vie mystique. Elle y apparaît telle qu'elle est au plus intime de son âme sous le regard pénétrant de Jésus-Christ. A l'anniversaire de

son baptême, on la voit réciter son *Credo* et demander à la Trinité de confirmer, d'éclaircir et de gouverner sa foi, qu'elle ambitionne de lui offrir pure et riche de la pratique des vertus, à l'heure de sa mort ; se signant le front et la poitrine, elle cherche à devenir le temple de Dieu et la demeure du Saint-Esprit ; elle se met sous la main bénissante du Sauveur qui la fait avancer de vertu en vertu, qui la confie à un ange, lui donne le sel de la sagesse et l'esprit d'intelligence pour la vie éternelle, lui communique le goût de cette autre vie, la confiance en la protection de la croix. Elle demande à Notre Dame de la couvrir du manteau de la chasteté, et de l'inscrire avec ceux qui marchent dans l'innocence. Par l'onction sainte, elle se charge de la douce obligation d'observer les sacrements et de garder intact le mystère de la foi. L'immersion dans l'eau, l'onction du chrême, la robe blanche, le cierge allumé, la communion, la confirmation, assurent leurs effets avec la pureté de l'âme et du corps recouvrée, la science des vérités surnaturelles, la persévérance finale dans la pratique des vertus, l'ardente charité, l'espoir de contempler le visage divin, la possession de la paix sur terre, en attendant l'allégresse éternelle. Une prière pleine d'élan confirme ces dispositions.

L'adaptation du cérémonial de la consécration des vierges aux aspirations mystiques d'une âme se fait d'elle-même. La charité divine qui l'unit à Dieu met en action les trois Personnes de la Trinité, chacune avec ses attributs. Notre-Seigneur Jésus-Christ enveloppe de sa présence l'évêque qui préside la cérémonie. Il est l'Époux, la vierge est l'épouse ; la con-

sécration est comme la célébration du mariage mystique, prototype du mariage de la terre. La passion qui anime les paroles de Gertrude doit être maintenue sur ces hauteurs. Mais elle doit pour la traduire emprunter un langage terrestre. Les mots se prêtent mal à cette ascension. Le lecteur doit tenir compte de cette difficulté. En somme, la langue à laquelle l'épouse mystique est condamnée, est une langue barbare, tant elle reste inférieure aux réalités spirituelles. Voilà des siècles que l'humanité, en quête du divin, est réduite à cette misère. Grâce à la Bible et à la vénérable tradition ecclésiastique qui la prolonge, elle s'est confectionné une terminologie spéciale comprise des initiés. Les profanes sont invités à ne jamais la ravaler à leur niveau.

Dès la fin des invitations pressantes que le consécrateur adresse à la vierge, Gertrude prend possession des sommets où la cérémonie se passe. « Voici que je m'approche de vous, feu consumant, ô mon Dieu. Dans l'ardeur embrasée de votre amour, dévorez-moi, consumez-moi, absorbez-moi, pauvre grain de poussière. Voici que je m'approche de vous, ma douce lumière. Faites jaillir sur moi les rayons de votre visage, et mes ténèbres seront éclatantes devant vous comme le midi le plus radieux. Voici que je m'approche de vous, ô béatitude. Faites de moi une seule chose avec vous, par l'amour si ardent qui vous attire vers vos créatures pour vous unir à elles. »

Les psaumes que Gertrude récite s'achèvent dans une oraison, où elle condense toutes ses énergies spirituelles. « Faites-moi inscrire et comptez-moi,

ô doux Jésus, dans la famille de ceux qui vous connaissent, ô Dieu d'Israël, dit-elle, après le psaume XXIII, *Domini est terra,* parmi ceux qui cherchent à contempler votre visage, ô Dieu de Jacob ; parmi ceux qui vous aiment, Dieu des armées. » La glose qui accompagne les invocations des litanies, indique la grâce particulière attendue de chaque saint : « O Moïse, cher à Dieu, obtenez-moi l'esprit de mansuétude, de paix et de charité, qui vous a rendu digne de vous entretenir face à face avec le Seigneur de majesté. — O Jean, qui m'êtes si cher, disciple que Jésus aimait, obtenez-moi la piété, l'innocence et la sainteté spirituelles que recherche en moi avec tant d'ardeur celui qui est la fleur de ce beau lis dont vous avez été établi le gardien fidèle. — Fondement auguste de toute la sainte Religion, Benoît, ô mon Père, ami de Dieu, obtenez-moi une telle constance dans la vigueur de la vie spirituelle, que je puisse être admise avec vous à la récompense de la vie éternelle. »

La charité par laquelle la moniale contracte les engagements sacrés, lui inspire cette prière : « O très aimé Jésus, mon ardent désir est de suivre avec vous la règle d'amour, afin de renouveler en vous ma vie et de la passer aussi en vous. Placez ma vie sous la garde de votre Esprit-Saint pour que je sois prompte à remplir vos ordres en tout temps. Vous seul, enseignez-moi, dirigez-moi et formez-moi jusque dans les sentiments les plus intimes de mon cœur. Absorbez mon esprit dans le vôtre, si profondément et si puissamment, que je sois véritablement ensevelie en vous. » L'habit monastique et la sépa-

ration effective du monde conviennent à cet état d'amour, qui se consomme dans la communion.

La Préface de la consécration des vierges, qui célèbre avec un lyrisme inspiré les beautés des noces divines, la tradition du voile, symbole d'une chaste innocence, de l'anneau, signe de la fidélité, empreinte du Saint-Esprit, gage des noces éternelles, entraînent Gertrude d'acte d'amour en acte d'amour. Ses sentiments se manifestent par le chant du *Te Deum,* et par des oraisons où s'accumulent les forces de la vie unitive. Tout y résonne d'humilité, de reconnaissance et d'amour. Gertrude ne tarit pas ; elle ne se résigne point à quitter le Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, Jésus-Christ, Dieu fait homme, Marie, son auguste mère. La Bible et la nature lui fournissent des images, qu'elle anime aisément avec son expérience des vérités divines. Cette observation s'applique, avec plus de vérité encore, s'il est possible, aux trois derniers exercices.

Le cinquième est ordonné en vue d'exciter dans l'âme les feux de l'amour divin. Il ne prend pas moins de trois heures, distribuées le matin, à midi et le soir. Le psaume LXII, *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo,* quelques versets du LXXXIII, *Quam dilecta tabernacula tua,* et du XLI, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum,* donnent à l'âme une occasion d'épancher son amour. Les accents enflammés qui jaillissent de son cœur entretiennent et accroissent, au lieu de l'affaiblir, le feu qui la dévore. « O Dieu amour, s'écrie-t-elle, vous voir, c'est sentir son âme s'anéantir en vous ; s'attacher

à vous, c'est s'unir à votre essence par le lien d'une alliance nuptiale... ô Étoile du matin, qui dans votre majesté suprême resplendissez d'une clarté divine, quand serai-je illuminée de vos feux ?... Vous êtes le miroir de la Sainte Trinité, que l'on contemple au ciel face à face, mais qu'il ne nous est permis de sonder ici-bas qu'en énigme et avec l'œil purifié de la foi... Montrez-moi votre visage et laissez-moi contempler votre beauté. Qu'il est doux et plein d'attraits, ce visage, tout rayonnant des feux de l'aurore du divin soleil. La fraîcheur de vos traits annonce celui qui ne saurait vieillir, car il est l'Alpha et l'Oméga. L'éternité étincelle dans vos yeux, et je reconnais le Dieu Sauveur à l'éclat dont il brille. »

Et encore : « O amour, soyez pour moi un soir si beau que mon âme transportée dise avec allégresse un doux adieu à son corps, et que mon esprit, retournant au Seigneur qui me l'a donné, repose en paix sous votre ombre chérie. Dites-moi alors de votre voix claire et mélodieuse comme une douce musique : voici l'Époux, il arrive ; sors et réunis-toi à lui intimement ; goûte les délices que donne la contemplation de son visage tout resplendissant de gloire. » A chacune des Heures canoniales, sainte Gertrude célèbre ce Dieu amour, et le prie de continuer son œuvre dans sa vie. « O amour, le plus docte des maîtres ! Seigneur, plus élevé que les cieux, et plus profond que les abîmes ! vous dont la sagesse admirable est la béatitude de tous les êtres, quand elle se laisse voir à eux ; ô vous, qui, assis sur les Chérubins, jetez un regard d'amour infini sur ce qu'il y a de plus humble dans cette vallée de larmes et qui

réunissez les petits enfants pour leur faire part de votre enseignement salutaire, ne refusez pas vos leçons au vil rebut que je suis ; mais daignez me ranimer par votre doctrine de vie. O amour, commencez dès ce moment à exercer sur moi votre autorité de maître ; séparez-moi de moi-même, afin que je m'adonne tout entière à vous aimer ardemment. Possédez, sanctifiez et remplissez, ô amour, mon esprit tout entier. »

Le sixième exercice remplit sa journée d'allégresse et de jubilation, comme il sied à l'action de grâce et à la louange divine. Gertrude fait appel à l'amour ; car il est impossible de louer Dieu sans lui. « O amour, accorde la lyre mélodieuse entre toutes ; fais entendre la douce voix de Jésus mon époux ; que ce soit lui, le Dieu de ma vie, qui donne le signal de sa propre louange ; qu'il charme ma vie ; qu'il enivre mon âme par les délices d'un chant digne de sa gloire. O amour, ce que tu dois faire, fais-le promptement ; car je ne puis supporter plus longtemps la blessure dont tu m'as transpercée. » L'âme aimante ne désire rien tant que cette musique du ciel. « Quand me sera-t-il donné d'entendre le cantique nouveau des noces éternelles, que vous leur chantez avec tant de mélodie, ô vous, leur Roi et leur Époux, demande Gertrude, ce cantique dans le chant duquel votre voix si parfaite s'élève avec gloire au-dessus de tous les instruments qu'on entend au ciel, et dont l'expression, seule capable de vous louer dignement, réduit à une délicieuse impuissance toutes les voix et toutes les langues de

vos créatures glorifiées ? » Elle se représente la souveraine louange, la royale action de grâces que Dieu se rend à lui-même ; les musiciens célestes suspendent leurs accords pour écouter en silence une telle harmonie ; l'armée des Séraphins abaisse tout à coup ses ailes dans un ravissement ineffable. Le cœur de Jésus est l'instrument, par lequel passent ces mélodies. Gertrude veut y insérer une note à elle, son indigne louange, son impuissante action de grâces. Elle est altérée de louange divine.

Les psaumes et les cantiques de la Bible gardent dans leur langue inspirée les accents de cette louange tels que Jésus-Christ les a fait retentir en son cœur pendant sa vie mortelle. En les répétant, l'Église s'associe à son ministère d'admirable chanteur divin ; Gertrude, qui aime à les chanter en union avec l'Église, par cette journée d'exercice, laisse la mélodie divine envahir doucement toutes les puissances de son être ; les vibrations, que provoquent en elle ces chants inspirés, la font communier dans les ardeurs mystiques, à l'harmonie de la liturgie céleste.

Elle commence par le Cantique des trois enfants dans la fournaise, *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* Au milieu des élans d'amour que cette louange des créatures soulève dans son âme, elle se console de vivre encore loin de la liturgie céleste, avec l'espoir d'y participer en une certaine mesure. « Dès à présent, dit-elle, je jette dans l'encensoir d'or de votre divin Cœur, où brûle, à votre gloire, le suave parfum de l'éternel amour, j'y jette mon cœur, comme un faible grain d'encens, désirant, avec toute l'ardeur de mon âme, que, tout vil et in-

digne qu'il est, le souffle de votre Esprit l'allume de sa vie. Que les longs soupirs que je pousse vers vous, du fond des abîmes de la terre, dans ma longue attente, méritent d'être changés en cantiques éternels à votre gloire. » Sa piété l'aide à tirer de la vie du Sauveur un cantique de bénédiction, où sont énumérés l'un après l'autre ses perfections et ses mystères ; elle se met ensuite à lui offrir, en une série d'acclamations brûlantes, les allégresses de son Cœur divin. Le Cœur de Jésus est plus que jamais son *organum sanctissimae Trinitatis.* Cette louange divine la charme au point de lui faire dire : « Façonnez ma vie pour votre amour, afin que mes actions soient autant de cantiques à votre louange. » Rendez-vous grâce à vous-même pour moi en ce moment. A cette louange si noble et si belle, mon âme, liquéfiée par l'amour, mêlera sa faible voix jusqu'à ce que le souffle qui est en moi retourne à vous pour goûter le bonheur. »

Les effusions qui débordent du cœur de Gertrude ne l'arrachent point toutefois aux conditions humiliantes faites au pécheur. Elle les accepte toutes et elle en fait son profit. Le dernier exercice la montre occupée à entretenir dans son cœur l'humilité et la contrition, qui peuvent seules la rendre agréable à Dieu. Une hymne, que chantaient alors quelques églises d'Allemagne, lui fournit un thème très riche. Pour chacune des Heures canoniales, elle prend une strophe et la récite ; après quoi, elle s'abandonne aux impulsions de l'Esprit-Saint. La conscience de sa misère d'une part, de l'autre une foi inébran-

lable dans les effets du mystère de la Rédemption vont discipliner ses pensées et ses sentiments, et la maintenir bien à sa place devant Dieu. Les perfections divines lui apparaissent dans un ensemble harmonieux ; chacune d'elles est satisfaite. La justice, la miséricorde, l'amour, le dévouement, la sagesse, la compassion peuvent dès lors concourir au salut des hommes et les élever à la sainteté. Gertrude les implore l'une après l'autre. Elle cherche à obtenir le pardon de ses péchés, l'entière réparation des dommages qu'ils lui ont causés, l'union généreuse avec le Seigneur, une mort paisible et son admission aux joies du Paradis.

Ces biens lui ont été mérités par les souffrances du Saint Rédempteur. Elle n'a qu'à s'en approprier les fruits par une contemplation affectueuse et confiante de sa Passion. Le septième et dernier exercice n'a pas d'autre fin.

Après avoir imploré de la miséricorde une place dans l'hospice des misérables, pour ne pas mourir sous la froidure et les intempéries de sa vie stérile, Gertrude se tourne vers l'amour : « O amour, dit-elle, regarde mon Jésus, ton royal captif ; considère le diadème de miséricorde dont il était couronné, à cette heure où tu l'as saisi avec tant de violence par la main de ses ennemis. Tu voulus alors t'emparer de tous ses biens, en même temps que de sa personne, afin d'enrichir le ciel et la terre avec ce butin précieux. Avec le prix d'un si riche butin, d'un si illustre captif, si digne d'être aimé, tu peux, ô amour, racheter ma vie que j'avais perdue, et me rendre, non sept fois, mais cent fois la valeur de

mes œuvres jusqu'à présent inutiles. Créature inutile, je m'élèverais à la dignité de l'homme spirituel ; ennemie de Dieu, je deviendrais son amie ; de tiède que je suis, altérée de lui, de stérile et inféconde, remplie de la perfection de toutes les vertus et de toute la sainteté de la Religion. »

L'image du tribunal divin se dresse devant son esprit. La Vérité doit prononcer le jugement ; elle a pour assesseurs la Justice et l'Équité, lesquelles jugent toutes choses avec nombre, poids et mesure. « Malheur à moi, s'écrie-t-elle, mille fois malheur, si, comparaissant devant vous, je n'avais pas d'avocat qui répondît pour moi. O charité, viens à ma décharge, réponds pour moi, obtiens mon pardon. Si tu daignes te charger de ma cause, grâce à toi, je conserverai la vie. Je sais ce que je vais faire ; je prendrai le calice du salut ; oui, le calice de Jésus. Je le placerai sur le plateau vide de la balance de vérité. Par ce moyen, je subviendrai à tout ce qui me manque ; je couvrirai tous mes péchés. Ce calice relèvera toutes mes ruines ; par lui, je suppléerai, et au delà, à mon indignité. »

L'appel à Jésus, gage aimable de sa Rédemption, révèle un sens théologique sûr ; il met au service de la doctrine une poésie admirable. « Venez avec moi au jugement, dit Gertrude au Sauveur. Soyons-y ensemble. Jugez, vous en avez le droit ; mais vous êtes aussi mon avocat. Pour que je sois justifiée, vous n'aurez qu'à raconter ce que vous êtes devenu pour l'amour de moi, le bien que vous avez résolu de me faire, le prix considérable que vous avez

payé pour moi. Vous avez pris ma nature, afin que je ne périsse pas ; vous avez porté le fardeau de mes péchés, vous êtes mort pour moi, afin que je ne périsse pas de la mort éternelle ; voulant m'enrichir de mérites, vous m'avez tout donné. Jugez-moi donc à l'heure de ma mort d'après cette innocence et cette pureté que vous m'avez conférées en vous, lorsque vous avez payé toute ma dette, étant jugé vous-même et condamné à ma place, afin que, toute pauvre et dépourvue que je sois par moi-même, je jouisse néanmoins de l'abondance de tous les biens. »

Cette substitution du Rédempteur au racheté doit avoir pour effet une transformation morale : « Rendez-moi conforme à votre volonté, dit encore sainte Gertrude, et transformez ma vie en vous. Rendez-moi tout entière telle que vous voulez que je sois, afin qu'au sortir de cette vie, le nuage de mon corps s'étant dissipé, je sois admise à contempler avec délices votre aimable visage. »

Par tout ce qu'il y a d'attendri, d'humble et de confiant dans sa piété, sainte Gertrude se rattache dignement à la lignée de saint Anselme et de saint Bernard.

CHAPITRE XI.

SAINTE MECHTILDE.

Mechtilde, de Hackeborn, est offerte à Dieu par sa mère dans le monastère de Rodardsdorf, que gouverne sa sœur, l'abbesse Gertrude, en l'année 1248. Elle est âgée de sept ans. Les moniales se transportent quelques années plus tard à Helfta. Mechtilde remplit les fonctions de chantre, dès que son âge le permet. La coutume monastique réserve cet honneur à une religieuse instruite, appliquée à tous ses devoirs, et capable de diriger un chœur. La célébration de l'office divin est sous sa responsabilité. Le zèle et l'intelligence qu'elle met à tenir cette charge influent sur le développement et le caractère de son mysticisme. Elle est bien à sa place auprès de la Sainte qui a écrit le *Héraut de l'amour divin.* Son *Livre de la Grâce spéciale* la situe dans la même famille spirituelle.

C'est la famille bénédictine, animée du meilleur esprit ecclésiastique. Son âme est ouverte aux influences de son Ordre, qui lui arrivent par l'organisation même du monastère, les exercices réguliers et cet ensemble de traditions intellectuelles et morales dont vit toute communauté religieuse. Elle n'éprouve pas la moindre gêne de ses relations avec les Frères Prêcheurs. Ceux-ci exercent sur elle et sur le monastère une action très heureuse. Leur Ordre a toute la fraîcheur spirituelle d'une fondation ré-

cente ; il bénéficie de la présence dans son sein d'hommes illustres par la science théologique et par leurs éminentes vertus. L'harmonie qui se manifeste entre leur direction et les aspirations de saint Benoît, démontre, une fois de plus, l'unité de l'ascétisme et du mysticisme dans l'Église ; la liturgie offre aux représentants des diverses écoles un excellent terrain de rencontre.

L'Esprit de Dieu la fait assister à l'apothéose céleste de plusieurs Dominicains, qu'elle a connus, et, en particulier, à l'entrée glorieuse de frère Thomas et du seigneur Albert. On les reçoit comme les princes les plus nobles. Deux anges, de haute taille, les précèdent, un flambeau à la main ; l'un est du chœur des Séraphins, l'autre de celui des Chérubins. Le Chérubin atteste par sa présence qu'ils ont fait briller parmi les hommes le flambeau de la science divine ; le Séraphin montre que l'amour divin, dont leur cœur brûlait, leur faisait reconnaître dans l'intelligence des choses de Dieu un don supérieur. Lorsqu'ils arrivent devant le trône de l'Éternel, leurs écrits apparaissent tissés en lettres d'or dans leur vêtement ; un rayon de la gloire divine resplendit sur chaque mot sorti de leur plume. Les paroles qu'ils ont consacrées à l'excellence et à la louange de la Divinité et de l'Humanité de Jésus-Christ ont une splendeur éblouissante ; par l'éclat de celles qu'ils ont écrites ou prononcées en leur honneur, la clarté des Anges, les mérites des Prophètes, la dignité des Apôtres, la gloire triomphale des Martyrs, la doctrine et la sainteté des Confesseurs se reflètent et se reproduisent en eux. Cette

illumination verse dans leurs âmes des joies inexprimables ; la Divinité y trouve elle-même une grande satisfaction.

La vie mystique de Mechtilde commence de bonne heure ; mais personne ne s'en doute, tant est grande sa réserve à ce sujet. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante ans qu'elle s'en affranchit. La douleur que lui cause le décès de l'abbesse Gertrude et les souffrances qui lui viennent de multiples infirmités la disposent à recevoir des grâces plus abondantes, dont elle ne garde plus le secret. Au cours d'un ravissement, elle aperçoit le Seigneur assis sur son trône à l'orient ; l'abbesse Gertrude est en sa présence, entourée de ses religieuses, vivantes ou défuntes ; elles resssemblent à un essaim de colombes, blanches comme la neige. Les anges offrent au Seigneur les œuvres méritoires de chacune ; les joies de leur abbesse en sont augmentées d'autant. Celle-ci se met à prier pour sa communauté tout entière. « Père saint, dit-elle, conservez en votre nom celles que vous m'avez données. — Ta volonté est ma volonté, répond le Seigneur ; je les conserverai dans l'innocence et je les préserverai de tout mal. » S'adressant au Fils, elle fait cette demande : « Qu'elles soient un en Vous, comme nous sommes un, nous, habitants des cieux. » Le Fils lui répond : « Ton désir est mon désir ; je suis en elles et elles sont en moi ; et ainsi je perfectionnerai et je confirmerai en moi toutes leurs œuvres. » Se tournant vers le Saint-Esprit, « Sanctifiez-les en la vérité, dit-elle, daignez être leur consolateur. — Ta joie est ma joie, lui est-

il répondu, je veux être leur conservateur et leur consolateur. » Mechtilde perçoit alors un son très doux qui arrive jusqu'au ciel ; c'est un écho du bruit que font les sœurs en prenant la discipline pour le bien du peuple. Les anges, qui l'entendent, applaudissent et tressaillent d'allégresse. Elle aperçoit les démons qui cessent de torturer les âmes et prennent la fuite : les chaînes du péché dans lesquelles les âmes sont prises tombent, leurs souffrances s'apaisent.

Les faveurs que Dieu lui accorde sont plus fréquentes et d'un ordre plus élevé, lorsque des tribulations de toute sorte l'accablent. Sous l'impression de ces alternatives extraordinaires, elle fait à sainte Gertrude cette confidence : « Mon âme se délecte dans la jouissance divine, nageant dans la Divinité, comme le poisson rouge nage dans l'eau et l'oiseau vole dans l'air. L'union que les saints ont avec Dieu, et celle que j'ai, ne diffèrent que sur un point : ils la possèdent dans la joie et moi dans la souffrance. » Cet état dure autant que sa vie. Ses confidentes — Mechtilde est du nombre — ne se croient pas le droit d'ensevelir dans un silence égoïste le secret de ces merveilles. Deux d'entre elles en écrivent la relation, sans qu'elle puisse le soupçonner. Elle finit cependant par le savoir. Le chagrin la pousse vers Notre-Seigneur qui la laisse d'abord exhaler ses plaintes. Il lui apparaît ensuite, tenant sur son Cœur, de la main droite, le livre qui contient cette relation : « Tout ce qui est écrit dans ce livre, lui dit-il, a coulé de mon Cœur divin et y reviendra. » Il suspend alors le livre au cou de l'âme. Elle veut con-

naître la volonté du Seigneur pour l'avenir ; devra-t-elle suspendre ses communications ou les continuer : « Donne-moi avec la libéralité de mon Cœur généreux, lui est-il répondu ; donne-moi selon ma bonté et non selon la tienne. — Que deviendra ce livre après ma mort, reprend-elle, et quelle utilité en résultera ? — Tous ceux qui me recherchent avec un cœur fidèle, dit le Seigneur, y trouveront une occasion de se réjouir ; ceux qui m'aiment s'embraseront de mon amour, et ceux qui sont affligés y trouveront de la consolation. » Mechtilde demande quel titre il convient de donner à ce recueil. « On l'appellera le *Livre de la Grâce spéciale* », lui dit le Seigneur. Elle a dès ce moment connaissance de ce qu'ont écrit ses confidentes ; elle sait, sans l'avoir jamais vu, le format du volume, sa matière, la qualité du cuir qui l'enveloppe et du lien qui sert à attacher les feuillets.

Le *Héraut de l'Amour divin* et le *Livre de la Grâce spéciale* présentent au lecteur la même doctrine ; la liturgie est la source principale d'où leur mysticisme dérive ; le Sacré-Cœur y tient une place également importante. Mais sainte Mechtilde n'atteint pas les hauteurs où son émule plane tout à son aise ; elle se complaît trop dans les détails ; on la dirait par moments trop inclinée vers les pratiques de dévotions minutieuses ; son symbolisme enfin ne se tient pas dans les limites où Gertrude renferme le sien.

Sainte Mechtilde fait à Notre Dame la part très grande. Elle lui consacre un traité, sans compter ce qu'elle en écrit ailleurs. Les lumières qu'elle reçoit

lui arrivent généralement à l'occasion d'une fête, ou le samedi, pendant la messe. Un jour, tout en chantant l'introït *Salve, sancta Parens,* elle la salue avec force dévotion et lui demande grâce pour ses péchés. La Vierge lui apparaît debout, en présence du Seigneur ; la pieuse moniale se jette à ses pieds et s'essuie le visage avec les plis flottants de sa robe. Dès qu'elle s'est relevée, elle aperçoit plusieurs vierges qui entourent leur reine. Elle s'adresse à celle-ci pour connaître leur nom : « Elles étaient à mon service sur terre », lui répond la Vierge Marie. Elle nomme la Sainteté, la Prudence, la Chasteté, l'Humilité, la Charité, la Diligence et la Patience, en indiquant la place faite à chacune dans sa vie. « O Dame, obtenez-moi ces vertus, dit Mechtilde. — Approche de mon Fils et demande les-lui à lui-même », lui est-il répondu. Le Seigneur consentit à les mettre à son service.

Notre Dame se constitue son guide spirituel, en lui indiquant les moyens de progresser dans la vertu, les pratiques qui lui sont le plus agréables, et les symboles qui expriment le mieux sa perfection. Elle lui fait, un samedi, pendant la messe, le commentaire de la salutation angélique. Mechtilde commence par cette déclaration : « Si je pouvais vous saluer, ô Reine du Ciel, de la salutation la plus douce que le cœur de l'homme eût jamais trouvée, je le ferais volontiers. » La Vierge lui apparaît ayant les paroles de la salutation angélique écrites sur sa poitrine en lettres d'or. « On ne s'élèvera jamais plus haut que cette salutation ; on ne peut me saluer avec plus de douceur. Dieu le Père m'a saluée, montrant

ainsi que par sa toute-puissance j'étais exempte de la malédiction du péché. De son côté, le Fils de Dieu, après m'avoir illuminée de sa divine sagesse, m'a établie comme une brillante étoile qui éclaire le ciel et la terre ; c'est ce que signifie le mot *Maria :* étoile de la mer.

Le Saint-Esprit enfin, me pénétrant de toute sa divine douceur, m'a tellement remplie de sa grâce que tous ceux qui cherchent la grâce par moi la trouvent ; c'est ce que veulent dire les mots : *gratia plena.* Les mots *Dominus tecum* me rappellent mon union avec l'adorable Trinité, et son opération dans mon être, lorsque le mystère de l'Incarnation unit ma substance charnelle à la nature divine. Nul n'éprouvera jamais la joie et la douceur que je ressentis alors. Par ces mots *benedicta tu in mulieribus* toute créature reconnaît avec admiration que je suis bénie et élevée au-dessus de toutes les créatures du ciel et de la terre. Par ceux-ci : *benedictus fructus ventris tui* est exalté le fruit excellent de mes entrailles, lequel sanctifie, vivifie et bénit à jamais toute créature. »

Mechtilde se sent de plus en plus attirée vers la Mère de Dieu ; l'élan de son âme se produit généralement au début de cette messe *Salve, sancta Parens,* qui est, avec la salutation angélique, le grand objet de sa dévotion. Le Seigneur prend intérêt à ses recherches spirituelles. La voyant un matin soucieuse de réaliser les paroles de son antienne préférée, il l'invite à la saluer en union avec toutes les créatures. Les chœurs angéliques la rejoignent aussitôt, portant leurs attributs ; les saints les suivent

bientôt dans l'ordre que leur assignent les litanies, chaque groupe ayant son emblème distinctif. Toutes les œuvres de Dieu au ciel et sur la terre accourent de leur côté pour assister la bienheureuse moniale. Ce chœur universel loue avec elle la sainte Mère de Dieu.

Humiliée de l'imperfection de ses hommages, elle en dit à Jésus toute sa douleur. Elle se voit alors brusquement introduite dans le ciel. Notre Dame la présente à son Fils, qui l'admet à baiser son Cœur divin. « Tu puiseras là tout ce que tu dois offrir à ma Mère. » Une formule de salutation, qu'elle n'a jamais entendue, sort, parole par parole, de ce trésor adorable : « Salut, Vierge très excellente, en cette douce rosée qui, selon une heureuse prédestination, a distillé en vous, du cœur de la Très Sainte Trinité ; salut, Vierge très sainte, en cette douce rosée, qui, dans votre très heureuse vie sur terre, a distillé sur vous du cœur de la Très Sainte Trinité ; salut, Vierge très noble, en cette douce rosée, qui, dans la doctrine et la prédication de votre Fils très doux, a distillé sur vous du cœur de la Très Sainte Trinité ; salut, Vierge très aimante, en cette très douce rosée qui distilla en vous de la Très Sainte Trinité, lors de la passion et de la mort très amère de votre Fils unique ; salut, Vierge très digne, en cette douce rosée qui, de la Très Sainte Trinité a distillé en vous, dans la gloire et la joie dont vous jouissez à jamais au-dessus de toute créature, au ciel et sur la terre, quand vous avez été élue avant toute autre créature. »

Le besoin de louer Marie fait vibrer cette âme

mystique au rythme qui entraîne les poètes liturgiques du Moyen-Age. Ils sont animés du même esprit. Parmi eux, Mechtilde est la sainte de la louange divine, la chantre du cœur de Marie et du cœur de son Fils. La faculté surnaturelle que le mysticisme développe en son âme lui permet de les voir et de les admirer dans leur glorieuse collaboration au salut des hommes et à l'honneur de la Trinité. Ce qu'elle entrevoit de la vie céleste fait admirablement ressortir la beauté de ses fonctions au chœur d'Helfta. Le Seigneur va même jusqu'à lui faire toucher du doigt le parallélisme des deux liturgies qui lui sont offertes par les saints et par les moniales. Il lui pose un jour cette question : « Pourquoi vous inclinez-vous au chœur après avoir entonné une antienne ? » Il fait lui-même la réponse : « C'est par reconnaissance pour la grâce que Dieu répand dans votre âme. » La chantre aperçoit une trompette aux nœuds d'or, qui va du Cœur divin à son propre cœur pour revenir à son point de départ ; en elle circule la louange divine. Cet emblème exprime fort bien l'union que suppose la liturgie entre le Fils de Dieu et une âme religieuse.

Sa tournure d'esprit pousse Mechtilde à faire au Seigneur les questions les plus familières et les plus minutieuses. Le Maître daigne lui répondre avec une condescendance admirable. Il lui donne ainsi par fragments une doctrine qui a pour foyer son Cœur adorable, son Église, enfin l'âme ou le cœur de Mechtilde. Pendant une aspersion dominicale, elle lui demande comment il va purifier son cœur. Il la

saisit dans ses bras avec une ineffable tendresse, avant de lui dire : « Je te laverai dans l'amour de mon Cœur divin. » Une porte s'ouvre devant ses yeux, et elle aperçoit une vigne, qui est le symbole du Cœur divin. Un fleuve d'eau vive y coule, de l'orient à l'occident ; sur ses rives se dressent douze arbres, chargés chacun de douze fruits, figures des vertus que saint Paul énumère dans son Épître aux Galates. Le fleuve symbolise l'amour divin ; une multitude de poissons aux écailles d'or y prennent leurs ébats ; c'est l'image des âmes qui se séparent des délectations terrestres pour se livrer au Seigneur. Des palmiers sont plantés dans la vigne ; les uns se dressent vers le ciel, tandis que les autres se penchent vers la terre. Le Seigneur bêche la terre, comme ferait un jardinier. Il fournit lui-même à Mechtilde l'interprétation de ce tableau. « Ma vigne, c'est l'Église catholique, en laquelle j'ai travaillé durant trente-trois ans avec beaucoup de peines. Viens travailler avec moi ». Une multitude d'anges forme autour des palmiers comme une muraille ; ce sont les défenseurs de l'Église.

Pendant que cette vision captive son esprit, la messe continue. Le Seigneur l'invite à verser sur la vigne l'eau de ses prières. Au canon, la scène change. Lorsque le prêtre élève l'hostie, elle entend une voix lui dire : « Voici que je me livre tout entier avec tout le bien qui est en moi, en la puissance de ton âme ; fais de moi tout ce qu'il te plaira. » La réponse à cette avance généreuse sort du fond de son cœur : « Je ne désire rien à mon avantage ; je ne recherche rien, je ne veux rien, sinon qu'aujour-

d'hui de vous, en vous et par vous-même, vous receviez une louange aussi élevée et aussi parfaite que vous pourrez l'accomplir. » Alors une harpe paraît sortir du sein de la divinité ; elle est l'image du Seigneur Jésus ; les cordes représentent les élus. Mechtilde touche la harpe ; les anges accompagnent d'une suave mélodie ces paroles : « Louons le Roi des Rois, Dieu un et trois, qui t'a choisie pour son épouse et pour sa fille. » Les saints, de leur côté, chantent : « Rendons grâces à Dieu le Père pour cette âme enrichie de ses faveurs. Dieu soit béni ! »

Le Cœur divin figure souvent dans ces tableaux mystérieux. Elle l'aperçoit pendant une messe sous la forme d'une lampe, embrasé et transparent : un baume suave en découle sur tous ceux qui assistent au saint sacrifice. Le feu signifie l'amour ardent avec lequel Jésus-Christ s'est offert à Dieu pour nous sur l'autel de la croix ; la suavité qui en découle est l'image des grâces dont il est la source.

Mechtilde éprouve une véritable confusion au moment de communier ; elle ne sait de quelle manière suppléer à son indignité et à son manque de préparation. Le Seigneur lui dit pour la consoler : « Je me donnerai à toi sans réserve ; tu te prépareras ainsi. » En même temps, il approche son Cœur de celui de sa servante, et il appuie sa tête sur la sienne. Elle lui adresse alors cette demande : « Seigneur, éclairez le visage de mon âme avec la lumière de votre face. — Qu'est-ce que la face de ton âme ? » lui dit le Seigneur. Cette question la surprend et elle ne trouve pas un mot à répondre. Le Seigneur la tire d'embarras. « La face de ton âme, lui dit-il, est

l'image de la Sainte Trinité. L'âme doit contempler cette image dans mon visage comme en un miroir, pour chercher à y découvrir des taches. » Ces taches proviennent des pensées terrestres et inutiles. Celle qui veut communier n'a qu'à regarder dans la face de Jésus-Christ comme dans une glace qui conserve toute la ressemblance divine ; qu'elle se lève ensuite par la confession, par le souvenir de la Passion. Les couleurs blanche et vermeille orneront alors ses joues.

Le Seigneur ne manque pas une occasion de lui manifester sa tendresse compatissante ; il choisit de préférence les moments où elle souffre. L'état de sa santé la met parfois dans l'impossibilité de suivre les observances monastiques. Elle s'en afflige plus que de sa maladie. Le Seigneur cherche à dissiper cette tristesse. « Voyons, lui dit-il, laisse-moi rafraîchir en toi mon Cœur divin. » Cette invitation lui fait comprendre que les maladies, les contrariétés, les afflictions, les peines de toutes sortes offrent au Cœur de Jésus une consolation et un soulagement, quand elles sont acceptées avec résignation et courage. Ce Cœur adorable est dans la gloire éternelle, au-desus de toute souffrance ; ses amis de la terre suppléent à cette impassibilité en lui donnant tout ce qu'ils souffrent eux-mêmes. Leur patience dans la tribulation continue ici-bas l'œuvre rédemptrice de sa Passion ; elle ajoute aux mérites des justes, elle obtient miséricorde pour les pécheurs, elle abrège la détention des âmes du Purgatoire. La Communion des saints en répand ainsi la vertu à travers toute l'Église. L'ami, qui est devenu par sa patience le

bienfaiteur du Cœur divin, s'envolera dans sa direction, dès son arrivée au ciel ; une ardeur suave s'en échappera pour se répandre dans les cieux et réjouir les anges et les saints.

Mechtilde expérimente en une autre circonstance la valeur des transformations que ses peines reçoivent en passant par le Cœur divin. Cette faveur lui est accordée à un moment où elle se sent plus accablée que de coutume par la maladie et la confusion de son inutilité. « Dépose tes peines dans mon Cœur, lui dit le Seigneur Jésus-Christ. Je leur donnerai une perfection qu'aucune souffrance n'atteindra jamais. Ma divinité absorbe toutes les souffrances de ma nature humaine pour se les unir ; je veux, de la même manière, m'approprier tes peines et n'en faire avec la mienne qu'une seule passion. Tu seras ainsi admise à jouir de la gloire que Dieu confère à mon humanité pour ses souffrances. Lorsque la douleur t'empêchera de chanter mes louanges, présente à Dieu le Père la louange que je lui ai offerte sur la croix dans les tortures de la Passion. Qu'y a-t-il que mon Cœur ne puisse changer en mieux ? Car tous les biens que contiennent la terre et le ciel sont sortis de mon Cœur. Voilà les grandes choses que la bonté de mon Cœur a opérées dans les Apôtres et les Prophètes, ainsi que dans tous les saints ».

En lui tenant ce langage, le Seigneur lui montre l'ordre des saints dans leur gloire et leur inestimable dignité. « Voilà quelle perfection elle a donnée à leurs œuvres, quelle rémunération supérieure elle a accordée à leurs mérites. » Il s'étend avec une

complaisance marquée sur la gloire et le bonheur des Vierges.

Le Seigneur se montre à Mechtilde, malade et alitée, vêtu d'une robe blanche, que retient une ceinture de soie et qu'embellissent des parements d'or. Cette vision la surprend, et elle en cherche le sens. « Je me suis revêtu de tes peines, lui est-il répondu. J'absorberai en moi toutes tes douleurs et je supporterai tout en toi. J'offrirai à mon Père toutes tes souffrances unies à ma Passion. Je serai avec toi jusqu'au dernier soupir que tu rendras, pour venir te reposer à jamais dans mon Cœur. Je recevrai alors ton âme avec tant d'amour que la cour céleste en sera dans l'admiration. » Ces tableaux mystiques réalisent, en traits simples et faciles à saisir, les effets surnaturels de la grâce dans les âmes, on dirait le reflet sur un mystérieux écran des opérations divines parmi les hommes. Elles manifestent, en des scènes vraies et compréhensibles, ce qu'il y a de commun aux âmes qui cherchent Dieu dans l'Église, et à celles qui le possèdent dans l'éternité. Ce développement parallèle de la vie chrétienne sur terre, et de la vie glorieuse dans les cieux se poursuit à travers toute l'œuvre mystique que nous étudions.

Cette concordance de l'ordre de la grâce et de l'ordre de la gloire apparaît avec toute sa beauté dans les visions liturgiques. On y reconnaît la coïncidence extraordinaire, en des traits identiques, de ce qui se passe au ciel, et sur terre. Notre Seigneur est le centre habituel des tableaux ; le rayonnement de sa face les illumine. Le samedi des Quatre-Temps

de l'Avent, à la messe qui débute par les mots *Veni et ostende faciem tuam,* elle lui demande pourquoi sa face a l'éclat du soleil : « Le soleil a trois propriétés qui lui donnent avec moi quelque ressemblance, lui répond-il ; il échauffe, il féconde, il éclaire. Le soleil échauffe : ceux qui approchent de moi s'embrasent d'amour, et leurs cœurs se fondent en ma présence comme la cire devant le feu. Le soleil féconde : ainsi ma présence rend l'âme vertueuse et féconde en bonnes œuvres. Le soleil éclaire : ainsi j'illumine des clartés de la science de Dieu l'âme qui vient à moi. »

Le rayonnement de cette Face adorable sur les solennités liturgiques leur communique sa lumière, sa chaleur et sa fécondité. Elles deviennent splendides par l'éclat des prières, des chants et des cérémonies. Le jour de Noël, à la messe de l'aurore, par exemple, aux lumières qui jaillissent pour elle de l'introït *Lux fulgebit,* son âme voit comment le Fils de Dieu éclaire le monde des feux de sa glorieuse nativité ; elle se rend compte de la présence dans un si petit enfant, de toute la Divinité, avec sa sagesse impénétrable ; car dans sa crèche, il est aussi sage et aussi fort qu'au plus haut des cieux. La pieuse moniale saisit l'enfant dans ses bras, elle le presse sur son cœur de manière à ressentir les battements du sien.

A l'Épiphanie, il lui est donné d'assister au baptême du Seigneur ; à la communion, elle entend de sa bouche ces paroles consolantes : « Voici que je te donne l'or, c'est-à-dire, mon divin amour ; l'encens, c'est-à-dire, toute ma sainteté et ma dévotion ;

enfin la myrrhe, qui est l'amertume de toute ma passion. Je te les donne en propre, de manière que tu puisses m'en faire présent comme s'ils t'appartenaient. Si tu le fais, je te le rendrai au double et je recommencerai à chaque fois. » Le jour octave de l'Épiphanie, pendant la messe *In excelso throno,* elle voit le Seigneur Jésus, semblable à un enfant de douze ans ; l'autel lui tient lieu de trône. Il lui dit : « Me voici avec ma divine vertu pour guérir les blessures dont tu gémis. » Mechtilde se borne à faire intérieurement cette réflexion : « Oh ! s'il voulait offrir pour toi à Dieu le Père une louange parfaite, j'en serais bien plus contente. » Le Seigneur répond à cette pensée secrète : « Qu'est-ce qu'une louange à Dieu, si ce n'est un gémissement de l'âme qui souffre de ne pouvoir louer Dieu autant qu'elle le désire ? » Il lui rappelle en ce même jour son œuvre de Rédemption : « C'est bien moi qui ai apaisé la colère du Père céleste et réconcilié l'homme avec Dieu par mon sang. Ses colères ont passé sur moi ; il ne m'a point épargné, moi, son Fils unique ; il m'a livré aux mains des impies. J'ai à ce point apaisé sa colère que, si l'homme le veut, il n'en ressentira jamais les coups. »

En la fête de sainte Agnès, le Seigneur lui fait comprendre que Dieu donne aux saints le pouvoir d'offrir en présent à ceux qui les honorent et bénissent Dieu de leur sainteté, tout ce qu'il a opéré en eux, tout ce qu'ils ont souffert pour le Christ.

Le spectacle auquel elle assiste pendant les matines de la Purification est d'une beauté saisissante. Notre Dame est au milieu du chœur, tenant l'enfant

Jésus dans ses bras, elle le dépose sur un nuage resplendissant comme mille soleils. Elle porte un diadème soutenu par deux anges, et sur lequel les mérites des saints sont gravés en lettres d'or, relevées de pierres précieuses. L'archange Gabriel marche devant elle ; il tient à la main un sceptre d'or où sont inscrites les premières paroles de la salutation *Ave, gratia plena, Dominus tecum.* Sainte Anne est à la gauche du Seigneur, et le vieillard Siméon se tient debout près de l'autel ; de son cœur part un triple rayon, en forme d'arc en ciel, qui symbolise l'humilité, la force et la ferveur du désir qu'il eut de voir Dieu. Les matines achevées, Mechtilde doit, avec les chantres, exécuter la mélodie du *Benedicamus Domino ;* elle demande à Notre Dame de louer son Fils au nom de son monastère. De sa voix la plus douce, la Vierge Marie entonne l'hymne des Vierges, *Jesu, corona Virginum.* Les anges et les saints qui l'accompagnent, chantent de leur côté : « Nous vous louons à jamais, vous dont l'amour a fait le fils d'une Vierge. » Le chœur est inondé d'une lumière éblouissante ; Mechtilde comprend que Notre Dame unit sa voix à celle des moniales. Quand tout est fini, l'armée des anges et des bienheureux regagne le ciel, en chantant : « Faites retentir vos hymnes dans les cieux, et qu'ils résonnent jusque dans les enfers. »

Les évangiles des dimanches de Carême et les récits de la Passion s'érigent devant ses yeux en tableaux, dont les personnages s'animent. Ces scènes se voient sur terre et se passent au ciel ; elle y est

elle-même témoin et acteur ; son rôle se confond avec la pratique des vertus religieuses et les exercices du culte divin transportés dans les régions élevées du mysticisme. Les confidences et les directions qu'elle reçoit s'adressent à tous les chrétiens voués à une vie parfaite. Voici l'un des enseignements que le Seigneur lui donne pendant les fêtes pascales : « La glorification de mon Cœur s'est faite de la manière suivante : Dieu le Père m'a donné tout pouvoir au ciel et sur la terre, ce qui me rend aussi puissant en mon humanité qu'en ma divinité. Cela me permet de récompenser et d'élever mes amis auprès de moi et de les combler des témoignages de mon amour. La glorification de mes yeux, de mes oreilles m'a conféré le pouvoir de pénétrer au fond des besoins de mes fidèles. Mon corps peut être partout, comme je suis en ma divinité, avec tous et chacun de mes amis. Nul ne peut avoir communication de cette prérogative. »

Elle assiste au mystère de l'Ascension. L'Amour est debout au sommet d'une montagne sous les traits d'une vierge habillée de vert : « Tu m'as vue déjà en la nuit de la Nativité du Christ. C'est moi qui ai tiré le Fils du sein du Père, pour l'amener en ce monde. Maintenant je le fais remonter au plus haut des cieux. » Tout d'un coup, le costume de cette vierge prend un éclat merveilleux. Jésus apparaît alors, vêtu de la même étoffe, et de la même couleur. Une armée de Saints arrive ; Jean-Baptiste est au premier rang, Joseph, le père nourricier du Seigneur, le vieillard Siméon ; Notre Dame vient à son tour ; sa tunique est de couleur rouge. Le Sei-

gneur s'élève dans une ineffable allégresse. Arrivé devant son Père, il lui présente en sa personne les âmes de tous les élus ; ceux qui l'accompagnent en ce jour et ceux qui le suivront au cours des siècles sont ainsi assemblés. Dieu le Père l'accueille avec les plus grands honneurs, et il lui dit. « Je vous donne les joies surabondantes que vous avez comme abandonnées en vous faisant homme, avec la faculté de les communiquer à ceux que vous me présentez. Après avoir fait cette distribution de bonheur, le Seigneur dit à sa moniale : « Je me suis élevé comme un triomphateur glorieux ; j'ai pris avec moi les tribulations dont tu étais accablée. » Ce qui revient à dire que sa glorification lui laisse la possibilité de nous assister dans nos peines et nos combats. Pendant que le chœur chante le répons *Omnis pulchritudo Domini*, elle provoque, par une question, cette réponse du Sauveur : « Je reste au milieu de vous avec toute ma beauté, toute ma force, tout mon honneur, ma gloire et mon amour ; et j'y demeurerai à jamais. » Les sœurs chantent, dans un autre répons, à la procession, ces deux mots : *et benedixit eos*. Elle voit alors une main d'un éclat merveilleux s'étendre sur le monastère et bénir toute la communauté ; le Seigneur lui dit alors : « La bénédiction que j'ai donnée à mes disciples est éternelle ; elle ne vous sera pas retirée. »

En la fête de l'Assomption, elle prie Notre Dame de lui apprendre comment elle a pu mourir. « J'étais plongée dans la prière et la méditation de tous les bienfaits que j'avais reçus de Dieu ; je m'embrasais

d'un désir ardent de le louer et de lui rendre grâces, lorsqu'une ardeur intense m'envahit et excita en mon cœur un désir violent de le voir et de vivre en sa société. Cette ardeur ne fit que croître. Les forces de mon corps m'abandonnèrent ; je m'étendis sur ma couche. Les chœurs angéliques vinrent m'assister, et me servirent en grande révérence et dévotion. » Saint Jean, qui est là, lui dit : « J'ai trouvé tant de consolation dans les paroles de la Dame que je regardais comme ma mère, qu'il n'en est aucune dont mon cœur n'ait éprouvé une joie spéciale. » Pendant l'office nocturne, il lui semble voir la Majesté de Dieu s'incliner vers le cœur de l'humble vierge Marie, l'inonder d'un torrent de joies divines, et l'attirer à lui. L'âme de Marie quitte son corps sous l'impression de ce bonheur ineffable, sans l'ombre d'une souffrance ; elle s'envole dans les bras de son Fils, qui la fait reposer sur son Cœur. Il la conduit ensuite jusqu'au trône de l'adorable Trinité, aux applaudissements des anges et des saints. Il est impossible à une créature d'exprimer la tendresse que Dieu le Père lui témoigne.

Le récit des derniers jours que Mechtilde passe sur la terre est la continuation de sa biographie mystique. On s'attend à la voir finir de la sorte. Sainte Gertrude est là pour l'assister et pour voir des yeux de l'esprit ce qui se passe autour d'elle. Le Seigneur l'invite par des exhortations pressantes à quitter la terre. Elle ne désire rien tant que la mort ; cependant personne ne parle de lui donner les derniers sacrements. Sur un avertissement de Notre Seigneur, Gertrude lui fait administrer l'Ex-

trême Onction. Pendant que le prêtre remplit son ministère, Notre Seigneur jette sur la malade des regards pleins de tendresse ; jamais pareille douceur n'avait passé de son Cœur dans celui de son épouse. A chacune des onctions, le Seigneur lui atribue les mérites du membre correspondant de son corps ; aux Litanies, les Saints, à mesure que leur nom est invoqué, se mettent à genoux et offrent à Dieu les mérites de leur vie, pour qu'il en fasse part à l'infirme. A la fin, le Seigneur la soulève et l'appuie sur son Cœur. Son agonie se prolonge ; les prières de ses sœurs continuent autour de sa couche. Gertrude distingue une émanation délicate qui s'exhale de ses membres endoloris et qui pénètre son âme pour la purifier, la sanctifier et la disposer à la béatitude éternelle. La Trinité tout entière s'intéresse à cette préparation, dans la souffrance, l'humilité et l'amour. Gertrude assiste à toutes ces opérations de la miséricorde divine.

Le dernier moment venu, toutes les moniales réunies autour de la malade, sa physionomie prend une expression très vive de tendresse. Le Seigneur l'enveloppe et la pénètre de sa divine lumière. « Lui, le chantre de tous les chantres, de la voix la plus mélodieuse, avec un chant qui dépasse toute capacité humaine, paie de retour sa philomèle, qui, tant de fois sur terre, a charmé son Cœur divin, moins par la sonorité de sa voix que par la ferveur de sa dévotion. » Il l'invite à le rejoindre : « *Venite, vos, benedicti Patris mei, percipite regnum.* » Mechtilde, des deux mains, ouvre son cœur en face du Cœur de Jésus, qui l'attire par sa vertu divine et l'associe

à sa gloire. Au *Subvenite, Sancti Dei,* les anges, n'ayant pas à recevoir eux-mêmes une âme ainsi comblée d'honneurs, se lèvent en grande révérence et fléchissent les genoux devant le Seigneur Jésus.

Mechtilde, comme Gertrude a vécu dans l'intimité du Maître ; on peut dire d'elle ce qui a été dit de sa sœur : elle est la sainte de l'humanité de Notre Seigneur.

CONCLUSION.

La mystique biblique [1] des Patriarches et des prophètes a préludé à la mystique chrétienne proprement dite. Celle-ci apparut, avec un éclat particulier, quand l'Esprit-Saint, le jour de la Pentecôte, descendit sur la Vierge Marie et sur les Apôtres réunis au Cénacle. L'Église dès ce jour est fondée, et voici que, pour longtemps, les merveilles de la charité divine s'accumulent : la conversion de S. Paul, et ses extases, racontées par lui-même, les charismes qui se manifestent dans les assemblées et que l'Apôtre est contraint de réglementer ; les apparitions à S. Pierre, la vision de S. Étienne mourant, la Révélation apocalyptique faite, à Pathmos, à l'évangéliste S. Jean, autant de phénomènes proprement mystiques.

Aux siècles qui suivirent, faut-il rappeler l'héroïsme des martyrs, les illuminations de l'Aréopagite, la vie merveilleuse des solitaires et des cénobites de Syrie et d'Égypte ? Parmi ceux-ci, l'ermite S. Antoine dont le mysticisme, on l'a vu, eut pour caractéristique « une familiarité continuelle avec les esprits, bons ou mauvais. » S. Antoine nous a laissé cette leçon, que ses successeurs n'oublieront pas : « mettre toujours la pratique de la vie religieuse au-dessus des merveilles de la mystique ; préférer les vertus aux visions. » L'exemple de sa vie pénitente

1. Cf. *Mysticisme biblique,* par D. Besse dans *La Vie et les Arts liturgiques,* mars 1917.

lui a suscité, en Orient, d'innombrables imitateurs ; mais l'Occident, par la sagesse de S. Benoît, en atténuera les rigueurs en substituant à celles-ci les joies, les avantages et les épreuves de la vie commune. S. Benoît lui-même sera précédé dans cette voie par Cassien dont il recommande, dans sa Règle, les *Institutions* et les *Conférences*. Ces deux ouvrages seront longtemps — ils le sont restés en quelque mesure — comme la norme de la vie spirituelle chez les cénobites.

Moine, puis évêque, S. Martin fut, en Gaule, le propagateur de la vie monastique. Il en deviendra très vite le patron et le modèle. On connaît les sévérités de sa pénitence, ses luttes contre le démon, ses miracles éclatants, son commerce familier avec les anges et les saints, sa mort si grande. Puissante figure d'ascète et de mystique, dont la légende, due à Sulpice Sévère fut, malgré quelqu'étalage de rhétorique verbeuse, un des gros succès de l'hagiographie.

Les faits mystiques, et les livres qui en parlent, existent donc déjà chez les moines avant l'époque de S. Benoît. On sait au reste que la vie religieuse n'est pas autre chose que la vie chrétienne pratiquée avec une particulière intensité et plénitude dans un cadre donné, et soutenue par des moyens appropriés. D'autre part, la mystique qui n'est au fond que l'amour de Dieu, l'expérience du divin ne requiert pas nécessairement ces phénomènes extraordinaires, qui les accompagnent cependant quelquefois. S. Benoît, homme de mesure, de discrétion, de robuste bon sens, fort éclairé pour son propre compte dans

les voies d'en haut, se tient toujours, dans sa Règle, aux limites de l'ascèse ; celles-ci atteintes, il livre son disciple au souffle de l'Esprit. Et, parce que Dieu est le maître de ses dons, parce que, en outre, la vie religieuse « favorise le développement et la conservation du mysticisme », il arriva — Dieu se livrant volontiers à ceux qui se donnent pleinement à lui — que les mystiques « furent, en très grande majorité, moines ou religieux. »

Le mysticisme catholique est un ; les manières d'y atteindre et de s'y maintenir sont variées. Dans S. Benoît nous trouvons cette double règle : *nihil amori Christi praeponere*[1]. *Nihil operi Dei praeponatur*[2], règle qu'il n'a pas inventée, mais qu'il a su choisir. Avant tout, l'amour du Christ ; ne rien préférer à l'office divin. Le Christ, la liturgie. On pourrait caractériser, semble-t-il, par ces deux mots, les mystiques Bénédictins. Les portraits qui précèdent l'attestent assez clairement. Le Christ a été prophétisé et préfiguré dans les livres de l'ancien Testament ; il a son histoire dans les Évangiles. Toute la Bible a été commentée par les saints Pères ; à cette lecture de la Bible et des Pères *(lectio divina)* la Règle de S. Benoît fait consacrer plusieurs heures par jour. L'office, la lecture divine, le travail des mains se partageront donc la journée du moine. Quant à sa vie intérieure elle aura pour cadre la retraite et le silence du cloître, et pour fondement l'humilité, l'obéissance et la pauvreté. C'est ainsi qu'on arrive, par la *conversion des mœurs,* à la sainteté. Or sain-

1. Reg. IV, 21.
2. Reg. XLIII.

teté et mystique, sans être identiques, sont sœurs.

Pour S. Benoît il n'est pas question d'études proprement dites, de spéculations rationnelles, de science ou d'érudition ; le motif en est qu'à cette époque, et dans la pensée du saint législateur, le clerc, le prêtre sont, au monastère, l'exception. Plus tard seulement les frères convers seront institués ; de plus, par la volonté formelle des papes, le Bénédictin devra, en règle générale, se préparer au sacerdoce. L'étude dès lors prendra presque totalement la place du travail des mains. Chaque jour, à l'office divin primitif s'est ajouté, de bonne heure, le chant de la messe conventuelle. En dépit de cette évolution manifestement providentielle, le mouvement se poursuit dans la voie tracée dès l'origine : pour modèle et pour fin, le Christ, centre du culte, exemplaire de sainteté et de beauté ; pour occupation, avant tout, la prière. A l'office divin on joint l'oraison privée, que S. Benoît veut : *brève et pure,* mais *fréquente* [1]. La méditation ne connaît pas encore les méthodes systématiques, les procédés savants qu'on n'imaginera que beaucoup plus tard. Le moine est resté à la simplicité de l'enfant, à la poésie de la nature. Quand on aime, il n'est pas besoin, dans la prière, de tant d'artifice. Obéir sans raisonner et prier librement, programme heureux, et que le moine ne sentait pas pour sa part le besoin de modifier, puisque — l'histoire en témoigne — il lui a si bien réussi.

Quant à S. Benoît lui-même, le maître des âmes, le législateur, il reçut d'en-haut le surcroît merveil-

1. Reg. XX et IV.

leux promis à ceux qui auront cherché Dieu et sa justice : discernement des esprits, don des miracles, prophétie, clairvoyance, commerce direct avec le ciel. Il n'ignore rien des privilèges mystiques. Mais il est trop sage pour en avoir laissé trace dans sa Règle. Elle suffira, cette règle, dans ses humbles limites, à faire naître d'innombrables saints, et, parmi eux, quelques-uns des plus grands mystiques que l'Église ait connus.

S. Grégoire le Grand, à qui nous devons la vie de S. Benoît, continue fidèlement la tradition léguée par son maître. Son étude favorite est l'Écriture Sainte. Le livre de Job sera commenté par lui en des pages à la fois calmes et pleines que la postérité lira avec passion, surtout au Moyen-Age. Dans les *Dialogues,* le moine, devenu pape, raconte en des récits d'une simplicité charmante la vie des saints qu'il a connus, ou dont lui ont parlé, en toute bonne foi, les témoins de leur vie. Durant de longs siècles c'est dans ces œuvres qu'on ira chercher le code de la vie parfaite ; il peut se résumer ainsi : se connaître et connaître Dieu provoquent au repentir, à la fuite du péché, au dégoût du monde, au désir de Dieu. L'amour de Dieu à son tour s'alimente par la contemplation et s'achève dans la sainteté.

Avec Cluny, l'influence de Cassien, de S. Martin et de S. Grégoire se perpétue et se propage dans toute l'Europe alors chrétienne. Les abbés font de leur ordre une puissance qui n'a d'égale que celle de Rome. L'élément surnaturel à Cluny se caractérise surtout par la place immense accordée à la liturgie. S. Odilon y ajouta une pieuse compassion

pour les défunts ; leur commémoraison solennelle, le 2 novembre, qu'il n'a pas inventée, devint, par lui une institution partout répandue dans l'Église. Il aime le Christ avec ferveur, et le cherche surtout dans les Évangiles et dans l'Eucharistie. Mais c'est avec S. Hugues que le mysticisme triomphe. Lui-même, l'abbé, a le don de prophétie et de clairvoyance surnaturelle ; il connaît la puissance et la ruse des démons et il prémunit ses moines contre leurs attaques. Les illuminations extraordinaires sont le partage de plusieurs de ses fils : elles ont pour caractéristique de suivre, pour ainsi dire jour par jour, le développement de la vie liturgique, laquelle se déroule, grâce surtout à S. Hugues, dans un cadre de magnificence et de splendeur qui fait de Cluny quelque chose d'unique dans l'histoire religieuse du monde.

S. Anselme, moine et écolâtre, prieur, puis abbé du Bec, et enfin archevêque de Cantorbéry, est à la fois un philosophe et un contemplatif, scolastique et mystique. Mais la spéculation théorique n'est pour lui qu'un moyen d'atteindre à plus de lumière et plus d'amour. Cette recherche passionnée de Dieu et de la vérité le conduit à une dévotion très tendre envers la personne du Christ.

Chez S. Bernard c'est la même tendresse pour Notre-Seigneur et pour la Vierge. Il est encore très Bénédictin par son amour des Saintes Écritures, qu'il étudie avec ardeur et qui inspireront tous ses écrits. Il remettra en honneur le travail des mains, presque abandonné à Cluny. Il n'admet pas que la richesse serve aux moines dans le culte liturgique,

même à titre d'hommage au souverain domaine de Dieu. Son austérité, sa pauvreté sont extrêmes. On pourrait dire qu'avec S. Bernard et Cîteaux triomphe une tendance qui s'est fait jour, à toutes les époques, dans l'histoire de l'institut monastique : une solitude aussi profonde que possible, le silence presque absolu, le sommeil réduit, une rigidité de vie qui ne laisse à la nature aucun relâche. C'est le lot des âmes héroïques et des corps robustes. Par la pénitence S. Bernard atteindra à cette perfection de l'amour qu'il a magnifiquement célébrée dans ses homélies sur le *Cantique des cantiques*.

Dès sa petite enfance sainte Hildegarde vécut dans un état presque constant d'illumination surnaturelle ; le mot : *lumière* est celui qui revient le plus souvent dans le récit de ses visions, que son confesseur, et Dieu même, lui ordonnèrent d'écrire ; elles sont tantôt symboliques, tantôt prophétiques. Par ses écrits, ses conversations, ses voyages, ses lettres plus encore, sainte Hildegarde eut sur son époque une influence considérable. On sait qu'elle paya de souffrances presque continuelles — c'est le partage des élus de l'Amour — la faveur de ces prodigieuses révélations.

Même destinée chez sainte Élisabeth, humble, silencieuse, soumise sans trêve à l'épreuve de douleurs physiques et morales. Le démon s'acharnait contre elle ; en retour elle reçut de Dieu les dons les plus élevés ; les phénomènes mystiques de sa vie se produisaient d'ordinaire à l'occasion des offices liturgiques, et c'est l'église du monastère qui en fut presque toujours le théâtre.

Beaucoup plus connue que la précédente est sainte Gertrude dont les livres, depuis trois siècles, sont répandus partout. Elle doit sa célébrité à la part importante qu'elle a jouée dans l'histoire de la dévotion au Cœur Sacré de Jésus. Ce qui frappe, en elle, avant tout, c'est la simplicité et la tendresse de cette nature d'enfant. Son humilité n'a d'égale que la hardiesse de sa confiance. L'Écriture sainte lui est familière, et plus encore la personne du Christ et les mystères de sa vie.

Bien que très liée avec l'ordre des Frères Prêcheurs, alors en pleine efflorescence de jeunesse, sainte Mechtilde reste fidèle à l'antique tradition bénédictine : la liturgie, le Sacré-Cœur, la T. S. Vierge sont les sources où elle puise sa vie spirituelle.

Avec elle se clôt la plus belle période de la mystique Bénédictine. Mais la sève n'est pas pour cela épuisée. L'esprit de Dieu continuera à se manifester avec éclat dans les temps qui suivront.

La famille cistercienne nomme avec orgueil, au XIIIe siècle, la Bienheureuse Ida et sainte Lutgarde. La Bienheureuse Julienne de Montcornillon, à qui nous devons l'institution de la Fête du T. S. Sacrement, mourra sous l'habit cistercien. Vers la même époque S. Pierre Célestin, pape, donne son nom à une réforme qui groupe en congrégation nouvelle plusieurs monastères d'Italie. Au siècle suivant le Bienheureux Bernard Ptolomée fonde les Olivétains ; l'abbaye de Melk, en Autriche, va devenir au XVe siècle le centre d'un renouveau monastique. Sainte Françoise Romaine, une mystique des plus

remarquables, institue des Oblates sous la règle de S. Benoît. En Espagne, Garcias de Cisneros écrit son célèbre *Exercitatorium spirituale,* première esquisse des *Exercices spirituels* de S. Ignace. Le vénérable Louis de Blois, abbé de Liessies au XVI[e] siècle, nous a laissé, outre l'exemple d'une vie sainte, plusieurs ouvrages ascétiques fort estimés. La mère Mathieu Deleloë, bénédictine de Poperinghe au XVII[e] siècle, jouit, bien avant sainte Marguerite-Marie, de remarquables révélations sur le Sacré-Cœur ; en Italie, à la même époque, la Bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo mène une vie mystique des plus profondes.

Ce grand siècle verra naître une foule de congrégations bénédictines qui deviendront rapidement très puissantes. La congrégation de S. Maur, bien qu'atteinte — moins qu'on l'a dit — par le virus janséniste, voit se produire en elle une magnifique éclosion de vertus. La mère de Blémur vient d'écrire ses *Éloges.* Nous connaissons désormais, grâce aux brillantes et subtiles études de M. Bremond, les « grandes abbesses » du temps et le groupe des mystiques de Montmartre. Les Bénédictines du S. Sacrement étaient fondées à la même époque par la Vénérable Sœur Mechtilde.

Arrêtons ici ce trop rapide coup d'œil sur les derniers siècles de la mystique bénédictine. La vertu de Dieu agit toujours. Elle agit partout, dans le monde comme au cloître.

***

Quelle leçon tirer des pages qui précèdent ? La

mystique ne semble-t-elle pas, à beaucoup, inaccessible ? Dieu parfois ne paraît-il pas, aux simples fidèles, trop lointain, presque irréel ? L'exemple et les œuvres des saints s'offrent à eux comme une réponse, un témoignage, un modèle.

Le point de départ de toute sainteté — les mystiques s'accordent tous en ceci — c'est : *se connaître et connaître Dieu,* « double abîme », dit la Bienheureuse Angèle de Foligno. Or nous découvrons Dieu dans le Christ, le Christ à son tour dans les Évangiles et dans l'Église. Lire, étudier, méditer *les Écritures* est recommandé à tout chrétien. Les Mystiques Bénédictins, on l'a vu, n'ont pas failli à ce devoir : la Bible leur est familière, plus particulièrement les Psaumes et l'Évangile. Les lectures qui sont faites à l'office de Matines, et dont une large part est empruntée, presque chaque jour, à quelque livre de l'Ancien ou du Nouveau Testament, les tient en contact habituel avec l'histoire, anticipée, ou figurative, de Jésus-Christ et de ses mystères. Les Psaumes, qui constituent la trame de chacune des heures canoniales, sont, eux aussi, riches de prophéties et de symboles, en même temps qu'ils expriment, avec un lyrisme à la fois ardent et sage, les sentiments religieux, ou simplement humains qui émeuvent et touchent les âmes chrétiennes ; par ce côté plusieurs de ces hymnes inspirées sont, pourrait-on dire, malgré leur origine judaïque, d'un catholicisme éternel. Les Évangiles enfin, interprétés par les Pères et les Docteurs, nous font voir en Jésus-Christ le Dieu vivant, le Verbe fait homme, avec les merveilles de sa vie, de son enseignement,

de sa mort. A l'exemple de nos mystiques, et de tous les saints, c'est là que tout fidèle doit chercher et trouver le Sauveur.

Mais pour prendre goût à ces lectures si simples et si hautes, il faut être capable de cette *vie intérieure* qui devrait être, pour les âmes baptisées, la véritable vie. C'est ici, pour beaucoup de chrétiens, même pieux, chose trop nouvelle. « La religion, a-t-on dit, n'est pas un meuble de l'âme, c'est une atmosphère où l'âme baigne. » Pour un trop grand nombre, la vie chrétienne ne consiste guère que dans le détail minutieux de dévotions multiples, dans un entassement de pratiques purement extérieures. Mais la vie spirituelle profonde, cette vie au centre de l'âme qui constitue comme le foyer de toute notre activité, même exclusivement naturelle, trop souvent ils ne la connaissent pas. Le fracas du dehors, le remuement des affaires, même légitimes, les obligations mondaines, même inévitables, ne devraient pas faire oublier ou négliger cet autre aspect du devoir chrétien.

L'exemple des mystiques, ici encore, est fort instructif. On partage souvent les âmes religieuses et leur destinée apparente en catégories non seulement très tranchées, mais presque opposées : ici les contemplatifs, là les actifs. Mais ne voit-on pas qu'il n'y eut jamais d'hommes plus agissants que les contemplatifs : S. Benoît et ses fils, S. Grégoire le Grand, S. Anselme et S. Bernard, pour ne nommer qu'eux, n'ont-ils pas, en quelque sorte, renouvelé la face du monde ? Ames intérieures, et actives, mais non pas agitées, de cette agitation aussi sté-

rile que tapageuse qui s'épuise en paroles vides et en gestes vains. — Sans doute, mais le moyen, pour un chrétien du monde, d'imiter ces hommes du cloître ? — Il ne s'agit point, certes, de se dérober aux devoirs d'état, aux charges de famille, aux nécessités sociales. Cependant, même dans la foule, *la solitude* intérieure est possible et le *recueillement* souhaitable. Il convient, disait Lamennais de « se prêter aux hommes, et ne se donner qu'à Dieu » ; il faut savoir se réserver, au-dedans de soi, un sanctuaire secret où l'on se replie pour penser à son âme et retrouver Dieu. Il n'est pas jusqu'au *silence même* qui ne s'impose, en une manière, à tout fidèle ; on y trouve, comme dans la solitude, l'apaisement et le repos ; solitude et silence qui n'ont rien, on le comprend, d'égoïste ; si c'est le Christ que l'on cherche en soi, et non pas un orgueilleux isolement, on y trouvera aussi le souvenir de ses frères et de la charité qu'on leur doit : on aime les âmes dans la mesure où l'on aime Celui qui les sauva.

La solitude et le silence ne sont, au reste, que les conditions d'une véritable vie intérieure. L'union à Dieu réclame autre chose, « non point des visions, disait S. Antoine, mais des vertus. » A la base de celles-ci, *l'humilité,* aveu de notre néant devant Lui, de notre fragilité et de notre impuissance, puis la *prière* pour qu'Il nous éclaire et nous soutienne, l'abandon entre ses bras, l'acceptation de tout ce qui n'est pas péché ou imperfection morale, une confiance sans réserve. Cette dernière disposition est une forme de l'*obéissance,* beaucoup plus rigoureuse et impérative pour les âmes consacrées, mais

possible encore et très profitable, sous cet aspect de l'abandon à la Providence, même aux chrétiens qui vivent librement dans le monde.

Faut-il y joindre *la pénitence ?* Oui sans doute ; et d'abord cette sorte de pénitence passive qui consiste à se laisser travailler par Dieu, surtout quand Il nous éprouve. Pour les élus de Dieu il n'est que deux chemins pour atteindre à la gloire future : l'amour ou la souffrance ; et ces deux choses n'en font qu'une, car aimer c'est souffrir, et la souffrance, accueillie filialement, rachète. La pénitence active, elle aussi, joue son rôle, mais, poussée à un certain degré de rigueur, elle réclame la sanction du confesseur. Au reste la pratique du devoir chrétien enseigne assez clairement la science et l'art des sacrifices nécessaires, dans le domaine par exemple de *la chasteté* — domaine aux limites variables, mais pourtant fixées — qui s'impose dans tous les états de vie.

Une certaine *pauvreté* encore, est une loi pour tous les chrétiens ; il ne faut point la confondre avec l'indigence ; la pauvreté intérieure consiste à n'être point attaché à ce qu'on possède, à n'être point l'esclave de ses biens et possédés par eux, à ne pas oublier, en un mot, que le riche n'est que l'intendant du pauvre ; s'il n'est pas cela, Dieu le rejette.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des obligations et des vertus que l'on a coutume de considérer comme le devoir propre du religieux. En quelque manière, nous l'avons dit, elles concernent tous les chrétiens. Mais en quoi le mystique *Bénédictin* a-t-il

plus spécialement son mot à dire et son exemple à offrir à tous ? Sans être, comme on l'a dit en une formule trop étroite et trop absolue, inexacte parce qu'exclusive : « l'homme de la liturgie », le moine, on le sait, accorde, sur toute chose, la prééminence à *la liturgie,* qui tient, dans sa vie, une place importante. Cluny, en ceci, fut, il est vrai, une exception, éclatante certes, mais qui ne pouvait se maintenir, et qu'il serait vain de vouloir reprendre : l'histoire se continue par les vivants et ne s'attarde pas à ressusciter les choses mortes. L'empreinte cependant s'est conservée, le signe demeure, et, de nos jours, grâce à l'exemple venu du cloître, la liturgie tend à marquer de son sceau toute la vie chrétienne. On l'a redit si souvent et si bien, en ces dernières années, qu'il serait superflu d'y insister : la vie intérieure de chaque âme, son union à Dieu par le Christ — *vita abscondita cum Christo, in Deo* — s'alimente avant tout à la liturgie, pourvu toutefois qu'on y voie autre chose que ce côté extérieur auquel s'arrêtent les esprits frivoles et les âmes superficielles, et qu'on sache pénétrer la signification des formules, des symboles et des rites. Par elle encore, pourra reprendre vigueur cette vie paroissiale trop souvent languissante, et qui animait de son souffle puissant les chrétientés d'autrefois.

Il n'y a pas jusqu'à cette heureuse *simplicité* des moines antiques qui ne puisse servir de leçon à la société chrétienne d'aujourd'hui. Redevenir, selon le mot de l'Évangile, « comme de petits enfants » ; retourner à cette poésie instinctive, toute proche de la nature, à cette fraîcheur d'impressions et de pa-

roles, à cette *joie* enfin dont on a justement fait un mérite à nos saints moines de jadis. Le beau rêve : répudier tout ce qu'il y a d'artificiel, de compliqué, de faux dans l'esprit et la civilisation modernes, pour retrouver, en quelque manière, l'ingénuité des primitifs, qui n'excluait pas, on le sait, la fermeté et l'ardeur. Ce serait le chemin, non point peut-être des révélations et des visions, mais d'un peu plus de vertu, de certitude et de paix.

Rappelons enfin que la mystique n'est pas autre chose qu'un état de charité parfaite allant, si Dieu le veut, jusqu'à l'illumination et l'union « dans les profondeurs sacrées et cachées des abîmes de l'amour » (Angèle de Foligno). Mais ici il n'y a pas de méthode humaine, de procédé ou de recette : Dieu appelle qui il lui plaît. Sans doute certaines âmes semblent aux antipodes de l'état d'union : les âmes prises d'orgueil, attachées aux choses terrestres, dures pour le prochain. Au contraire, les âmes ardentes, — S. Paul, et bien d'autres — en dépit de leurs égarements, peuvent devenir la proie de l'amour divin. Souvent aussi, c'est la simplicité, la confiance, la pureté qui attirent Dieu, en une sainte Gertrude par exemple ; ou encore, des âmes dépouillées, qui poussent jusqu'à l'héroïsme la pratique de la pénitence ou de la pauvreté ; les âmes tendres qui cherchent Dieu, Lui seul, Lumière et Beauté, avec passion, S. Anselme. Parfois des âmes justes, élevées, graves, un S. Benoît, un S. Martin, deviennent aisément les familiers de Dieu.

Enfin il n'y a qu'un secret pour trouver Dieu et s'unir à Lui : l'aimer, le chercher sincèrement, se

livrer totalement. « Quand, dit Ruysbroeck, l'intelligence, à bout d'efforts, reste à la porte, l'amour dit : moi j'entrerai ! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges. — Made in Belgium.

